

PORTRAITS
ET
SOUVENIRS LITTÉRAIRES

PAR

HIPPOLYTE LUCAS

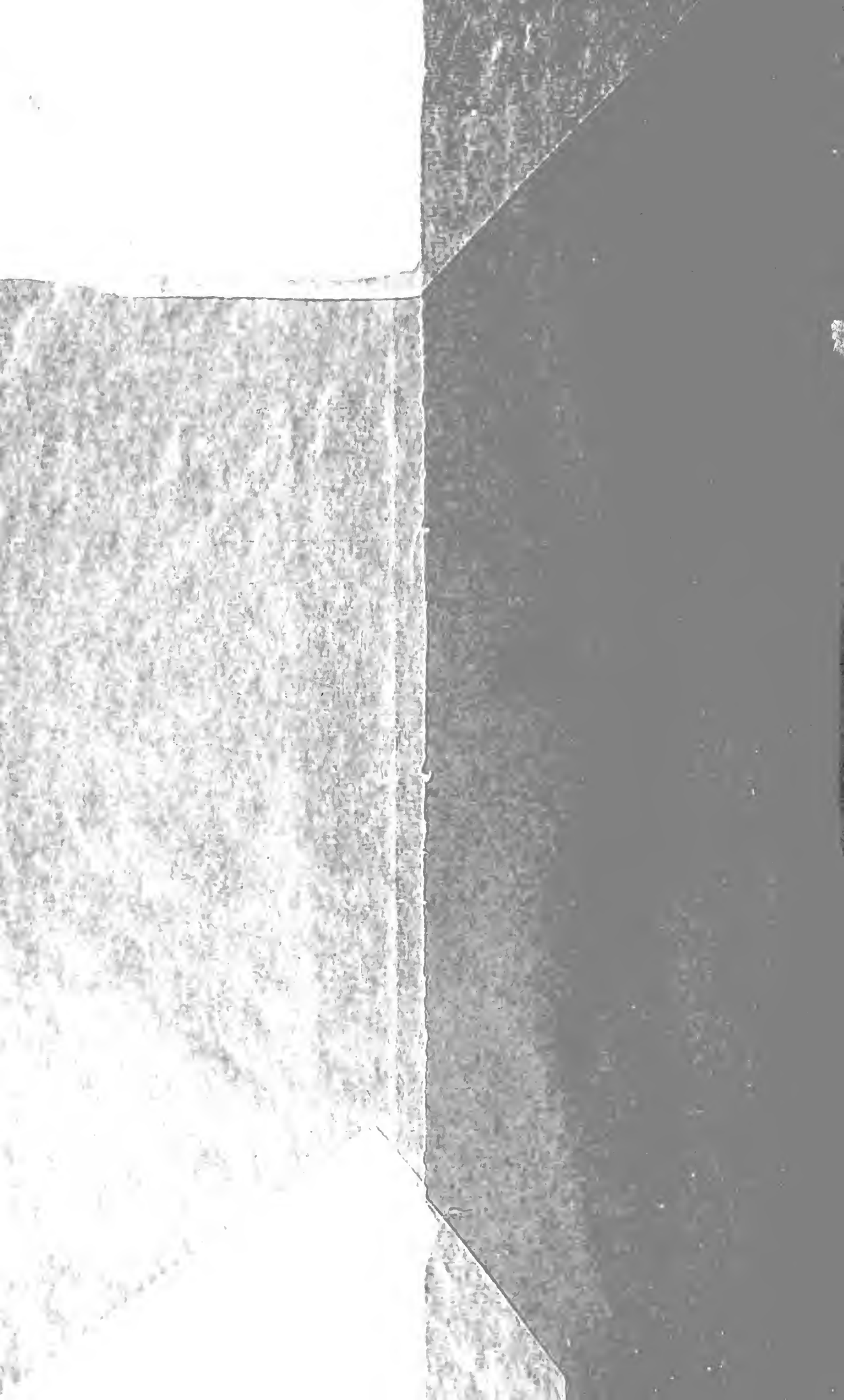
AVEC DES LETTRES INÉDITES D'ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

CHATEAUBRIAND
MADemoisELLE MARS, RÉPARD DE NEVAL,
CHARLES LASSAILLY, CHAUDESAIGUES, VICTOR HUGO,
ROSSINI, DANIEL MANIN, AUGUSTE BRIZEUX,
ÉVARISTE BOULAY-PATY, ÉLISA MERCEUR,
MADemoisELLE PÉAN DE LA ROCHE-JAGU, VIVIER,
L'EMPEREUR DU BRÉSIL



PARIS
MAISON FONDÉE EN 1830
PLON, BOURGEOIS & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
15, RUE GARANCIÈRE, 10

Tous droits réservés



PQ

282

L8,

1890

SMRS

PORTRAITS

ET

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

Les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1890.

PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

- Histoire philosophique et littéraire du Théâtre français**, 3 volumes. *complétée jusqu'à nos jours par H. Lucas fils. (Flammarion.) 1895*
- Le Portefeuille d'un journaliste**, 1 volume. Chez A. Le Pouttel.
- Curiosités dramatiques et littéraires**, 1 volume. Chez Garnier.
- La Pêche d'un mari**, 1 volume. Chez Dentu.
- Madame de Miramion**, ou le Roman d'une honnête femme, 1 volume. Chez Dentu.
- Les Cahiers roses de la marquise**, 1 volume. Chez Dentu. 1882.
- Heures d'amour** (cinquième édition ~~en préparation~~ ^{de} *miéches*). Poésies, 1 volume. 1891
- Théâtre espagnol**, 1 volume. Chez Calmann Lévy.
- Chants de divers pays. (Poésies inédites.)* 1893

PORTRAITS
ET
SOUVENIRS LITTÉRAIRES

PAR
HIPPOLYTE LUCAS

AVEC DES LETTRES INÉDITES D'ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

CHATEAUBRIAND
MADEMOISELLE MARS, GÉRARD DE NEVAL,
CHARLES LASSAILLY, CHAUDESAIGUES, VICTOR HUGO,
ROSSINI, DANIEL MANIN, AUGUSTE BRIZEUX,
ÉVARISTE BOULAY-PATY, ÉLISA MERCOEUR,
MADEMOISELLE PÉAN DE LA ROCHE-JAGU, VIVIER,
L'EMPEREUR DU BRÉSIL



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

Tous droits réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

AVERTISSEMENT



AVERTISSEMENT

Le titre donné à ces études indique qu'elles appartiennent, non au domaine de l'imagination, mais à celui de la réalité.

Elles renferment le recueil des souvenirs personnels de l'auteur sur des Contemporains célèbres avec lesquels il a vécu en relation d'amitié durant le cours de sa longue carrière littéraire, recueil qui, dans sa pensée, devait voir le jour après sa mort (1).

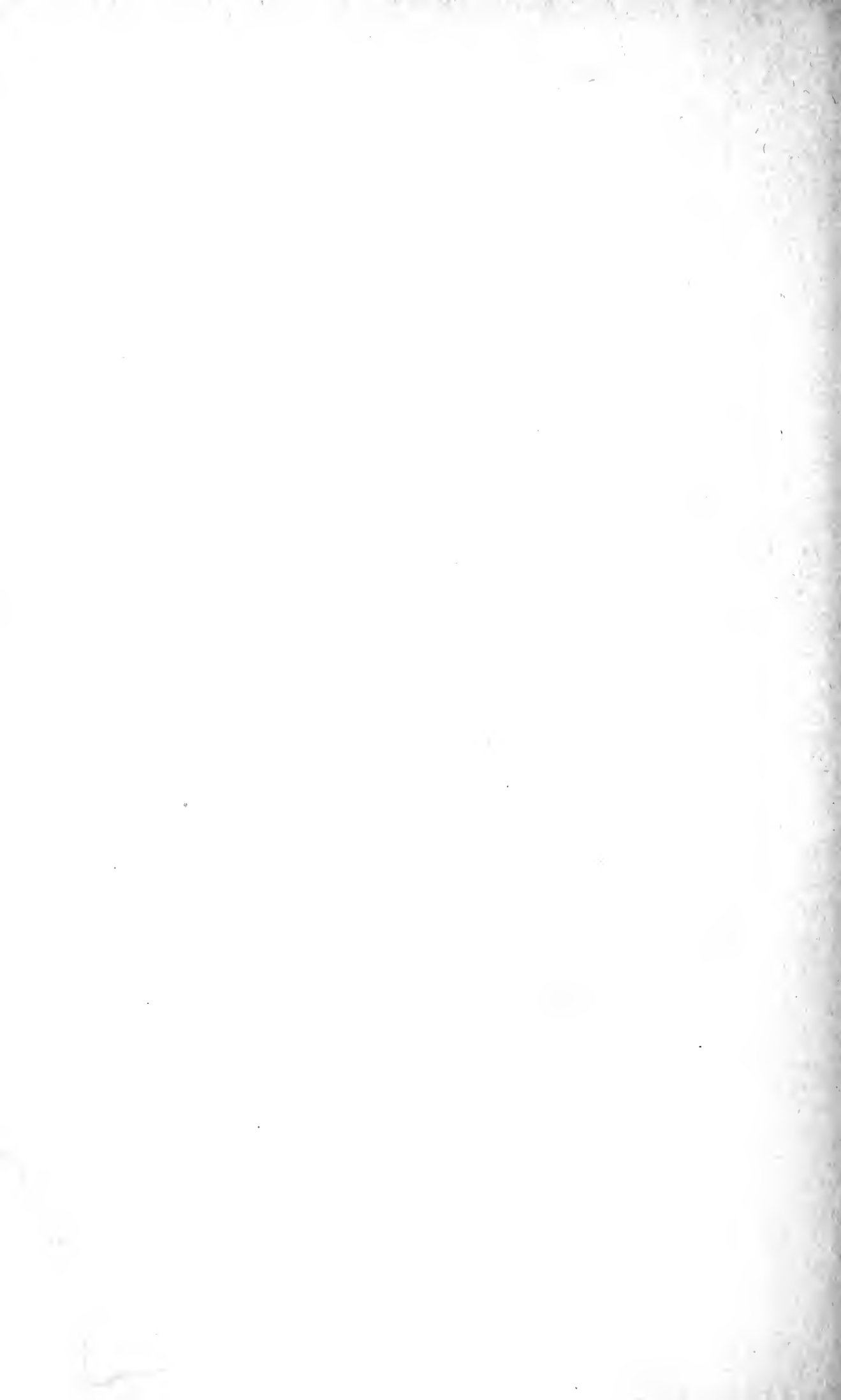
Ce sont des portraits peints d'après nature ou des épisodes intimes racontés par un écrivain dont les jugements ont fait autorité dans la critique de son temps, et dont le nom nous dispense à lui seul d'entrer dans de plus amples détails sur l'intérêt que peuvent présenter les *Souvenirs* qu'il a laissés en guise de mémoires.

(1) Voir le discours d'Edmond About à la fin du volume.

I

CHATEAUBRIAND

LETTRES DE LUI — HISTOIRE DE SON TOMBEAU



CHATEAUBRIAND

CHAPITRE PREMIER

LETTRES DE CHATEAUBRIAND

La gloire de Chateaubriand resplendissait de tout son éclat lorsque l'amour des lettres est entré dans mon cœur. C'était un patriarche pour les jeunes poètes bretons, et moi, qui ai toujours eu le culte des grands hommes, et qu'une vive sympathie entraînait vers les choses d'imagination, j'admirai bien vite les beautés nouvelles que ce grand écrivain a introduites dans notre littérature. Je ne sais si l'influence des lieux où il a été élevé, et que j'ai parcourus dans mon enfance, si le charme de cette solitude de Combourg, si bien décrite dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, agissaient sur mon esprit, et me prédisaient en faveur de mon célèbre compatriote ;

mais peu d'ouvrages ont eu à cette époque, où ma vie était composée de longues promenades et d'heureux loisirs, plus d'attraits pour moi que *René* et *Atala*. Il n'est donc pas étonnant que, frappé comme je l'étais de l'éclat de la grande renommée de Chateaubriand, j'aie recherché à mon début dans la carrière littéraire la vivifiante chaleur de ses rayons.

Lorsqu'en 1832 il fut jeté brutalement dans un cachot par la fureur politique, cette autre *Furia Francesa* qui n'a pas toujours, comme sa devancière, l'honneur pour guide, et dont j'ai pu apprécier de près, en plus d'une occasion, les erreurs, l'injustice et la profonde misère, je me sentis, quoique j'appartinse à des opinions différentes de celles de Chateaubriand, saisi d'un mouvement d'indignation. Une ode, que j'ai totalement oubliée, et le malheur n'est pas grand, s'échappa de mon âme et alla, de Rennes, où j'étais, trouver l'illustre écrivain dans sa prison. En ce grave moment, il prit la peine de m'adresser une lettre que je vais citer, comme celles que je citerai ensuite, non pas à cause des compliments, dont la bienveillance des hommes de génie est en général assez prodigue, mais parce qu'elles montrent sous un noble jour, dans

des circonstances importantes, le grand esprit de Chateaubriand.

Préfecture de police, le 26 juin 1832.

Votre ode, Monsieur, est noble et belle. Je vous en remercie sincèrement ; soyez tranquille sur mon sort ; je suis Breton, donc je ne puis être un traître.

Recevez, je vous prie, Monsieur, avec l'expression de ma reconnaissance, l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

Je suis Breton, donc je ne puis être un traître. Ainsi répondait le prisonnier avec une fierté digne de notre vieille devise armoricaine : *Potius mori quam fœdari.*

En 1836, M. Cauchois-Lemaire un des honorables et courageux vétérans de la presse, l'ami de Béranger, que j'ai connu chez lui, m'avait accueilli dans la rédaction du *Bon-Sens*, — à laquelle concourait alors Louis Blanc (1) qui devait acquérir tant de célébrité, et qui devint bientôt, quoique très jeune alors, directeur de

(1) V. lettre de lui à l'appendice.

ce journal, à la retraite de M. Lemaire; j'insérai dans le *Bon-Sens* un article sur la traduction du *Paradis Perdu*, récemment publiée par Chateaubriand, et je reçus quelques jours après une lettre de lui, qui me flatta d'autant plus que je ne l'avais pas appelée et qu'elle reconnaissait, avec une rare franchise, des fautes légères échappées dans un long et fatigant labeur; je fus presque confus en voyant Chateaubriand s'en accuser.

Paris, 29 août 1836.

Je viens de voir dans le *Bon-Sens*, Monsieur, votre indulgent article sur mon dernier ouvrage, et je m'empresse de vous en faire mes remerciements les plus sincères. Je n'ai nullement traduit Milton par choix et par goût, mais par la triste raison que j'en donne dans les dernières lignes : *Il est plus noble et plus sûr de recourir à la gloire qu'à la puissance*. A cette époque mes affaires n'étaient pas encore arrangées. Votre remarque, Monsieur, relative au *vers épique anglais*, me semble juste; j'y ferai droit. Je l'ai dit dans ma préface, en un travail si long, si fatigant, si ingrat, il est impossible que l'attention lassée n'ait pas laissé échapper quelque contresens; mais une traduction mot à mot, comme la mienne, est un ouvrage stéréotypé; aussitôt qu'on aperçoit une faute ou qu'on vous la fait apercevoir, on la

corrige sans être obligé de recommencer la composition.

Quant aux *essais*, ce ne sont que des stromates, des broderies où je me suis reposé dans mes souvenirs. J'ai suivi la littérature anglaise dans ses grandes divisions, sans viser le moins du monde à l'unité de matière, sans entrer dans le détail de tous les écrivains et de chacun en particulier. Il suffit qu'on ait pu me lire sans ennui et qu'on m'ait trouvé tel que j'étais; mes prétentions ne vont pas au delà. Oui, Monsieur, je suis Breton comme vous, Breton jusque dans la moelle des os. Je ne donnerais pas mon nid de bruyères pour les plus doux *ramosa hospitia*. Je mourrai enfant des vents et des flots.

Agréé de nouveau, Monsieur, je vous prie, l'expression de ma reconnaissance et l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer tout ce que cette lettre contient d'élevé et de touchant. Qui ne sentirait la dignité de cette phrase? « *Il est plus noble de recourir à la gloire qu'à la puissance.* » Phrase qu'un de nos grands poètes, éprouvé aussi lui par les vicissitudes politiques, Lamartine (1), eût pu mettre en épigraphe au frontispice de ses œuvres littéraires.

(1) V. lettre de lui à l'appendice.

La lettre suivante révèle encore l'amour de Chateaubriand pour la Bretagne, cet amour qui ne l'a pas abandonné un seul instant de sa vie. Je lui avais envoyé un recueil de nouvelles et il me fit cette réponse beaucoup trop flatteuse.

Paris, 17 mai 1837.

Je vais lire avec un vif empressement les nouvelles de mon *Aristarque*; j'y ai déjà aperçu des noms bretons; ainsi je me retrouverai encore dans ma patrie. Je vous remercie doublement, Monsieur, comme juge et comme auteur, et je vous félicite de joindre la noblesse du talent à celle du caractère.

CHATEAUBRIAND.

En 1838, j'eus à rendre compte du *Congrès de Vérone*, et, à ce qu'il paraît, car je n'ai conservé que la lettre de Chateaubriand, je le fis de manière à éveiller sa susceptibilité royaliste. Il m'écrivit sans que j'eusse sollicité cet honneur. Voici sa lettre.

Paris, 17 mai 1838.

J'ai reconnu, Monsieur, dans votre article sur le « *Congrès de Vérone* », la bienveillance d'un Breton pour un Breton. Je vous en remercie infiniment. Ce-

pendant, vous le dirai-je, j'aurais désiré qu'en citant le petit chapitre sur Louis XVIII vous eussiez bien voulu rappeler le respect que je professe pour la mémoire d'un roi qui a posé le principe de nos libertés politiques. J'ai l'honneur, Monsieur, de vous renouveler mes remerciements les plus sincères et de vous prier d'agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

Enfin, quelques années plus tard, pendant un de mes fréquents voyages en Bretagne, je me promenais un soir sur les remparts de Saint-Malo, en face du Grand-Bey. D'un côté, les derniers rayons empourprés du soleil couchant se reflétaient sur la pierre qui attendait la dépouille mortelle de Chateaubriand; et de l'autre côté la lune montait dans le ciel avec toute sa sérénité: les vagues semblaient se calmer sous sa bienfaisante influence. Ce contraste me frappa. Le souffle poétique qui passe en nous à certains moments, et fait jaillir les vers de nos lèvres, m'effleura, et je murmurai les strophes suivantes, que j'adressai à celui dont je contemplais le futur tombeau.

SON TOMBEAU

Sur le rocher, avant que ta vieillesse y tombe,
 Chateaubriand, j'ai vu ta tombe
 Faire luire sa croix au sein des flots mouvants,
 Croix de granit qui doit surmonter d'âge en âge
 Tout le tumulte et tout l'orage
 Des révolutions aussi bien que des vents !

A gauche, le soleil d'un nuage splendide
 Descendait, et la plaine humide
 Étincelait sous l'or de ses derniers adieux.
 A droite, de l'espace à moitié souveraine,
 La lune, riante et sereine,
 S'argentait par degrés en montant dans les cieux !

Ce spectacle étalait ta magnifique histoire :
 D'un côté, c'étaient, pleins de gloire,
 Tes vieux ans, se penchant vers la nuit du tombeau ;
 Sur la postérité, tranquillement charmée,
 C'était ta pure renommée
 Jetant de l'autre un feu plus doux, mais non moins
 [beau !

Chateaubriand m'adressa, en réponse à mon envoi, la lettre qu'on va lire. Il avait oublié, il est vrai, que je n'étais qu'un profane, voué au monde et au théâtre. Il se peut qu'il y ait eu, sous ce rapport, un peu de confusion dans ses souvenirs.

Paris, 10 septembre, 1844.

Je reçois, Monsieur, votre lettre datée de la rue de Bréda avec les beaux vers que vous avez bien voulu adresser à ma tombe. J'y marche à grands pas, et dans quelques jours, j'y reposerai. Le bruit des vagues m'empêchera d'entendre le bruit du monde. C'est à vous, Monsieur, mon compatriote, à soutenir de votre voix la cause de la religion que je n'abandonne pas, mais que je laisse, en mourant, à mes dignes successeurs.

Croyez, Monsieur, je vous prie, que le nom d'un Breton sera toujours cher et agréable à un homme élevé sur nos bruyères et le long des flots qui baignent notre chère et pauvre Bretagne.

CHATEAUBRIAND.

C'est la dernière lettre que j'aie reçue de Chateaubriand. Je l'ai vu chez lui, à de longs intervalles, et, plusieurs fois, à l'Abbaye-aux-Bois, chez M^{me} Récamier, cette constante amie du grand écrivain. Je l'ai toujours trouvé affectueux, excellent, plein de bienveillance pour les jeunes gens, comme mon compatriote aussi, Alexandre Duval, dont je parlerai plus loin, et qui me fit, à mon arrivée à Paris, le plus cordial accueil.

La dernière fois que j'aie entendu parler de

Chateaubriand autrement que par la publicité, c'est peu de temps avant sa mort, par Béranger, notre poète national. Je rencontrai Béranger (1), que je n'avais pas vu depuis les soirées de M. Cauchois-Lemaire ; il allait visiter Chateaubriand, déjà affaibli ; je le conduisis jusqu'au seuil de l'illustre écrivain. Je ne montai pas ; je ne voulus pas m'interposer entre eux, il ne convenait qu'à la Muse de la patrie de consoler à ses derniers moments le Génie du Christianisme.

(1) Béranger était le plus modeste des hommes. Je l'ai vu un jour dans l'antichambre d'un Ministère, assis à côté d'un garçon de bureau, tenant modestement son chapeau à la main. Il attendait son tour depuis une heure. Il me l'avoua sans impatience, et cependant c'était quelques semaines avant la mort de Chateaubriand, il eût bien désiré être promptement reçu afin de profiter du reste de l'après-midi pour aller savoir des nouvelles de son illustre ami. Tel était l'homme, il eût été désolé de faire un passe-droit à quelqu'un. J'avoue que je n'eus pas la même résignation pour lui et que je crus devoir à son insu faire avertir le fonctionnaire auprès duquel il venait intercéder en faveur d'un de ses protégés, que la Muse de la France était là.

CHAPITRE DEUXIÈME

HISTOIRE

DU TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND

Je viens de parler du tombeau de Chateaubriand; c'est une histoire mémorable que celle de ce tombeau exceptionnel. Il lui fallut plus de temps pour l'obtenir qu'il n'en a mis à composer la plupart de ses plus illustres ouvrages.

Chateaubriand avait toujours souhaité de dormir de l'éternel sommeil au bruit des vents et des flots. Il assure, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, qu'une tempête avait présidé à sa naissance, et que de là sont venues toutes les tribulations de sa vie. Cependant, loin de tenir rancune à l'ouragan, il a persisté à vouloir le braver jusqu'après sa mort.

Dès 1828, il avait témoigné le désir d'obtenir une concession de terrain sur l'îlot du Grand-Bey pour y faire déposer sa dépouille mortelle. Cet îlot, situé au sud-ouest de la ville de Saint-Malo, et recouvert d'un rare gazon où font sem-

blant de paître quelques moutons étiques et quelques vaches maigres comme celles du songe de Pharaon, parmi les débris d'un ancien fort, avait plu à la mélancolie de René. Voici comment il annonça son intention à la ville de Saint-Malo :

« Je n'ai qu'une crainte : c'est de ne pas voir ma ville natale avant de mourir. Il y a longtemps que j'ai le projet de demander à la ville de me concéder, à la pointe occidentale du Grand-Bey, la plus avancée sur la pleine mer, un petit coin de terre tout juste suffisant pour contenir mon cercueil. Je le ferai bénir et entourer d'une grille. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la protection de mes concitoyens. »

La ville de Saint-Malo crut devoir ne pas se presser, comptant sans doute sur la longévité des grands hommes, et la révolution de 1830 étant survenue, cette demande resta ajournée jusqu'à ce qu'un poète, un rêveur des grèves, Hippolyte de la Morvonnais, la rappelât à la mairie de Saint-Malo en termes respectueux mais pressants.

Il y avait une difficulté. Le Grand-Bey n'était point une propriété de la ville, c'était un terrain dépendant des fortifications de la place. Il fallait que le génie militaire se prêtât au désir du génie

du christianisme ; de génie à génie on aurait cru que l'affaire pourrait s'arranger promptement ; mais le génie militaire se laisse rarement guider par le sentiment et par l'admiration. Chateaubriand ne se souciait pas d'avoir des démêlés à ce propos : un refus aurait humilié son amour-propre. Il s'était refusé à agir lui-même auprès du ministère de la guerre, même avant 1830. Sur les instances de M. de la Morvonnais, le conseil municipal se décida à faire la demande de concession, et résolut même de se charger des frais du tombeau. Le maire en avertit Chateaubriand qui répondit : « Il me serait impossible de vous exprimer l'émotion que j'ai éprouvée en recevant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Avant d'entrer dans quelques détails, je m'empresse d'abord, Monsieur, de satisfaire au devoir de la reconnaissance, en vous priant d'offrir mes remerciements les plus sincères à MM. les membres du conseil municipal, et d'agréer vous-même dans ces remerciements la part qui vous est si justement due.

« Je n'avais jamais prétendu, et je n'aurais jamais espéré, Monsieur, que ma ville natale se chargeât de ma tombe. Je ne demandais qu'à acheter un morceau de terre de vingt pieds de

long sur douze de large à la pointe occidentale du Grand-Bey. J'aurais entouré cet espace d'un mur à fleur de terre, lequel aurait été surmonté d'une simple grille de fer, peu élevée, pour servir non d'ornement, mais de défense à mes cendres. Dans l'intérieur, je ne voulais placer qu'un socle de granit dans les rochers de la grève. Ce socle aurait porté une petite croix de fer. Du reste, point d'inscription, ni nom, ni date. La croix dira que l'homme reposant à ses pieds était un chrétien, cela suffira à ma mémoire.

« Je ne suis revenu, Monsieur, que momentanément en France ; il est probable que je mourrai en terre étrangère. Si la ville qui m'a vu naître m'octroie le terrain dont je sollicitai la concession, ou si elle maintient la résolution si glorieuse pour moi de s'occuper de ces soins funèbres, j'ordonnerai par mon testament de rapporter mon cercueil auprès de mon berceau, quel que soit le lieu où il plaira à la divine Providence de disposer de ma vie. Dans le cas où mes concitoyens persisteraient dans leurs desseins généreux, je les supplie de ne rien changer à mon plan de sépulture, et de faire bénir par le curé de Saint-Malo le lieu de mon repos, après l'avoir préparé. »

On avait émis le vœu que Lamennais, autre illustre Malouin, bénît la tombe de son compatriote ; mais depuis 1830, Lamennais ne bénissait plus guère, et d'ailleurs il ne s'entendait avec Chateaubriand ni en politique, ni en religion. Chateaubriand, qui avait été diplomate, et qui craignait que la bénédiction de Lamennais ne fût un peu restrictive, préférait celle du curé de Saint-Malo.

Il exprima de nouveau son sentiment dans une lettre adressée en 1835 à M. Hippolyte de la Morvonnais, et dans laquelle nous remarquons ce passage assez fier, et dans sa grande façon :

« Mille grâces à vous, Monsieur, et Dieu soit loué ! la chose est donc finie ! tout est bien, pourvu que je sois sur un point solitaire de l'île, au soleil couchant, et aussi avancé vers la pleine mer que le génie militaire le permettra. Quand ma cendre recevrait avec le sable dont elle sera chargée quelques boulets, il n'y aurait pas grand mal : Je suis un vieux soldat. »

Le génie militaire, malgré cette héroïque déclaration se fit prier jusqu'en 1839, où il eut bien soin de faire constater dans un acte que c'était par pure tolérance du département de la guerre qu'un tombeau était érigé à M. de Chateaubriand,

et que cette construction ne pourrait jamais faire acquérir à la commune aucun droit de propriété sur le Grand-Bey où il maintenait son autorité dans toute sa plénitude.

On voit jusqu'à quel point le génie militaire tient à ce qu'il possède, et qu'il n'abandonne pas aisément quelques pouces de terrain.

Chateaubriand mourut en 1848, au lendemain de la révolution, et fut inhumé le 19 juillet dans le tombeau qui lui avait été préparé avec tant de soins. Le génie militaire prêta à la cérémonie le bruit du canon, en se souvenant qu'il avait été ministre et homme d'État. De nombreuses députations des corps savants et municipaux de la Bretagne, ainsi que des détachements des gardes nationales des villes et communes voisines, s'étaient rendus à Saint-Malo pour ses obsèques. M. Ampère prononça son oraison funèbre au nom de l'Académie française, et le curé de Saint-Malo bénit la pierre tumulaire. Lamennais était occupé à faire des constitutions. Il mourut aussi, lui, bientôt, et loin de demander un tombeau à sa ville natale, il voulut être enterré dans la fosse commune des pauvres de Paris. Fût-ce par excès d'humilité ou par excès d'orgueil ? Éloquent écrivain de l'école de Rous-

seau, Lamennais n'eut pas les grands coups de pinceau de Chateaubriand, mais sa gloire n'a pu être absorbée par celle de son illustre compatriote (1).

(1) J'ai sous les yeux un buste de Lamennais, œuvre parfaitement réussie du sculpteur Pierre Gourdel. C'est bien le Lamennais que j'ai connu avec sa figure ascétique et contemplative, avec les rides que le temps avait creusées sur son front plein de soucis, et sur ses joues amaigries empreintes d'une constante expression de souffrance. Je le revois tel que je l'ai vu, audacieux de pensée et presque timide dans la vie réelle, facile à déconcerter par un compliment, lui qui bondissait sous l'aiguillon de la plus légère injure et lançait à ses adversaires des éclairs comparables à ceux de la foudre. Il avait bien le physique de son caractère irritable et fiévreux, pour lequel la célébrité était comme un tourment et un remords.

II

MADemoiselle MARS



MADemoiselle MARS

J'ai dû la connaissance de M^{lle} Mars à mon compatriote Alexandre Duval (1), chez lequel la rudesse toute bretonne du caractère était loin d'exclure la bonté du cœur; il accueillait à merveille les jeunes littérateurs de son pays, alors même qu'il les soupçonnait d'être un peu romantiques. Le romantisme était sa bête noire. Il ne lui pardonnait pas d'avoir envahi la Comédie-Française; il en voulait au baron Taylor, à son ami Nodier (2) même, bibliothécaire comme lui à l'Arsenal; il en voulait à Victor Hugo, à Alexandre Dumas (3), et un peu à M^{lle} Mars, de ce qu'elle avait prêté toute les séductions de sa personne et de son talent aux triomphes nouveaux qui lui paraissaient la décadence absolue de l'art dra-

(1) V. lettre de lui à l'appendice.

(2) V. lettre de lui à l'appendice.

(3) V. lettre de lui à l'appendice.

matique. Cependant, il était resté en très bons termes avec la ravissante actrice, sa Betty de la *Jeunesse d'Henri V* son Emma de la *Fille d'honneur*, l'interprète de plusieurs autres rôles de son répertoire, que l'école dite moderne dédaignait beaucoup trop; on ne pouvait contester à Alexandre Duval une grande habileté scénique et la franchise des situations. J'étais venu naturellement à Paris, comme tout jeune poète de province, avec un drame en vers dans mon portefeuille. Je demandai à Alexandre Duval les conseils de son expérience, et je lui lus mon drame entre deux parties de billard à la bibliothèque de l'Arsenal, où il avait un logement, et où je ne me doutais pas en ce moment que j'habiterais moi-même un jour (1).

(1) Hippolyte Lucas devint bibliothécaire à l'Arsenal en 1860. Il a composé, en souvenir de Charles Nodier, l'un de ses prédécesseurs, la pièce de vers suivante.

LE FAUTEUIL DE CHARLES NODIER.

Nodier, lorsqu'à tes soirées
 Célébrées
 Par la voix de tout Journal,
 Poète au bagage mince
 De province
 J'accourais à l'Arsenal,

 J'étais fier de voir, d'entendre
 Alexandre (1),
 Causant près du grand Victor (2),
 Ou bien près de ta Marie
 Si chérie,
 Musset, vrai papillon d'or.

(1) Alexandre Dumas.

(2) Victor Hugo.

Après avoir écouté mon œuvre avec attention, et non sans quelques signes d'impatience, lorsque la voix de mes personnages s'enflait jusqu'au lyrisme, selon la mode du temps, qui n'était pas la sienne, il me fit, sur la conduite générale de la pièce, de judicieuses observations que je promis de mettre à profit. Nous rentrâmes dans la salle de billard, en causant de l'espoir que je concevais de voir représenter mon drame, ce qui ne lui semblait pas impossible, à l'époque de vertige qui, d'après lui, entraînait le théâtre. Je profitai d'un brillant carambolage qu'il venait d'accomplir, et dont il était satisfait, pour aborder un point délicat : Je lui demandai s'il ne serait pas trop absurde d'espérer que M^{lle} Mars accepterait le rôle de mon héroïne échevelée.

— Ah ! maintenant, dit-il, Mars est capable de tout.

L'intention d'Alexandre Duval n'était pas très

Que j'étais loin dans les rêves,
 Qui sans trêves
 Tourmentent un jeune orgueil,
 De prévoir qu'un jour peut-être,
 O mon maître,
 J'occuperais ton fauteuil !

Oui, dans ta bibliothèque,
 Cette Mœque,
 Le sort m'a fait arriver.
 J'en connais chaque volume ;
 Mais ta plume,
 Me reste encore à trouver.

flatteuse ; mais moi qui avais une grande estime pour les rôles de la *Duchesse de Guise* et de *Dona Sol* (1), que M^{lle} Mars avait créés, aux applaudissements de la génération littéraire à laquelle j'appartenais, j'éprouvai une vive satisfaction, et je priai mon excellent compatriote de me donner un mot d'introduction pour la célèbre actrice : il le fit immédiatement de très bonne grâce, avec toute l'affabilité qu'il mettait dans ses obligeances lorsqu'on avait trouvé le secret de lui plaire.

Je me présentai donc de sa part chez M^{lle} Mars ; elle habitait alors son charmant hôtel de la rue

(1) Victor Hugo n'avait pas adopté du premier coup le genre de talent de M^{lle} Mars. Je me souviens d'être allé le voir un matin, à la veille de la 1^{re} représentation d'*Hernani* ; je le trouvai sur le point de sortir de chez lui, et je l'accompagnai jusqu'au Théâtre-Français. Chemin faisant, je lui demandai s'il était satisfait de la distribution de ses rôles.

« — Mon Dieu, me répondit-il, je suis dans la position d'un homme qui a mis son vin en bouteilles ayant déjà servi et imprégnées du goût de certains crus. Je ne reconnais pas toujours le vin de mon tonneau. »

Je voulus parler par images, comme le poète, et continuant la sienne, je lui dis :

— « Vous avez du moins dans M^{lle} Mars un flacon de cristal et d'or. »

— « Oui, mais dans lequel il y a eu de l'essence de rose, » répliqua-t-il en riant.

Victor Hugo se défiait un peu de la charmante comédienne, habituée aux grâces et aux élégances de l'ancien répertoire ; celle-ci se défiait également du style moderne et d'un poète que son entourage lui représentait comme un Attila, fléau de Dieu. Cependant, l'auteur et l'actrice finirent par se comprendre, et M^{lle} Mars joua le rôle de *Dona Sol* avec une rare perfection.

(Note de l'auteur.)

la Rochefoucauld. J'avoue que j'entrai chez elle avec quelque embarras, mais je fus reçu d'une façon si bienveillante et si simple à la fois que je me rassurai bien vite. Ma lettre d'introduction mit M^{lle} Mars au courant de ma requête; elle aurait pu, et je le craignais, s'excuser très poliment et ne pas perdre un temps précieux à m'écouter. Il est rare, en effet, que la première pièce d'un jeune homme soit de nature à être représentée et surtout avec le concours d'une actrice de la valeur de M^{lle} Mars; mais l'audition que je sollicitais ne fut pas déclinée; l'illustre comédienne eut la bonté de prendre jour avec moi pour m'entendre, et, avant de me donner congé, elle me fit voir sa serre délicieuse et l'intérieur de sa charmante maison comme si j'étais déjà de ses amis. Je remarquai, parmi les tableaux qui ornaient son salon, une ravissante figure qui avait avec la sienne quelques traits de ressemblance; on pouvait croire que c'était un portrait d'elle dans sa jeunesse. Je m'arrêtai quelque temps à considérer ce portrait.

— C'est le portrait d'une fille que j'ai perdue, me dit-elle avec un soupir.

Et moi, je me reprochai intérieurement de m'être arrêté devant ce portrait, qui lui rappre-

lait de si tristes souvenirs, et je m'inclinai sans mot dire.

Je la quittai enchanté de son accueil, et j'allai rendre compte à Alexandre Duval de la réception qui m'avait été faite en son nom.

— Allons, elle n'a pas tout à fait oublié les anciens, répondit-il; et cela lui fit plaisir. J'avais été chargé d'ailleurs de mille compliments pour lui.

Nous passâmes dans la salle de billard, où je fus affreusement battu, ce qui acheva de mettre Alexandre Duval de bonne humeur.

Il faut lire votre pièce à Dupaty, me dit-il, et savoir ce qu'il en pense. Dupaty, auteur de très jolis opéras-comiques, était du petit nombre de ses intimes amis. J'avais eul'occasion de le voir aux soirées de l'Arsenal et d'apprécier ses qualités spirituelles et bienveillantes. Il avait toujours quelque chose d'agréable à dire, aux dames surtout, pour lesquelles il professait un culte véritable qui se traduisait, la plupart du temps, en ingénieux madrigaux.

J'allai voir Dupaty avant de retourner chez M^{lle} Mars. Je le trouvai enveloppé dans sa robe de chambre, une cravate blanche négligemment nouée autour du cou, et déclamant comme un

comédien qui apprend un rôle; Dupaty composait une tragédie qui n'a jamais vu le jour, et dont il refaisait constamment le plan et les vers. La scène se passait en Orient.

J'allais pour lui lire ma pièce, et ce fut Dupaty qui me lut, ou plutôt qui me déclama sa tragédie; il me retint jusqu'à cinq heures du soir.

Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain, Dupaty me relut sa tragédie, en remontant depuis la dernière scène jusqu'à la première, sous prétexte de quelques changements qu'il avait faits dans la nuit; nous remîmes la lecture de ma pièce au surlendemain.

Le surlendemain, ce fut encore la tragédie de Dupaty qui eut les honneurs de la séance. Cette fois-ci, nous avions commencé par le milieu; mais le tout y passa comme les deux autres fois.

Je vis bien qu'il me serait impossible d'obtenir l'avis de Dupaty sur mon drame; et comme il travaillait depuis dix ans à sa tragédie, et qu'il se proposait d'y travailler dix ans encore, j'ajournai ma quatrième visite, et je retournai chez Mlle Mars. Je lui contai tout d'abord ce qui venait de m'arriver avec Dupaty; elle le connaissait et s'amusa beaucoup de mon récit.

— Le voilà bien, dit-elle ; excellent homme, mais personnel à l'excès.

Je déployai mon manuscrit en tremblant ; le verre d'eau sucrée était préparé, il y avait là une certaine solennité, et je me crus au jugement dernier, malgré le sourire encourageant de l'amie d'Alexandre Duval.

Je lus et, après ma lecture, j'osais à peine lever les yeux, comme un coupable que j'étais.

— C'est bien, me dit mon affable auditrice ; mais c'est trop passionné pour moi ; vous avez songé à M^{me} Dorval, quand vous avez écrit ce rôle. J'ai fait quelques excursions dans le drame, et j'ai peut-être eu tort. Les grands mouvements ne me conviennent pas. Votre héroïne meurt au dénouement ! je ne sais pas mourir.

— Mon héroïne vivra, si vous voulez, répondis-je : dites un mot.

— Non, me répondit-elle en riant, le dénouement est convenable à l'action. Je vous ferai obtenir une lecture au Théâtre-Français ; voilà tout ce que je puis pour vous dans cette circonstance. Si vous travaillez pour moi, restez davantage dans le ton de la comédie, venez me voir quelquefois et je vous donnerai peut-être un sujet.

Je m'en allai un peu désappointé, mais toujours ravi de M^{lle} Mars.

J'obtins une prompte lecture, grâce à son intervention, mais le succès ne répondit pas à mon attente, et je remis ma pièce en portefeuille jusqu'à des temps meilleurs. Elle fut jouée plus tard, et réduite en un acte, de trois qu'elle avait, au théâtre de l'Odéon.

J'eus l'occasion de reconnaître à l'une de ses réunions d'amis jusqu'à quel point M^{lle} Mars portait le sentiment des bienséances sociales et le ton de la femme bien élevée qui ne l'abandonnait jamais. Après le repas, un de ses intimes amis, qui portait un beau nom, gentilhomme très distingué, mais pris d'une invincible envie de dormir, s'était établi au coin du feu, dans un fauteuil, et pendant qu'on servait le café, se laissait aller aux douceurs du sommeil. M^{lle} Mars voulait le réveiller sans que les autres personnes se doutassent de l'inconvenance de ce convive familier ; elle ne cessait de tourner autour de lui ; ce fut un léger frôlement d'épaule en passant, un petit coup d'écran, un mot adressé à l'oreille, rien n'y faisait ; l'impitoyable dormeur rouvrait les yeux et retombait dans son assoupissement. Les preneurs de café ne

s'en inquiétaient pas, ils causaient entre eux d'une façon animée ; moi seul, assis à l'autre côté de la cheminée, j'observais le manège de M^{lle} Mars, qui me paraissait la personne la plus malheureuse du monde et dont la bouche exprimait une moue presque enfantine, que je me rappellerai toujours, c'était une petite scène muette de *Mari-vaux*. Enfin, malgré tous les efforts qu'elle fit, toute la peine qu'elle se donna pendant quelques minutes, un ronflement formidable et digne d'un corps de garde annonça qu'on ne pouvait plus même compter sur la réserve du dormeur. Chacun le regarda et, le premier étonnement passé, ce fut un rire général auquel M^{lle} Mars se livra elle-même avec un geste charmant, comme si elle jetait son bonnet par-dessus les moulins. Le dormeur se réveilla à tout ce bruit et, partageant la gaieté commune, se hâta de prendre son café, pour ne pas manquer une seconde fois aux lois de la civilité.

M^{lle} Mars m'adressa un matin le billet suivant, en réponse, je crois, à l'envoi d'un livre que je venais de publier.

Je remercie beaucoup M. Hippolyte Lucas de son souvenir, et suis bien fâchée qu'il n'ait pas voulu

monter chez moi l'autre jour : par le plus grand hasard, j'avais quelques instants de tranquillité, et j'aurais été bien charmée de le recevoir et de causer avec lui. J'ai dans ce moment-ci un service à lui demander, et si, dans cette matinée, il pouvait disposer d'un moment pour venir me trouver au théâtre, où je serai depuis midi jusqu'à deux heures, je lui en serais obligée.

Je le prie d'agréer mes compliments.

MARS.

Je m'empressai de répondre que je me rendrais au théâtre selon son désir, et j'allai, en effet, trouver M^{lle} Mars avant deux heures. Elle me reçut dans sa loge, joli et élégant salon que j'avais vu quelquefois le soir tout rempli de célébrités. C'était un honneur envié d'y être admis. Elle me dit que depuis quelque temps elle avait formé, en secret, une élève, et que son intention était de la faire débiter prochainement, que le moment était venu de renoncer à son mystère, et qu'elle me priait de le révéler des premiers à mes amis et connaissances, et particulièrement au public. Le service était facile à rendre. Je regrettai qu'elle n'eût rien de plus considérable à réclamer de mon dévouement.

— Quand vous verrez ma protégée, me dit-elle en souriant, le service vous paraîtra plus facile encore. Et elle me dépeignit une blonde tête d'enfant, comme celle des chérubins.

Quelques jours après, elle m'écrivit de nouveau pour me demander un rendez-vous ou chez elle ou chez moi; je me rendis naturellement chez elle, et j'y rencontrai M^{lle} Doze, son élève, dont l'intelligence et la beauté ont jeté un si vif éclat au Théâtre-Français, et qui devait devenir la femme d'un écrivain de beaucoup d'esprit, Roger de Beauvoir (1).

Une autre fois, vers midi, j'étais à ma croisée, rue Bréda, et je vis passer devant ma maison une dame qui leva la tête vers moi et me sourit gracieusement. Malgré mes mauvais yeux, je reconnus M^{lle} Mars. Il n'y avait pas deux sourires comme le sien. Je descendis aussitôt, je la rejoignis bien vite, et je m'informai curieusement du motif qui la faisait sortir seule, ainsi à pied.

— Je veux déloger, me dit-elle, je cherche un appartement; accompagnez-moi.

Je ne demandai pas mieux, et nous voilà visi-

(1) V. lettre de lui à l'appendice.

tant la rue Laval, la rue des Martyrs et les rues avoisinantes, montant et descendant les escaliers, riant des prétentions des concierges, nous égayant de toutes les petites aventures qui ont lieu en pareil cas.

Au haut de la rue des Martyrs, à l'entrée de l'avenue Trudaine, elle s'arrêta et me montra une maison qu'habitait, je crois, un sculpteur. Elle me dit d'un air mélancolique :

— Il y avait autrefois ici un pensionnat où j'ai passé les meilleures années de ma jeunesse. C'était là le bon temps.

— Mais, lui dis-je, vous n'avez pas eu à vous plaindre de votre carrière ! il n'en est pas de plus splendide ; votre nom restera gravé à jamais dans les fastes du Théâtre-Français ; la postérité saura que vous avez été un modèle de grâce et de distinction, et peut-être, hélas ! la dernière grande dame du théâtre et de notre temps, car les grandes dames s'en vont.

— Ah ! répondit-elle, si vous aviez vu M^{lle} Contat ! C'était là une grande dame. Elle avait toutes les traditions et toute la grandeur de l'emploi.

— Je n'ai pu voir M^{lle} Contat, repris-je, mais je sais bien que personne à mes yeux n'a approché de la perfection humaine autant que vous,

et que vous réalisez pour moi l'idéal que je me suis créé de la femme du monde.

— Vous m'avez toujours flattée, répondit-elle avec ce charme qui n'appartenait qu'à elle et qui la rendait si séduisante ; taisez-vous.

Nous causâmes longtemps de son enfance, de sa jeunesse, de ses travaux assidus, de ce que l'art avait ajouté chez elle à la nature, de ses chagrins, de sa vie, et elle me fit pénétrer dans ce monde théâtral qu'elle avait connu tout enfant. Fille de Monvel, célèbre acteur, n'avait-elle pas débuté à l'âge où l'on joue encore à la poupée ? Un peu plus tard, on l'avait mise en pension, elle avait reçu une excellente éducation ; elle écrivait d'une manière charmante, et son orthographe irréprochable ne rappelait pas les bulletins fameux de quelques-unes des célèbres actrices de la Comédie-Française. Le théâtre l'attirait, elle y revint. Elle me raconta tout ce qu'elle avait eu à souffrir avant de s'élever au rang qu'elle occupait sur la scène française, sans omettre les ennuis incessants qu'elle éprouvait encore pour s'y maintenir.

La gaieté avait disparu de son front ; elle était devenue sérieuse et pensive, et je la reconduisis presque silencieusement à son hôtel.

Le lendemain, en souvenir de cette journée et faisant allusion à cette maison de la rue des Martyrs, où elle avait été en pension, je lui envoyai un sonnet ; j'étais jeune, je faisais alors des sonnets.

Pour me remercier de mes vers, elle m'engagea, le jour même, à dîner avec sa jolie élève, et la conversation prit un tour moins triste que la veille. A cette soirée, personne ne dormit ; le dormeur était en voyage.

M^{lle} Mars se retira bientôt du théâtre, non sans peine ; il lui en coûtait d'abandonner un art qu'elle aimait par-dessus toutes choses, et dont elle regrettait jusqu'aux déplaisirs. Elle quitta l'hôtel de la rue la Rochefoucauld et je la vis beaucoup plus rarement ; lorsque j'appris sa mort, le 20 mars 1847, je fus un de ceux que cette perte affligea le plus.

Dans sa correspondance, qui a été publiée après sa mort, M^{lle} Mars se livrait parfois à de petites malices, même à l'égard de ses plus fidèles admirateurs. C'est ainsi qu'elle s'amusa, le 27 mars 1843, à écrire sur mon compte les lignes suivantes à l'aimable actrice sa protégée, M^{lle} Doze, dont j'ai parlé plus haut, et qui voyageait alors en Italie.

« J'ai vu dernièrement au Vaudeville M. Hippolyte Lucas, j'avais peine à le reconnaître ; on n'aperçoit plus que ses yeux couverts, et le bout de son grand nez. Le reste du visage est enseveli sous un amas de poils qu'on appelle favoris, moustache, barbe ; il a l'air de l'homme des bois : il a vingt

ans de plus ainsi équipé : il s'est aperçu de mon étonnement et m'a dit que c'était pour sa grande commodité qu'il s'était ainsi ombragé, mais qu'aux premiers beaux jours il se tondrait, et se rendrait à la société dans toute sa jeunesse et sa fraîcheur.

(Note de l'auteur.)

LETTRES DE MADEMOISELLE MARS

1840

Voilà plusieurs fois que M. Lucas prend la peine de venir chez moi et que je ne puis le voir, ce que je regrette beaucoup. Je ne veux pas différer les remerciements que je lui dois pour toutes les choses aimables qu'il veut bien dire de ma rentrée. Je crains bien de ne pouvoir assister à sa lecture, et j'en suis bien contrariée. Mais je suis entre les mains des médecins, et toutes mes matinées sont employées en bain, douches et drogues qui m'empêchent de sortir avant deux ou trois heures. Je souhaite que le succès soit ce que M. Lucas désire, et je lui serais obligée de me faire connaître le résultat. Je le prie donc d'accepter toutes mes excuses et mes regrets.

MARS.

20 novembre 1841.

Voulez-vous, mon cher Monsieur Lucas, que je vous présente demain dimanche ma protégée (1)? Voulez-

(1) M^{lle} Doze.

vous que ce soit chez vous ou chez moi? Toute ma journée est libre et votre heure sera la nôtre. Prévenez-moi seulement par un petit mot et agréez tous mes compliments.

MARS.

III

GÉRARD DE NERVAL



GÉRARD DE NERVAL

Je l'ai bien connu, l'excellent et aimable Gérard, le poète inoffensif, uniquement voué au culte des lettres, dont Théophile Gautier (1) a retracé un jour l'existence avec toutes les qualités de peintre exact, et, dans cette circonstance, nul ne pouvait être plus exact que lui, Théophile Gautier a été un des amis intimes, un ami de la première heure, de ceux-là qui sont des frères ; ils avaient vécu ensemble, poursuivi les mêmes études, partagé les mêmes illusions et les mêmes déceptions, à leur entrée dans la vie littéraire. Ils s'étaient appuyés l'un sur l'autre ; ils avaient demandé ensemble à la prose du feuilleton, et du même feuilleton, leur pain quotidien en regrettant d'abandonner la belle langue des vers qu'ils sa-

(1) V. lettre de lui à l'appendice.

vaient parler tous les deux; mais par le caractère, par la force morale, leur nature était aussi différente que celle de la gazelle et du lion.

Théophile Gautier, agressif et belliqueux alors, toujours prêt au combat, ne redoutait guère les obstacles; il les sollicitait, au contraire, avec l'audace du gladiateur romain. Gérard les évitait et les tournait comme le coureur des Jeux Olympiques dont le char se gardait de heurter la borne du stade; et lorsqu'il se sentait opprimé ou vexé, il s'en allait paisiblement chercher dans un pays étranger un ciel plus clément et plus doux; il disparaissait soudainement sans rien dire à personne; on le voyait revenir trois ou quatre mois après, quelque beau récit à la main.

Un amour surtout, — (il s'était épris d'une fraîche et blonde comédienne, Jenny Colon)— un amour qui ne pouvait lui rendre tout ce qu'il apportait de tendresse et de candeur, le rejeta dans la vie errante qui lui souriait toujours comme aux Bohémiens de Béranger :

Voir
C'est avoir.
Vie errante
Est chose enivrante.

C'était un peu la devise de Gérard : il avait

déjà semé sur les grands chemins l'héritage de sa mère, et il était en train d'achever celui d'un oncle, héritage qui l'avait aidé, en rétablissant ses finances au niveau de ses goûts, à fonder un journal, le *Monde dramatique*, en l'honneur de sa divinité, et même à acheter un lit à baldaquin et à hautes colonnes torses, vieux lit du temps de François I^{er}, qu'il traînait avec lui de logements en logements, lit royal (1) qu'il destinait à abriter ses propres amours. Il n'y vit pas, je crois, s'y reposer sa Diane de Poitiers, et, de dépit, il partit pour l'Orient.

A son arrivée en Grèce, notre touriste, tout rempli de souvenirs classiques, éprouva un de ces accès d'enthousiasme qui repeuplent l'Olympe et font voir danser les nymphes dans les vallées du Taygète. Pendant ce délire de son imagination, grande fut sa surprise d'entendre les enfants grecs se dire entre eux, en le regardant : « *Katholicos!* »... C'était un catholique pour eux, lui qui murmurait tout bas un hymne au dieu Pan. Mais hélas ! « Pan est mort. Eh

(1) Balzac a fait mention de ce lit dans un de ses jolis romans, *Honorine*. On y lit : « On m'a parlé d'un poète qui, devenu presque fou d'amour pour une cantatrice, avait au début de sa passion acheté le plus beau lit de Paris sans savoir le résultat que l'actrice réservait à sa passion. » Balzac avait vécu dans l'intimité de Gérard de Nerval.

quoi, le compagnon des esprits simples et joyeux, le dieu qui bénissait l'hymen fécond de l'homme et de la terre ! il est mort, lui par qui tous avaient coutume de vivre ! mort sans lutte au pied de l'Olympe profane ! mort comme un dieu peut mourir, faute d'encens et d'hommages, et frappé au cœur, ainsi qu'un père, par l'ingratitude et l'oubli. Et maintenant, arrêtez-vous, enfants, que je contemple encore cette pierre ignorée qui rappelle son culte et qu'on a scellée par hasard dans le mur de la terrasse qui soutient votre église ; laissez-moi toucher ces attributs sculptés, représentant un cistre, des cymbales, et au milieu une coupe couronnée de lierre. » Ainsi disait le voyageur dont le mot « *catholique* » avait détruit les illusions, en pleurant la mort du dieu Pan sur les ruines de la Grèce antique. Dieux immortels ! aller en Grèce pour trouver la déesse Cythérée, le puissant Jupiter, Diane chasseresse, et s'entendre appeler *catholique* !

Il poursuivit son chemin, et, moins gêné par les réminiscences mythologiques, il se trouva plus à l'aise chez les Turcs, se pliant à leurs habitudes autant qu'il pouvait s'y prêter. Ce fut au Caire qu'il eut occasion de pénétrer dans les secrets de la vie orientale, et de lever le triple

voile qui couvre le visage de la déesse Isis. A peine fut-il établi au Caire que ses voisins les Musulmans vinrent le trouver en le priant de prendre femme, s'il voulait demeurer près d'eux, parce que le voisinage d'un célibataire était une chose immorale, et qu'ils ne pouvaient tolérer. Cette proposition de mariage a brûlé-pourpoint, sous peine d'être expulsé de son domicile, lui causa naturellement un certain embarras. Il obtint comme faveur spéciale, attendu la douceur de ses réponses, quelques jours de réflexion. On lui expliqua qu'il y avait trois manières de se marier : ou bien à la cophte, avec la liberté de divorcer, mais sous la condition d'apporter un douaire à sa femme, ce qui eût dérangé ses dispositions pécuniaires ; ou bien devant le consul, ce qui eût été plus grave encore, puisque le mariage, conclu suivant la loi Française eût été indissoluble ; ou bien enfin le mariage passager du maître avec une esclave achetée au bazar. Ce fut ce dernier mariage que le voyageur préféra, malgré les souvenirs de la comédienne adorée.

J'ai entendu Gérard de Nerval raconter bien des fois lui-même les tribulations qu'il éprouva à la suite de l'achat qu'il avait fait étourdiment d'une esclave javanaise, lui qui savait tant de

langues, mais qui ne comprenait pas le javanais, et qui l'écrivait encore moins. Il a narré cette piquante aventure avec beaucoup de verve et d'esprit dans les Scènes de la vie orientale. Hélas ! depuis ce voyage, ses amis remarquaient un peu de désordre dans ses idées. Il n'avait jamais eu la tête très solide ; mais il y avait de l'extravagance dans l'époque et l'on ne se préoccupait pas infiniment de certaines excentricités ; c'est pourquoi le lit à baldaquin de Gérard, par exemple, avait passé pour une originalité, et voilà tout.

Je me rappelle avoir rencontré l'insoucieux garçon que nous aimions tous, longtemps avant son voyage en Orient, par une nuit d'hiver, une nuit de pluie battante, vers une heure du matin, à deux pas de ma demeure. Il descendait le trottoir que je remontais en revenant d'un théâtre quelconque. Il semblait un peu effaré. Je l'accostai et, l'abritant sous un parapluie que, plus prudent que lui, j'avais eu la précaution de prendre, je lui demandai où il allait de ce pas précipité et à cette heure tardive. Il me répondit qu'il n'en savait rien, qu'il avait frappé inutilement à la porte de sa maison, que le concierge n'avait pas daigné lui ouvrir, et que, de guerre lasse, il

allait tâcher de trouver un hôtel où l'on voulût bien le recevoir. Je fus touché de sa mésaventure, et je lui dis immédiatement : « Si vous voulez coucher sur un canapé que nous transformerons tant bien que mal en lit qui ne ressemblera guère à votre beau lit à baldaquin (il me l'avait fait voir quelques jours auparavant), venez chez moi, mon cher Gérard. »

Il accepta ma proposition amicale ; je fis un bon feu pour le réchauffer et nous causâmes de mille et mille choses littéraires du temps. Son teint altéré reprit bientôt ses couleurs ordinairement fraîches et roses, sous l'action de la chaleur. Sa conversation était un peu fiévreuse et décousue, et ses petits yeux gris étincelaient d'esprit et d'imagination. Je lui fis boire, en souvenir de ses voyages en Allemagne, plusieurs gorgées d'un vin du Rhin dont j'avais quelques bouteilles dans une armoire. Il parla, parla beaucoup. Il m'entretint de diverses histoires et de divers sujets de pièces, sujets très ingénieux. comme tout ce qu'il rêvait sans avoir toujours le temps de mettre ses projets à exécution ; puis les instants qu'on doit donner au sommeil me paraissant venus, je l'emmaillotai comme un enfant dans ma robe de chambre et je lui montrai le ca-

napé, où il s'étendit en causant toujours. Je jetai sur lui un tapis en guise de couverture, et je me couchai. Gérard ne cessait de parler, mais cette loquacité ne m'étonnait pas outre mesure, car il y avait de la finesse et de la raison dans ses discours, et je l'attribuais un peu à mon vin du Rhin.

Je me couchai et je m'endormis au son de ses paroles, comme au gazouillement d'un oiseau. Vers quatre ou cinq heures du matin, entendant quelque bruit dans ma chambre, je me réveillai; j'entrouvris mes rideaux et je vis comme un fantôme assis devant ma cheminée. C'était Gérard qui, ayant eu froid, s'efforçait de rallumer le feu, et tisonnait avec ardeur. Je l'appelai et je lui dis : « Si j'étais superstitieux, vous m'auriez fait peur; vous avez l'air d'une ombre. » Là-dessus Gérard chercha à me prouver que les esprits revenaient, témoin le père d'Hamlet, et qu'il y avait, comme dit Shakspeare, plus de choses qu'on ne pense entre le ciel et la terre. Il entama des théories qui dénotaient une connaissance parfaite des sciences occultes, mais qui, à cette heure avancée de la nuit et dans la disposition somnolente où je me trouvais, ne me semblaient pas à leur place. Je le laissai dire et je me rendormis profondément.

A mon réveil, et le grand jour venu, je le retrouvai couché et lisant un des livres de ma bibliothèque. Nous nous levâmes et nous déjeunâmes ensemble. Nous achevâmes la bouteille de vin du Rhin ! Mais il était sombre et taciturne, il ne causait plus. Il me quitta en me remerciant de mon hospitalité, et depuis il ne me parla jamais de cette nuit qu'il avait passée chez moi, et de mon côté je ne lui en parlai pas, comme si ce souvenir eût pu le contrarier. Je n'y pensais plus, même en le voyant, et je ne me figurais pas que son cerveau pût être gravement atteint. Plus tard, on me dit qu'il était entré chez le docteur Blanche, et un jour il vint me voir à une époque où on lui laissait la liberté de sortir. Il m'assura qu'il avait reçu la visite de Jésus-Christ, de la Vierge et des Saints, en me dépeignant leurs costumes tels que la peinture les a conservés et qu'il les avait vus dans les divers musées d'Europe. Il me rapporta les paroles qui lui avaient été adressées par ces hôtes célestes ; je vis bien que la tête du pauvre garçon avait déménagé, et je reconnus quelques-unes des idées dont il m'avait fait part sur les visions pendant la nuit où je l'avais recueilli, et que j'avais oubliée ; mais elle est revenue surtout à mon souvenir

quand j'appris, au mois de janvier 1855, une quinzaine d'années après, et quoiqu'il se fût rétabli ou parût l'être, qu'on l'avait trouvé pendu dans la rue de la Vieille-Lanterne, rue qui n'existe plus. Je regrettai vivement de ne m'être pas trouvé cette fois sur sa route, et ce qui aggrava pour moi le chagrin de sa mort, c'est que j'étais souffrant et que je ne pus suivre son cercueil.

LETTRES DE GÉRARD DE NERVAL

.1840.

Mon cher ami,

Je vous envoie un volume que je vous recommande pour le *Siècle* ou le *National*. J'en ai envoyé un à l'artiste. Vous le lirez, n'est-ce pas, mon ami? J'y compte bien.

Je suis en ce moment à Bruxelles, fort agréablement et au milieu des sociétés les plus charmantes. On vient de représenter *Piquillo* et je n'ai pas besoin de vous dire que j'en ai profité pour revoir une charmante dame que vous connaissez. Je vous écrirai encore dans quelques jours, et je vous demanderai quelque autre service semblable pour elle. Je vous préviens.

Adieu, mon cher ami.

GÉRARD DE NERVAL.

1848.

Mon cher ami,

Je suis bien reconnaissant de votre article ; tout le monde m'en a parlé hier ; il était excellent et charmant. Je crois qu'il fera grand bien au livre, parce

qu'il y a là votre nom et celui du Journal, et de plus parce que vous avez su exciter la curiosité du public pour l'ouvrage qui risquait bien autrement de faire le peu d'effet d'une impression de voyage quelconque. Encore une fois, grand merci. Le Sartorius a poussé les hauts cris en entendant parler d'un livre quelconque à mettre au jour, dans l'état des affaires. Il dit qu'on ne vendrait pas 300 exemplaires. Cependant, ce serait déjà peut-être couvrir une partie des plus gros frais, et en attendant un peu on gagnerait l'hiver. Si vous vouliez faire comme moi de compte à demi avec lui, je crois la chose possible et de plus qu'il est le seul homme qui saurait en vendre à l'étranger plus que d'autres, à Paris autant que d'autres. De plus c'est l'honnêteté même que cet éditeur. J'irai causer de cela avec vous un de ces matins. Car je voudrais en faire autant pour autre chose.

Adieu et à bientôt.

GÉRARD DE NERVAL.

1853.

Mon cher ami.

Combien je vous remercie de votre trop bonne appréciation et de votre souvenir, moi qui vous ai un peu oublié. J'ai été un peu découragé, il faut le dire, par Leroy qui m'a soulevé des difficultés. Il faudrait cependant voir Deligny; et moi j'ai été plein d'ennuis ces derniers temps-ci et d'ouvrage pressé à faire, dont

j'ai peu fait n'étant pas encore en très bonne santé. Je vais vous aller voir un de ces matins et causer de tout cela.

Votre affectionné.

GÉRARD DE NERVAL.

1853.

Mon cher ami.

C'est bien l'idée que j'avais eue d'abord. La flûte enchantée va comme de cire pour les deux sujets (1). Notre donnée de *Francesco* fait disparaître tout le commun d'Aurore où il y a deux ou trois scènes et un dénouement remarquables. Je crois que le caractère de la rivale est très bien et la supposition d'une femme chargée de remplacer la morte par sa ressemblance rentre bien dans le sujet tel que je l'avais conçu ; l'intervention de l'Inquisition et Francesco indigné qui veut briser tout le prestige forment une scène essentiellement dramatique, et le dénouement d'Aurore est parfait. La scène où le comique fait des prodiges est très bonne, comme vous disiez. Il aura de plus la *soubrette* qui le lutine comme dans la flûte enchantée. J'irai d'ici à deux ou trois jours élucider le sujet avec vous. J'en cherche la combinaison. Voyez un peu l'histoire d'Italie au temps des Médicis. Il faut, je crois, que Francesco soit fils d'un Médicis ou d'un souverain

(1) Il s'agissait d'adapter un nouveau poème à la Flûte enchantée de Mozart.

quelconque assassiné, ou fils inconnu, perdu, ou souverain lui-même, ou petit-fils du grand Duc, car il ne faut rien négliger pour donner de l'importance à l'épreuve qui ne doit pas porter seulement sur l'amour en ce que trop de gens y sont intéressés. Enfin, nous verrons cela.

Votre ami.

GÉRARD DE NERVAL.

Ne dites pas, pour cause, que nous travaillons à cela.

IV

CHARLES LASSAILLY

CHARLES LASSAILLY

C'est une des plus étranges, des plus étonnantes, des plus incohérentes physionomies qu'il m'ait été donné de rencontrer dans la littérature, et toutes les épithètes du monde bizarrement accumulées ne sauraient en donner une idée exacte au lecteur. Charles Lassailly n'avait pas reçu en naissant la beauté de l'Apollon du Belvédère; il était osseux et maigre, il avait des joues creuses et les yeux renfoncés sous d'épais sourcils, et son nez un peu fort se contournait d'une manière grotesque qui aurait pu donner raison au vers de Juvénal : *displacuit nasus*. A ces défauts physiques se joignait un certain décousu dans les idées, car il n'avait jamais bien pu devenir maître de son imagination; des lectures nombreuses et sur tous les objets tourbillonnaient

dans son cerveau ; son esprit était emporté de divers côtés tour à tour, comme les feuilles détachées de l'arbre par l'ouragan. Le jour se faisait quelquefois mais avec peine dans ce chaos. Sous cette enveloppe singulière, et avec ces imperfections intellectuelles, il possédait un cœur généreux, dévoué, sincère, un cœur excellent ; l'émotion était prompte sur lui et l'exaltation facile. Il pleurait comme un enfant, à la moindre occasion, et quoiqu'il supportât avec assez de courage les difficultés d'une vie laborieuse, il sentait que la force de résistance lui manquerait un jour, et qu'il serait accablé sous le fardeau de la mauvaise fortune. Une fée malencontreuse, la fée des déceptions, semblait avoir présidé à sa naissance ; il avait subi dans sa jeunesse des épreuves telles que si je les racontais, on m'accuserait de les avoir inventées. Des catastrophes qui ne sont peut-être jamais arrivées à d'autres avaient laissé dans son organisation une susceptibilité nerveuse et une inquiétude morale qui semblaient le destiner à être pendant toute son existence un souffre-douleur.

Une autre fatalité s'attacha à lui.

Ce fut l'amour dans les conditions les plus romanesques où il puisse exister, l'amour de

Ruy Blas pour la reine d'Espagne. Figurez-vous Lassailly comme je vous l'ai dépeint, n'ayant rien de séduisant dans sa personne ; Lassailly qui ne pouvait se permettre aucun luxe de vêtements, aucun dehors d'élégance, qui, de même que ce personnage d'une comédie moderne, eut été obligé de se passer de dîner pour acheter une paire de gants. Figurez-vous le pauvre diable amoureux d'une grande dame à équipages, ayant sa loge à l'Opéra, jeune et superbe, entourée d'un cercle brillant d'adorateurs. Il l'avait entrevue lorsqu'elle allait au Bois, un jour de printemps. Elle était seule dans sa voiture. Ébloui de l'éclat de sa beauté, il avait poussé un cri d'admiration. Un regard d'étonnement était tombé d'abord sur lui, mais comme il n'est pas de femme qui ne reconnaisse immédiatement la nature des sentiments qu'elle inspire, et qui ne soit flattée d'un hommage spontané et imprévu, la surprise avait tout à coup fait place à une sorte de gratitude. Un sourire empreint de bienveillance avait effleuré les lèvres charmantes de la promeneuse solitaire, et il n'en fallut pas davantage pour faire naître une de ces passions qui n'avait peut-être pas existé depuis l'époque de la chevalerie errante... Notre pauvre Lassailly,

transformé aussitôt en Amadis, n'eut plus qu'une idée, un désir, une occupation : Revoir son inconnue ou mourir. L'amour est patient, obstiné, infatigable. Lassailly se mit en observation dans les Champs-Élysées ; il passa plusieurs jours à interroger des yeux tous les équipages qui allaient au Bois, ou qui en revenaient ; il eut le bonheur d'apercevoir à l'heure du retour celle qu'il adorait, à demi couchée dans sa voiture. Elle se souleva d'une façon presque imperceptible à sa vue, et, prononçant quelques paroles qu'il n'entendit pas, sembla le montrer gracieusement par un léger signe de tête à une dame âgée qui se trouvait à côté d'elle, et qui avait l'air d'être sa mère. Il avait donc été reconnu ! Il suivit la voiture au pas de course, et arriva en même temps que sa divinité à la porte d'un splendide hôtel de la Chaussée-d'Antin ; elle fut singulièrement émerveillée et un peu contrariée de le retrouver là, haletant, le front en sueur, et les pieds couverts de poussière. Elle ne sourit plus ; elle prit un air grave, et la vieille dame fit, en le toisant de haut en bas, une moue qui n'avait rien de flatteur pour lui. Lassailly comprit que, dans l'enivrement où l'avait jeté cette rencontre désirée et dans sa course fantastique, il avait mis un em-

pressement plus qu'indiscret et risqué de passer pour un fou ou pour un sot ; mais il se consola, en pensant qu'il n'ignorait plus où elle demeurerait, qu'il avait un but à ses pas, qu'il parviendrait à savoir son nom, à connaître les endroits où elle avait l'habitude d'aller ; sa vision, enfin, revêtait une forme visible et réelle ; il eut la délicatesse de ne pas se représenter aux yeux de la jeune dame, encore moins à ceux de la vieille, pendant quelques jours, afin de faire oublier ce qu'il y avait eu d'anormal dans sa conduite ; mais ce temps il l'employa à se procurer en secret tous les renseignements qu'il souhaitait d'apprendre.

Le voilà donc organisant son siège et se livrant à toutes les ressources de la stratégie amoureuse ; il rédigeait alors un petit journal littéraire, intitulé *l'Ariel*, dont la poésie en général faisait les frais ; il envoya *l'Ariel*, ce messenger subtil, à la dame de ses pensées et se servit de ce moyen de communication afin d'exprimer la violence de son amour. Pour peu qu'elle ouvrît le journal, il n'était pas possible qu'elle ne devinât pas les intentions du poète, car tout ce qui se rapportait à elle, à la description de sa beauté, aux circonstances de leurs deux rencontres, aux

incidents dont j'ai fait mention, se reproduisant dans des vers passionnés ou dans une prose non moins passionnée, et une légère marque au crayon désignant ces passages à l'attention spéciale de la lectrice, elle ne put douter de l'impression qu'elle avait faite sur l'esprit du poète, et telle est la fascination d'un amour véritable qu'elle n'en fut pas trop fâchée. En effet, quoi qu'elle essayât de lui marquer de l'indifférence ou du mécontentement, lorsqu'à l'Opéra (où il avait ses entrées), blotti dans un couloir de l'orchestre, il ne cessait d'avoir les yeux attachés sur sa loge, ou lorsqu'à sa sortie de théâtre il se tenait respectueusement à quelque distance sur son passage, au bas du grand escalier, elle finissait presque toujours par laisser sur lui un coup d'œil de compassion.

Rien n'est plus exigeant que l'amour; il demande sans cesse pour obtenir quelquefois; cependant, les rêves les plus extravagants de Lassailly n'allaient pas jusqu'à des faveurs qui pussent offenser la vertu de la personne aimée; il ne se dissimulait pas que l'intérêt qu'il commençait à exciter ne pouvait faire franchir tous les obstacles qui le séparaient de son idole; mais un ruban, une fleur auraient mis le comble

à ses vœux. C'était la grande récompense qu'il assignait à ses travaux, la décoration qu'il ambitionnait comme chevalier fidèle, la victoire enfin qu'il s'agissait de remporter.

L'époque de la villégiature étant arrivée sur ces entrefaites, la dame alla à la campagne aux environs de Paris. Était-ce à Passy, était-ce à Meudon ? Je ne m'en souviens plus. Mais ce que je sais, c'est que le malheureux errait toute la journée autour de la villa comme Adam aux portes du paradis terrestre, se cachant aux yeux des domestiques, de la mère et du mari, et tâchant de faire comprendre à la châtelaine qu'il avait découvert en face de ses fenêtres un vieil orme dont le tronc creux pouvait lui servir de poste aux lettres. C'était pour lui une scène de l'*Astrée*. Il faut dire que l'*Ariel* était mort comme meurent les journaux de cette famille mal constituée, avant même la chute des feuilles. Un jour il trouva sa lettre enlevée ; il faillit tomber à la renverse au pied de l'arbre, tant sa joie fut grande ; mais nulle réponse ; il écrivit lettre sur lettre : jamais de réponse, mais toutes les lettres étaient prises. C'est alors qu'il demanda à grands cris et en désespéré une fleur, un souvenir, quelque chose qui attestât

qu'on lui savait quelque gré de son dévouement.

Après avoir écrit plus d'un volume peut-être pour établir ses droits incontestables à la faveur qu'il sollicitait, il retira un matin du tronc de l'arbre non pas une lettre, mais une fleur, une pensée du plus pur velours, et sur les pétales de laquelle brillait une goutte de rosée, qu'il crut être une larme; il revint à Paris dans un état voisin de la folie, et son cœur ayant besoin de s'épancher, comme si une grande joie débordait malgré lui, il vint me demander à déjeuner ce jour-là, et me raconta son ivresse. Non, je n'ai jamais vu d'homme si heureux : il riait, il pleurait, il pressait la fleur sur sa poitrine et sur ses lèvres, et je craignis que sa raison, qui n'était pas très solide, ne se démontât tout à coup. Il entra alors dans le détail de ses amours; mais en me taisant le nom de la beauté qui était l'objet de son culte. Je l'ai vue depuis à l'Opéra; je l'ai reconnue sur la désignation qu'il avait faite involontairement de sa loge; elle méritait d'être adorée; mais lui ne devait plus la revoir.

Le lendemain, il se rendit à la villa avec une missive pleine des expressions les plus reconnaissantes, mais tout était fermé, les croisées,

là porte, le jardin, tout annonçait qu'il n'y avait plus personne au logis.

Il pensa qu'elle était de retour à Paris, il revint à son hôtel ; une chaise de poste sortait en ce moment de l'hôtel ; elle faillit lui passer sur le corps ; il crut reconnaître la figure sèche et dédaigneuse de la mère, qui ne lui avait jamais pardonné sa folle course des Champs-Élysées, et la figure indifférente du mari, qui ne se doutait pas de l'existence de ce rival peu dangereux d'ailleurs ; il lui sembla entendre un léger cri sortir de la voiture au moment où il avait failli être écrasé. Ses yeux se voilèrent, il s'appuya contre une fenêtre basse et resta quelque temps anéanti ; il ressaisit enfin un peu d'empire sur ses sens, alla aux informations et apprit que celle qui emportait sa vie (elle l'emportait en effet) venait de partir pour faire un voyage en Italie. Il éprouva un chagrin profond. Son cœur se déchira. Il rentra chez lui en sanglotant.

Je le rencontrai quelques jours après. Ce n'était plus le même homme. Un abattement extrême, une prostration de toutes les forces me firent juger tout de suite qu'il lui était survenu quelque malheur. Je lui demandai la cause de ce changement ; il m'apprit en peu de mots ce

qui s'était passé, et me quitta sans être sensible à une petite nouvelle que je lui ménageais. Il m'avait prié de rendre compte d'un livre de lui, le livre le plus bizarre qui ait jamais été écrit, et qui était intitulé : *Les Roueries de Trialph*. J'avais mentionné ce roman dans une revue bibliographique, avec quelques lignes d'éloges, plutôt dictées par l'estime que je faisais de lui que par la valeur du roman, où les idées les plus extraordinaires s'étalaient à profusion ; dans toute autre circonstance il m'aurait remercié avec effusion. Il prit à peine garde à mes paroles, et s'éloigna en se parlant à lui-même, comme un homme dont l'esprit est troublé à jamais. Aussi, je ne fus pas surpris lorsque je sus, plus tard, qu'il avait donné quelques signes de déraison, et qu'on l'avait conduit dans une maison de santé.

Au bout de huit mois, je reçus de lui la lettre étonnante que voici :

Sainte Paule veuve, mardi 26 janvier 1840.

Mon cher ami,

Est-ce vous qui avez écrit dans le *Charivari* ce membre de phrase-ci : « Ce bon Lassailly, qui, je l'espère, va bientôt nous être rendu... » Je ne puis croire

que ce soit un autre qui ait eu ce souvenir fidèle, et je vous en sais un gré infini.

Car tout le reste de mes anciens amis a l'air de m'abandonner; je ne vous nomme personne, mais j'ai souffert infiniment depuis huit mois dans ce besoin d'aimer. Les uns ont jeté m'a-t-on dit, mes lettres dans leur corbeille, d'autres se sont importunés d'une démarche que tous les intérêts de mon avenir me forçaient à tenter auprès d'eux; j'ai invité quelques confrères à me venir consoler, et personne ne m'a répondu; le seul Antony m'a peu ménagé, d'abord, ses excellentes visites, qui d'ailleurs deviennent rares, lui qui demeure trop loin.

Plusieurs personnes se sont rencontrées dimanche dans la maison où je suis. On a été surpris de mon retour à la santé et du complet rétablissement de ma raison.

Je voudrais, (et en ceci vous pourriez me servir beaucoup), écrire un grand article littéraire sur le faux *Polyeucte* de Corneille, sur deux imperfections que je crois inconnues, du *Cid*; sur cette *Phèdre* de Racine, où il a été plus païen qu'Euripide, ami de Socrate; sur le *Misanthrope* même de Molière, dont vous m'avez vu si passionné admirateur, mais dont je connais le secret de la froideur à la représentation; et enfin sur le *Tartuffe*.

Mon cher ami, soyez-en bien sûr, ce que vous avez tous pris pour des paradoxes n'était que des vérités, encore douteuse aurore ou aube blafarde, mais ce sera une lumière qui vous éblouira les yeux.

Ainsi, Aristophane que je préférais à tout comique, n'avais-je pas raison, plus que vous ne le pensez, quand il était évident que lui seul descendait d'Homère? Quelqu'un de vous croit-il connaître Homère même? Je vous assure que Chateaubriand ne l'a jamais deviné dans la moitié de son génie, et je le prouverai.

Ne pensez pas que ce que je viens de vous écrire soit de l'orgueil ou de la folie aussi. Ne craignez plus pour moi, c'est ma religion qui m'a rendu toute mon intelligence et m'a toujours développé tant d'horizons de l'histoire, et tant de divinations que vous preniez tous pour des folies.

.

Mon cher ami, j'ai reçu un beau cadeau, celui d'une Bible complète, accompagnée des notes de tous ceux qui l'ont lue avec la foi orthodoxe.

.

C'est moi qui ai fait ce vers-là :

Et tous seront heureux, car tous seront aimés..

.

Mon cher ami, dites à tous mes anciens ennemis que je leur demande sincèrement pardon de l'âcreté de ma critique par laquelle je croyais devoir alors satisfaire aux principes de ma conscience; entre autres réparez mon passé avec Desnoyers et demandez-lui pour moi son amitié.

Quant à vous, vous savez bien que je vous ai toujours aimé entre tous.

Ch. LASSAILLY,

21, rue Neuve-Sainte-Geneviève, derrière le Panthéon

(le matin jusqu'à midi;— depuis trois heures jusqu'à cinq heures ensuite).

Je vais à la bibliothèque Sainte-Geneviève, trois heures de la journée, sans avoir le droit d'aller autre part, et je n'ai jamais fait de ma vie un mensonge en parole ou en action.

Valeas!

Depuis six mois, je fais mes prières matin et soir et je dis l'Angelus trois fois dans la journée; mais je lis dans la Bible tous les jours, jusqu'à onze heures, le rituel des nombreux saints de toute la chrétienté. Une telle lecture fidèlement continuée depuis six mois prouve-t-elle que la grâce de Dieu a descendu sur moi?

Je voulais être prêtre selon le vœu de mon père, et l'éducation religieuse qu'il m'a donnée; mais tout en vivant en chrétien, je crois devoir rentrer dans le monde, afin de mieux servir le Seigneur.

J'ai retranché de cette longue lettre plusieurs appréciations historiques peulucides; je l'ai citée pour faire voir quels bons sentiments conservait le cœur de Lassailly malgré le naufrage de sa raison, qui n'était pas aussi bien rétablie qu'il le croyait.

Cette lettre atteste assez du reste qu'il régnait encore quelque désordre dans son cerveau. De son amour, il n'en parle pas ; il ne parle que de son besoin d'aimer. Avait-il oublié la belle voyageuse, ou la religion l'avait-elle consolé et guéri ? Il ne paraît plus se souvenir de sa période amoureuse ; il ne songe qu'à sa période littéraire. Qu'est devenue cette pensée, cette fleur si chère et si funeste ? Je m'étonnerais bien si on ne l'a pas trouvée sur son cœur, lorsque Dieu l'a rappelé à lui. Il est mort trois ans après avoir écrit cette lettre, en 1843, et ce fut certes un brave et honnête garçon, ~~de~~ moins sur la terre.

LETTRES DE CHARLES LASSAILLY

1840.

Mon cher ami,

Une petite réunion d'amis panthéistiques a lieu chez moi mercredi soir, non pour boire ou pour chanter, mais pour un commencement d'association. Il faut que cela se prépare avant l'hiver, il sera question d'une fondation de Journal dans les idées de la société. Vos confrères de plume et vos frères de cœur y seront et nous comptons sur vous.

Bonne amitié de ma part,

LASSAILLY.

1840.

Mon cher ami,

Je suis allé vous voir ce matin pour vous demander un grand service, celui de me prêter, pour huit jours seulement, la collection complète d'Aristophane. Il m'est impossible de me la procurer autre part, et j'en ai le besoin le plus pressant. Je m'engage à vous la

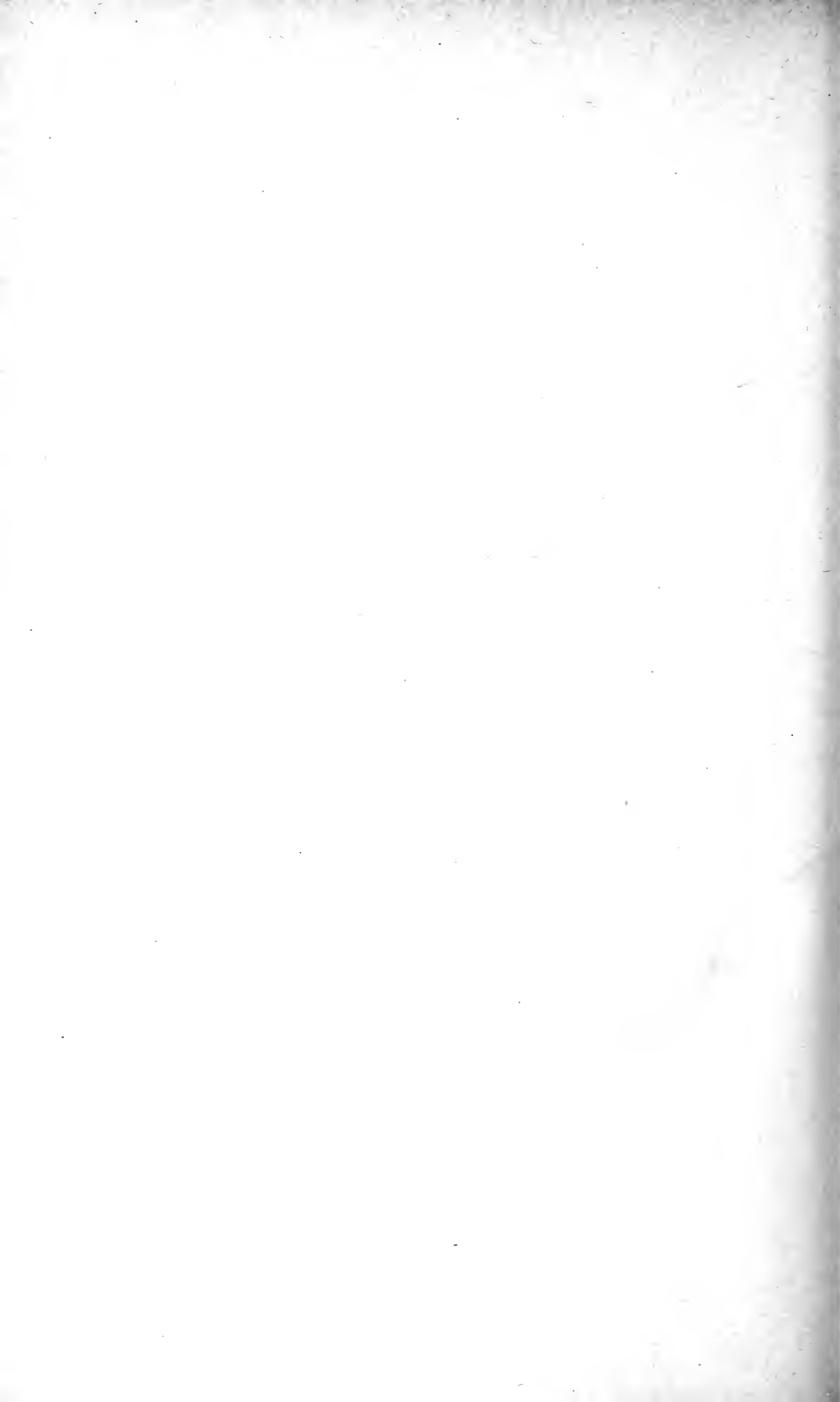
rendre jeudi prochain sans faute. Vous pouvez compter sur cette promesse et permettez-moi de compter sur votre obligeance.

Amitiés.

LASSAILLY.

V

CHAUDESAIGUES



CHAUDESAIGUES

Ce gracieux fantôme vient de repasser devant mes yeux, et de me rappeler les jours de ma jeunesse littéraire et toutes les séductions de la sympathie poétique. Il n'y avait pas de plus aimable et de plus joyeux compagnon que Chaudesaigues. En 1835, au moment où il venait de publier un charmant petit volume de vers, intitulé *le Bord de la coupe*, Chaudesaigues, bien fait de sa personne, élégant, spirituel, était de toutes les fêtes où il portait la verve d'une heureuse nature plus voilée de mélancolie dans ses vers que dans nos amicales réunions. Causeur vif et léger, avec une pointe moqueuse, il égayait par ses saillies les plus graves conversations. Les bons mots partaient de ses lèvres, comme des flèches quelque peu acérées, mais pourtant peu dangereuses. Il possédait le secret de guérir les

blessures qu'il pouvait faire à l'amour-propre de ses auditeurs. Sa bonne humeur était une panacée. Il embaumait la plaie avec un sourire caressant; on ne lui gardait pas rancune; on ne lui en voulait pas plus qu'à l'enfant gâté ayant l'air de se repentir d'une espièglerie qu'il est prêt à recommencer. Bien persuadé que tout lui était permis, il faisait partager cette conviction aux autres.

Chose assez singulière, mais qui s'explique aisément, sitôt qu'il avait la plume à la main, il n'était plus le même homme. Il affectait un ton grave, érudit, austère. Il essayait de prendre, à l'aide d'une forme sérieuse et dogmatique, l'autorité que la jeunesse ne pouvait pas lui donner. Lié avec Gustave Planche (1), écrivain aux allures un peu pédantesques, il imitait la manière du maître et sa critique contrastait avec son ton habituel. Mais lorsque je l'ai connu à ses débuts, il n'était encore que poète et homme du monde, à peine romancier. Je ne me rappelle plus si son roman d'*Elisa de Rialto* avait paru. Ce que je veux esquisser ici, d'ailleurs, c'est sa physionomie intime, en rouvrant avec discrétion le livre de son cœur, livre où j'ai lu quelques pages.

(1). V. lettre de lui à l'appendice.

Bien différent de ce pauvre Lassailly, dont je viens de raconter l'histoire, Chaudesaigues se voyait accueilli dans le monde avec une bienveillance marquée, car tout prévenait en sa faveur. Quoiqu'il se donnât volontiers un air byronien, qui était de mode alors, et jouât au désenchantement des choses de la terre, on sentait qu'il était plus ambitieux de vivre que d'avoir vécu, et que les apparences sceptiques déguisaient chez lui un vif et ardent désir d'aimer et d'être aimé. Il était venu de Grenoble à Paris, à sa majorité, avec vingt-cinq à trente mille francs que lui avait laissés son père, dont la perte avait été une des peines de son enfance. Dès qu'il fut en possession de cet héritage, il crut que le monde lui appartenait, et que cette somme ne s'épuiserait jamais. Il avait sans doute fait à ce sujet les plus profonds calculs, mais l'existence qu'il mena tout d'abord s'accordait mal avec la durée qu'il supposait à son trésor. Il apprit combien coûte cher une passion du grand monde, lorsqu'on veut se maintenir avec elle sur un pied d'égalité.

Il aima une femme riche et belle, un peu plus âgée que lui, qui l'admit dans sa société, et le crut longtemps aussi favorisé qu'elle du côté de la fortune. Il était trop fier pour avouer la

modicité de ses ressources. Il eut un cheval pour la suivre au Bois et caracoler autour de sa voiture. Il s'habilla avec la dernière recherche pour briller dans son salon ouvert à la jeunesse dorée et lutter de fashion avec ses rivaux. Il la combla de ces petits cadeaux permis, mais dispendieux, qu'on regarde comme des bagatelles, lorsqu'on a l'habitude de les recevoir. Il dépensa un argent fou en fleurs, et M^{me} Prévost, bouquetière sous les galeries du Théâtre-Français, le regardait comme une de ses meilleures pratiques. Il jouait, le malheureux, il jouait lorsqu'il était sous les yeux de la maîtresse de la maison, et perdait ou gagnait vingt-cinq louis dans une partie d'écarté avec l'aplomb d'un homme qui a cent mille livres de rente. Le reste du temps, il le passait à faire des vers pour attendrir la beauté adorée, et c'était, à coup sûr, le temps qu'il employait le mieux.

Allons ! pour un enfant, soyez humaine et bonne.

Pourquoi ne pas vouloir adoucir mon exil ?

Je ne suis pas méchant, je n'ai pas le cœur vil.

Je n'ai fait de mal à personne.

Il s'est peint tout entier dans ces jolis vers. Oui, c'était un enfant ; ses poésies annoncent

qu'on lui a tenu compte de son dévouement, de ses attentions délicates ; mais si les poètes ont des moments où ils exagèrent leur malheur, il en est d'autres où ils exagèrent aussi leur bonheur.

J'ignore s'il a été aussi heureux qu'il méritait de l'être ; ce que je sais bien, car c'est une confidence qu'il pouvait faire à ses amis, c'est qu'un pareil train de vie lui fit voir en peu de temps la fin de sa richesse. Un beau jour, il lui prit fantaisie de regarder dans son secrétaire. Il y trouva trois billets de cinq cents francs. Pour la première fois, il se mit à réfléchir sur son genre d'existence, et s'aperçut qu'il lui était impossible de le continuer. Comment sortir d'embarras ! faire un aveu de sa pauvreté ! s'exposer à rougir devant celle qu'il aimait ! Fi donc ! Demander de l'argent à sa mère qui n'en avait pas beaucoup. Encore moins. La situation était trop cruelle. Il ne prit conseil que de son désespoir.

Muni de ces trois billets de cinq cents francs, il s'élança vers une maison de jeu. Il y en avait encore dans ce temps-là. Il monta rapidement l'escalier. Il sollicita à trois reprises la rouge ou la noire de lui être favorable. A trois fois, le destin se tourne contre lui. En quelques minutes

il ne possédait plus rien. Ruine complète. Ce fut un moment solennel dans sa vie : le suicide était pour ainsi dire à l'ordre du jour dans la littérature. Il avait chanté lui-même la mort d'Escousse et de Lebras, il se demanda s'il ne devait pas finir comme eux avec un peu de charbon, ou bien avaler les soixante gouttes d'opium de Chatterton. Il descendit l'escalier, pâle, éperdu ; mais en se trouvant à l'air libre et pur, sentant en lui la jeunesse et la vigueur, il prit une plus courageuse résolution. Le temps des folies lui sembla passé pour toujours. Il jura de vivre et de se faire dans la littérature une position avec sa plume qui jusque-là ne lui avait servi qu'à chanter ses amours.

Pour cela il fallait rompre avec son passé. Plus de chambre somptueuse et meublée comme un boudoir de petite maîtresse ! plus de cheval ! plus de dîners au café de Paris ! plus de cigares de la Havane ! Il vendit tout son mobilier ; il ne conserva que sa pipe, à laquelle il avait adressé des vers, dans le genre des boutades d'Alfred de Musset ; mais le plus difficile n'était pas fait. Il fallait rompre avec la riche et noble dame, et briser, peut-être autant que le sien était brisé, un cœur qui lui témoignait de l'attachement. Il

comprenait que toute relation avait cessé d'être possible; il n'était pas homme à vouloir inspirer de la pitié, il préféra se donner les torts de Don Juan et mettre une barrière infranchissable entre lui et l'opulente beauté qui captivait encore son âme. Il reparut chez elle après quelques jours d'absence, mais totalement changé; amer, railleur, offensant; il n'eut pas de peine à se voir interdire la présence d'une femme qu'il n'avait aucune raison de maltraiter et à s'enfuir, le cœur gros de soupir et de larmes. Comme il pleura dans le modeste asile où il était allé établir son domicile, non pas sur sa fortune évanouie, mais sur la passion qu'il venait de fouler si héroïquement aux pieds !

Après cet effort, Chaudesaigues se voua tout entier à la profession de journaliste et fit son rude apprentissage dans quelques journaux de théâtre, en s'élevant peu à peu aux revues importantes où il tint une place distinguée. Il souffrit longtemps encore de son amour rompu, si profondément mêlé aux fibres de son cœur; mais à vingt-cinq ans, et dans le monde léger où il était entré, des consolations ne tardèrent pas à s'offrir à lui. Le drame, la danse, le chant, le vaudeville, sous leurs plus charmantes formes,

éveillèrent tour à tour les songes amoureux de sa mobile imagination, et d'éphémères tendresses remplacèrent celle à laquelle il lui avait été si pénible de renoncer. Dans ce labyrinthe où l'on se retrouve toujours, il dépensa beaucoup de galants propos et de séduisants éloges, mais ce fut tout. Il répandit peu de larmes, et ne se plaignit jamais d'un abandon prévu. Il cueillait toutes les fleurs qu'il pouvait cueillir sur sa route semée d'ailleurs de toutes les ronces de la nécessité. Le travail incessant et dévorant des journaux occupait toutes ses forces actives et lui laissait à peine le temps de respirer ces passagers parfums.

Il parut ainsi supporter avec aisance le poids des travaux quotidiens. Mais les veilles, les insomnies, la vie incertaine et peu rangée minèrent sa constitution nerveuse et sensible. Un matin de l'année 1847, on le trouva inanimé dans son lit, à côté de quelques vers écrits sur son guéridon. On croyait qu'il dormait, il n'existait plus. Il s'était éteint, comme Alfred de Musset, dans la force de l'âge et du talent, mais en laissant un nom moins célèbre. Ses confrères, qui l'aimaient, et que la veille encore il avait fait sourire, le conduisirent en pleurant au cime-

tière Montparnasse, où la voix éloquente de Jules Janin (1) paya un juste tribut à ses brillantes qualités qui n'avaient eu, hélas ! que l'éclat fugitif d'un météore. Pauvre Chaudesaigues ! — Pauvre Yorick ! dit Hamlet.

(1) Voir lettre de lui à l'appendice.



LETTRES DE CHAUDESAIGUES

1840.

Excusez-moi, mon bon ami, de vous avoir fait attendre si longtemps ma réponse. Il n'a pas dépendu de moi que je m'acquittasse plus tôt de l'agréable devoir de vous écrire ; seulement de jour en jour j'espérais pouvoir vous envoyer mon livre avec ma lettre. C'est pourquoi je différais.

Aujourd'hui que quelques obstacles retardent l'apparition de mes poésies, je me hâte de prendre les devants sur elles pour vous remercier de votre bon souvenir et vous assurer du mien. Cette pauvre *Élisa de Rialto* (1) me charge de vous rendre grâce aussi pour la généreuse obligeance que vous lui témoignez. Elle reconnaît son impuissance à vous en remercier dignement, mais elle chargera son frère d'acquitter un peu sa dette envers vous.

Je suis bien heureux d'apprendre que la poésie trouble vos sommeils là-bas, comme ici. Vous aviez espéré, perfide, qu'en vous éloignant d'elle, elle s'éloi-

(1) Roman de Chaudesaigues.

gnerait de vous. Ignorant du monde ! ne savez-vous donc pas que toutes les maîtresses se ressemblent ? elles ne s'attachent jamais plus à un homme que lorsque cet homme les veut fuir. Plus leurs faveurs ont été hautes, plus leur constance est acharnée. Ainsi de vous ! Pour moi, je la bénis, cette muse, de vous rester fidèle, et, dans mon égoïsme, je la supplie de l'être toujours.

Cependant ne restez pas trop longtemps isolé avec elle. Revenez vers nous qui vous attendons. Elle vous suivra partout maintenant. Soyez tranquille.

J'espère, puisque vous ne revenez que dans un mois, pouvoir vous envoyer mon livre à Rennes, dans huit ou dix jours sans doute. N'oubliez pas, cher ami, que je compte sur les trois journaux où vous avez accès. Le *Voleur*, le *Cabinet de lecture* et le *Bon-Sens*. Ce sera toujours à charge de revanche, comme de juste.

Tout à fait à vous,

CHAUDESAIGUES.

P.-S. — J'ai imprimé à moitié frais avec Abel Ledoux, de sorte que nous partageons tout, dépenses et bénéfices, si par hasard il y en a.

1841.

Ce petit mot a pour but de te prévenir, mon très cher, que notre ami G. P... (1) ne peut aller dîner lundi

(1) Gustave Planche.

où tu sais. Je viens d'en informer Madame *** en lui disant que ce serait partie remise. Je t'en prévient afin que tu puisses te dédire comme moi si tu le juges à propos.

Tout à toi de cœur,

CHAUDESAIGUES.

VI

VICTOR HUGO

**SOUVENIRS D'UN VOYAGE A GUERNESEY
UN ÉPISODE DU SIÈGE**



VICTOR HUGO

CHAPITRE PREMIER

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE A GUERNESEY

Partons de Saint-Malo; mais d'abord, qu'est-ce que Saint-Malo? Une véritable prison. Lorsque vous avez fait le tour des remparts, admiré Saint-Gervais et la tour Solidor, rendu visite au Grand-Bey, rocher sur lequel repose Chateaubriand, dont l'ombre a voulu être continuellement bercée par la grande et monotone symphonie des vagues, vous rentrez pour être confiné dans des rues étroites et tortueuses, où le jour pénètre à peine, et vous ne voyez le long des remparts que de hautes maisons qui n'ont l'air

d'être habitées que par des hirondelles ; aux angles de toutes les fenêtres se suspendent les nids de ces oiseaux. Heureusement vous avez devant vous une grève magnifique et des plus engageantes qui puissent s'offrir dans la belle saison aux amateurs de bains de mer. Pas le moindre galet. Le coquillage lui-même se ferait un scrupule d'offenser les pieds des petites maîtresses parisiennes. C'est le sable le plus fin de la création.

A peu de distance de Saint-Malo se balancent sur les flots les deux îles charmantes de Jersey et de Guernesey, deux florissantes sœurs, qui ressemblent à la verte Érin des ballades de Thomas Moore. Vous le savez, et vous savez aussi que quelques heures peuvent vous conduire à Jersey.

Partons donc pour Jersey, embarquons-nous sur *la Vénus* en compagnie d'une quantité de veaux, de moutons, de poulets, de canards destinés à la consommation des habitants de l'île ; la façon dont on descend les gros animaux dans le bateau à vapeur est curieuse, et paraît les contrarier extrêmement ; on leur attache une espèce de ventrière et on les lance dans l'espace à l'aide d'une grosse corde ; nul doute qu'ils ne

se croient ainsi lancés dans l'éternité, tant leurs physionomies expriment d'inquiétude du moment qu'ils ne sentent plus la terre sous leurs pieds. Ils gardent un morne silence, mais une fois à bord, les beuglements, les bêlements, les grognements, les gloussements constituent un effroyable charivari.

N'importe, on se sent heureux d'être sur *la Vénus* et l'on aborde bientôt à Jersey comme à la terre promise, après avoir effleuré un grand nombre d'écueils. Jersey surgit des flots ainsi qu'une corbeille de fleurs.

« Les aloès et les camélias y poussent en pleine terre, et les passiflores enlaçant les grands chênes et les hêtres séculaires y suspendent leurs bouquets d'un jour. »

C'est exact ! le guide que j'ai sous les yeux dit vrai. On débarque et personne ne vous demande de passeport. Liberté entière, liberté absolue, allez où vous voudrez, on ne vous demande pas même votre nom. La ville de Saint-Hélier est la plus hospitalière des villes, pourvu qu'on ait toutefois la bourse suffisamment garnie. L'air et la lumière circulent dans les rues, la propreté règne partout ; on se promène sur le quai ; on admire le fort Régent, le château Élisabeth ; on

se fait conduire au château de Montorgueil, qui a eu l'honneur de résister jadis à Duguesclin ; ensuite à la tour du Prince, d'où l'on découvre la plus verdoyante campagne d'opéra-comique, où les compagnons de saint Antoine eux-mêmes ont le physique le plus agréable ; on visite la pointe de Plémont, d'un si terrible et si sauvage aspect, qu'on se rappelle cette scène de l'Antiquaire, dans laquelle Walter Scott fait surprendre par la marée montante deux infortunés qui, entourés de rochers à pic, paraissent voués à la mort ; on va voir aussi la grève de Lecq, et si l'on veut, on y prend un bain sans déranger quelque famille du pays, dont la pudeur ne s'offense pas du voisinage d'un étranger tel que la nature l'a créé.

A Jersey, on se fait naturellement indiquer la maison que Victor Hugo a occupée à *Marine-Terrace* ; mais le poète a transporté ses pénates ailleurs, et l'on se réserve de s'instruire à Guernesey de la manière dont il supporte l'exil. On lit sur les murs l'annonce d'un *trip* à Guernesey, c'est-à-dire d'un voyage d'agrément. Voilà une occasion : on part un dimanche matin sur *la Comète*. Il faut se garder des rochers de *la Corbière*, rochers gigantesques accusés de plus d'un

nauffrage et non à tort : « Rochers plus coupables qu'innocents, » comme on le dit à Jersey des malfaiteurs. *La Comète* passe à travers les rochers comme un poisson et l'on arrive en face de Guernesey.

Rien de plus souriant, de plus gracieux que l'amphithéâtre offert par cette île aux voyageurs. Toute la population est sur le port pour voir les arrivants, et comme c'est un dimanche, on aperçoit d'abord un homme qui s'agite étrangement et qui semble prêcher ; c'est un prédicateur méthodiste qui vous jette à la tête, en mauvais français ou en mauvais anglais, tous les anathèmes que la Bible renferme, — et la Bible en renferme beaucoup. — Arriver un dimanche par un train de plaisir est un grand péché. La reine d'Angleterre elle-même a été vivement blâmée par les méthodistes d'être venue un dimanche à Guernesey.

Cependant, la foule ne se préoccupe guère de ces prédications en plein vent. La liberté de ne pas écouter est au nombre des libertés de l'île.

Saint Peter Port se trouve situé sur un rocher dont la pente descend jusqu'à la mer ; à l'exception de cinq ou six, les rues de la ville sont impraticables aux voitures ; la grande rue, la rue

commerçante, traverse la ville dans sa partie basse et aboutit à l'église paroissiale, église du quinzième siècle, dont on aperçoit le clocher dès qu'on entre au port. Le marché est voisin; il contient une poissonnerie célèbre par sa marchandise qui est recherchée de toute l'Angleterre. La poissonnerie et la boucherie s'abritent sous les arcades d'un monument public. Les rues montantes sont occupées par la classe ouvrière et par la population française. Le quartier riche, appelé les Granges, offre une suite de maisons assez jolies et de petits hôtels avec des jardins parfaitement entretenus. J'y ai vu une maison couverte tout entière par un myrthe, un vrai berceau d'amour. La principale promenade de la ville se forme d'une immense pelouse entourée d'allées d'arbres et de propriétés particulières. La ville est semée de temples et de chapelles de toutes les sectes : protestante, anglicane, méthodiste, presbytérienne, etc. J'en ai compté jusqu'à quatre dans une rue fort courte; il y a une bibliothèque assez pauvre, un musée plus pauvre que la bibliothèque et qui n'est guère composé que d'animaux empaillés et de peaux de sauvages. Quant au théâtre, c'est un hangar cartonné et bitumé, situé dans une rue borgne et faisant

face à la prison. Les rares acteurs qui y viennent ne retirent pas, assure-t-on, les frais de leur voyage et sont obligés quelquefois d'aller loger dans le monument qui lui sert de vis-à-vis. C'est que la population est profondément puritaine et peu disposée en général à s'amuser. La société se divise en *sixty* et en *forty* (les soixante et les quarante). Les *sixty* forment la haute aristocratie de la ville ; ils ne se marient qu'entre eux, ne se reçoivent qu'entre eux ; ils sortiraient avec indignation d'un salon où se trouverait un *forty*. Ce sont d'anciens commerçants ayant encore des magasins dans les colonies anglaises.

Marchands hors de l'île, ils sont ducs et pairs dans l'île. Les *forty* sont marchands comme les *sixty*, seulement ils exercent dans l'île. Ils sont eux-mêmes très exclusifs et ne fréquentent pas la classe ouvrière qui vit à part. C'est la hiérarchie anglaise dans toute sa rigueur. *Sixty*, *forty* se ressemblent en un point : ils sont excessivement humains pour les animaux.

Telle est la cité où Victor Hugo a élu domicile et acheté avec le produit des *Contemplations* une maison qu'il s'est plu à embellir et qui passe dans l'île pour un palais des *mille et une nuits* où sont enfermés tous les trésors de la caverne

d'Aladin (1). Victor Hugo doit une grande partie de la considération dont il jouit auprès des habitants à sa maison où il n'admet, d'ailleurs, ni *Sixty*, ni *forty*, mais seulement quelques ouvriers continuellement occupés à travailler sous sa direction. Tous les vieux coffres, tous les vieux bahuts de l'île jusqu'au nombre de deux ou trois cents, ont passé chez lui. Il a lentement et à force de patience amassé des matériaux de toute espèce dont il a composé un poème de bois doré, de chêne sculpté, de laque de Chine, de faïences hollandaises, une *Légende des siècles* artistique ; pour sa satisfaction personnelle, il s'est créé une résidence pleine de fantaisie, dont la *Lampe merveilleuse* est son propre génie architectural ; il en a fait de plus, en quelque sorte, outre son luxe original, un *autographe* à trois étages, par la quantité de maximes et d'inscriptions qu'il y a mises, et voilà pourquoi les Guernesais regardent cette maison, qu'on nomme *Hauteville house*, d'un air étrange et presque effaré, comme si le propriétaire était un nécromancien.

Si vous avez l'honneur de connaître Victor

(1) Consulter sur le même sujet : *Chez Victor Hugo*, par un passant.

Hugo, vous vous faites indiquer naturellement sa demeure, placée au sommet de la falaise, et qui domine le fort, la ville et la mer. Vous ne tardez pas à vous arrêter devant un édifice ressemblant aux édifices voisins, mais à peine entré dans le vestibule, le linteau supérieur présente un haut bas-relief doré et peint, figurant les principaux sujets de *Notre-Dame de Paris*. Les personnages de ce linteau qui se sont mêlés à votre existence littéraire semblent vous souhaiter la bienvenue, et le poète, averti de la visite d'un compatriote, vient vous recevoir avec la grâce sereine dont il est magistralement doué ; il vous invite à le suivre. Le clair-obscur qui règne dans le vestibule et qui provient d'un vitrage à verres bosselés vous cause tout d'abord une sensation mystérieuse ; il semble que vous allez pénétrer dans le temple d'Isis, mais vous distinguez bientôt dans le chambranle d'une des portes une madone qui vous accueille avec ce salut : *Ave*, et la salle à manger s'ouvre devant vous.

Il est justement onze heures, et c'est l'heure du déjeuner. La famille du poète est réunie, l'auteur de la *Bohème dorée* (Charles Hugo), et le traducteur de Shakspeare (François-Victor Hugo), vous serrent cordialement la main comme si

vous vous étiez vus la veille ; vous vous asseyez à côté de la maîtresse de la maison, belle et bonne comme autrefois ; vous parlez de la France et du passé, des beaux jours d'*Hernani*, de *Marion Delorme*, de *Marie Tudor*, de *Lucrèce Borgia*, de toutes les batailles dramatiques auxquelles vous avez assisté dans le bon temps ; puis, en regardant autour de vous, vous remarquez que vous vous trouvez au beau milieu d'un musée de Cluny. Partout des tentures de faïences et de porcelaines, une mosaïque de vases et d'assiettes bizarres, de bouquets de fleurs peintes, et au plafond une tapisserie des Gobelins ; en face de vous une cheminée gigantesque en carreaux de faïence (violet sur bleu), et sur un piédestal une statue en faïence de couleur représentant la Vierge avec l'enfant Jésus, lequel tient un globe à la main. Au-dessous vous lisez ce commentaire démocratique :

Le peuple est petit, mais il sera grand.
 Dans tes bras sacrés, ô Mère féconde,
 O Liberté sainte, au pas conquérant,
 Tu portes l'enfant qui porte le monde.

La statue de la Vierge est devenue la statue de la Liberté dans la maison de l'exilé.

Exilium vita est,

dit une autre inscription, dont la fierté révèle le caractère du poète qui a décoré son blason de cette devise assez hautaine :

Ego, Hugo,

de même que les souverains espagnols signent :
Moi, le Roi.

Je ne parle point des préceptes d'hygiène empruntés à l'école de Salerne, qui n'ont pas été oubliés :

*Post prandium stabis.
Seu mille passus meabis,*

Un fauteuil enchaîné frappe vos regards au haut de la table; pourquoi cette chaîne? Pour que personne ne puisse s'asseoir sur ce fauteuil. C'est le siège symbolique des aïeux toujours présents aux repas de famille : *absentes adsunt.*

De la salle à manger, on vous conduit à la salle de billard, qui donne sur la rue. Là, sont des portraits de famille, puis des tableaux, des dessins. Voici, entre autres, deux portraits du maître, l'un de Boulanger, l'autre de Châtillon, et le *Couronnement d'Inès de Castro*, tableau donné au poète par le duc et la duchesse d'Orléans, le jour de la publication des *Voix intérieures*. Les

dessins, de la main de Victor Hugo, encadrés dans un bois blanc, ornés de fleurs peintes, par lui, sont des souvenirs de la Forêt-Noire, des bords du Rhin, des vallées et des montagnes de la Suisse, etc... Après la partie de billard, le repos vous attend dans le salon de tapisserie. Le tout est sérieux et propre à la méditation. Les noms des prophètes, des grands poètes, des bienfaiteurs de l'humanité frappent vos yeux de tous côtés. Comme contraste, on trouve une figurine d'évêque dont la crosse est dorée, avec cet écusson :

*Crosse de bois, évêque d'or !
Crosse d'or, évêque de bois !*

Ce n'est donc pas là l'évêque Myriel, qui est un évêque d'or.

Voulez-vous, en passant par l'atelier, *ad augusta per angusta*, venir admirer, dans le jardin, les douze lieues d'étendue qu'offre l'horizon et chercher dans le lointain les côtes de France? Ici encore, sous les lierres et sous les fleurs, des maximes et des vers,

Immensité, dit l'être ; éternité, dit l'âme.

Vous demeurez suspendu entre l'immensité

et l'éternité jusqu'à ce que votre hôte, ayant pitié de votre perplexité, vous mène aux étages supérieurs. C'est là que se déploie le luxe des *Orientales*, le luxe qui préoccupe tous les habitants de Guernesey. Le salon bleu et le salon rouge rappellent les splendeurs de la place Royale. C'est là qu'on voit les panneaux qui faisaient partie de la chambre de la reine Christine à Fontainebleau et qui contiennent dans leurs ornements pour 3.000 francs d'or au poids. Ce sont des panneaux de jais blanc de Norvège, avec des paons, des arbres et des fleurs. C'est là qu'on trouve des statues en bois de chêne doré à l'ormoulu de Venise représentant des nègres demi-nus, chacun dans une attitude différente, qui, des lampes à la main, supportent un dais de soie de l'Inde garni d'un lambrequin de satin de Chine ; c'est là encore que, sur un plateau de chêne, le propriétaire a collectionné des encriers de Lamartine (1), d'Alexandre Dumas (2), de George Sand (3).

Au deuxième étage est la galerie de chêne, qui a coûté tant de travail, de coffres et de bahuts

(1) V. lettre de lui à l'appendice.

(2) V. lettres de lui à l'appendice.

(3) V. lettre d'elle à l'appendice.

à Victor Hugo. Les inscriptions reparaissent et se multiplient en latin, en français !

Nox, mors, lux.

C'est ce que dit une tête de mort d'ivoire dans son langage philosophique, au chevet d'un lit d'homme porté par quatre colonnes torses. — On remarque aussi sur les murs ces maximes :

L'esprit souffle où il veut.

L'honneur va où il doit.

.

Sum, non sequor... surge, perge.

Gloria victis. — Væ nemini !

.

Les dieux sont aux vainqueurs, Caton reste aux vaincus.

Enfin, au-dessus d'une horloge qui accompagne d'un grand carillon la sonnerie des heures ces deux vers :

Toutes laissent leur trace au corps comme à l'esprit.

Toutes blessent, hélas ! la dernière guérit...

L'*ultima necat* du poète latin est assez agréablement traduit dans cette version.

Au dernier étage, dans un petit belvédère, un *look-out*, comme disent les Anglais, le poète a fait sa chambre à coucher et son cabinet. Le premier rayon de soleil est pour lui... On trouve

dans ce cabinet, grand comme la cabine d'un navire, de l'encre et du papier, chose rare dans le reste de la maison, et encore, comme le poète écrit la plupart du temps au crayon, son encrier ressemble-t-il souvent aux célèbres encriers du salon Bleu. C'est dans cette chambre néanmoins que Victor Hugo a écrit *les Misérables* et *les Travailleurs de la mer*.

Si vous cédez à l'aimable invitation de votre hôte, et si vous restez quelques jours à *Hauteville house*, vous aurez, le soir, d'excellente musique composée par la fille du poète. Victor Hugo n'est point aussi ennemi de la musique qu'on l'a souvent répété. Il ne la range point, quand elle est bonne, parmi les bruits désagréables, et pour peu que vous le pressiez à ce sujet, il vous manifestera son opinion dans ces termes : « Il y a
« deux modes sous lesquels le bruit se mani-
« feste : le mode collectif et le mode succes-
« sif. Le premier nous est donné par les gran-
« des voix qui sont dans la nature et qui nous
« viennent de la montagne et de la plaine, de la
« forêt et de la mer : c'est l'harmonie ; l'autre
« est donné par l'homme même, par le chant
« et le cri de la passion : c'est la mélodie.
« Celui qui ne nous ferait entendre que la pre-

« mière, si belle qu'elle fût, ne toucherait pas, —
« l'homme partout cherche l'homme ; — ce se-
« rait comme une mer sans voiles, une campa-
« gne sans toits, une forêt sans hôtes ; la pensée
« n'en supporte pas longtemps le spectacle ; on
« veut pouvoir vivre dans ce qu'on voit. Or, en
« musique, celui-là est l'homme de génie, qui a
« su mêler à l'harmonie la note de la passion dans
« cette mesure exacte où est la puissance de
« l'homme, par rapport à la puissance de la na-
« ture. »

Comme il faut détendre un peu les nerfs du voyageur après tant de maximes graves, de devises superbes et de sérieux entretiens, on vous régalerà, vers la fin de la soirée, d'une charade extravagante, impossible, sur quelques mots pharaoniques comme celui-ci :

Osymandias, charade dans laquelle M^{lle} Osy et le peintre Diaz joueront des rôles dont ils sont loin de se douter. Cette charade provoquera dans l'assemblée des rires olympiens qui certainement doivent, ces soirs-là, empêcher l'île de Guernesey de dormir.

CHAPITRE DEUXIÈME

UN ÉPISODE DU SIÈGE

A ces souvenirs contemporains de l'exil, j'ajouterai un court épisode qui lui est postérieur, et qui peint bien le caractère de Victor Hugo comme grand citoyen. C'était en 1870, au moment du siège, dont il avait voulu partager les épreuves avec la population de Paris. Me souvenant des liens d'amitié qui nous avaient unis pendant tant d'années, je lui écrivis pour lui proposer de venir habiter la bibliothèque de l'Arsenal qui, à cette heure critique, me paraissait un asile plus sûr que tout autre pour sa famille et pour lui. Victor Hugo répondit à ma proposition par la lettre suivante, où respire le plus pur patriotisme.

15 septembre 1870.

Cher confrère, je reconnais là votre vieille et forte amitié. Je vous remercie du fond du cœur; jetiens en réserve votre offre excellente pour ma bru et pour

mes deux petits-enfants. Quant à moi, je suis venu à Paris pour des devoirs suprêmes, et j'ai l'intention de peu me ménager. Je ne ferai pas au bombardement l'honneur de me déranger pour lui. Merci pour mon petit Georges et ma petite Jeanne.

Je serre votre vaillante et cordiale main.

Victor Hugo.

A quelque temps de là, une matinée littéraire, consacrée à l'audition de pièces de vers tirées des *Châtiments* était donnée à l'Opéra par des artistes en renom tels que Frédérick Lemaître, Dumaine, M^{lle} Favart, M^{me} Ugalde, etc. Victor Hugo abandonna le produit de cette matinée pour la fonte d'un canon. Ce canon, qui fut surnommé «le Châtiment», ne tarda pas à faire parler de lui. En effet, habilement pointé par un jeune sous-officier de l'armée d'Afrique, M. Frédéric Masson, il fit sauter, dès son premier coup, une poudrière prussienne sur les hauteurs de Châtillon.

Plus tard, j'eus l'occasion de rencontrer dans le monde M. Frédéric Masson, aquarelliste distingué en même temps que brave soldat. Nous parlâmes du «Châtiment», et de l'exploit qui avait, grâce à lui, couronné son début. Il me confia qu'il avait précieusement conservé la gargousse

qui avait servi à charger le canon. Je l'engageai à adresser cette relique à Victor Hugo et, sur le désir qu'il me manifesta, je lui donnai un mot d'introduction auprès du poète. J'y ajoutai quelques vers improvisés pour la circonstance, et que je ne cite que pour mémoire :

Quel est donc ce canon qui tonne ?
C'est le Châtiment, Dieu merci !
Prix de tes vers. Nul ne s'étonne,
Tes vers étant de bronze aussi.

Ce canon-là pendant la guerre,
Dans un rouge et large sillon,
Fit sauter une poudrière
Sur les hauteurs de Châtillon.

L'artilleur, après la secousse,
Enchanté du coup qu'il porta,
Serra sur son cœur la gargousse,
Et chez toi, maître, il la porta.

Ce patriotique trophée
Est un des succès éclatants
De ta muse, une double fée,
Lumière et foudre en même temps.

Victor Hugo fut très sensible à l'hommage de M. Frédéric Masson, et il lui envoya, à titre de remerciement, un superbe exemplaire de *Quatre-vingt-treize*. Le volume était du format publié en livraison et illustré d'une façon remarquable par des artistes de talent, y compris l'auteur,

qui avait lui-même dessiné un bois celui de la « Tourgue », vieille tour d'un effet imposant. Sur la première page du livre figuraient les vers qu'on vient de lire, puis la dédicace suivante :

Je reçois la gargousse qui a chargé le canon « *le Châtiment* », donné par moi à la défense de Paris. Le premier coup de canon a fait sauter une poudrière prussienne, le 20 janvier. L'artilleur M. Frédéric Masson m'envoie cette gargousse historique.

Je remercie M. Frédéric Masson, et je lui offre ce livre.

Victor Hugo.

12 juillet 1877, Paris.

LETTRES DE VICTOR HUGO

22 janvier 1844.

Comment ! vous faites jouer une pièce qu'on dit charmante, et je n'en sais rien ! Vous avez un succès, et je ne suis pas là pour applaudir ! Savez-vous, mon cher poëte, que je vous en veux presque, et que je serais tenté de retourner contre vous le billet de Henri IV, au milieu d'un torrent de félicitations et d'injures ! C'est égal, vous allez me faire faire le voyage de l'Odéon. En attendant, *Je vous aime à tort et à travers.*

Victor Hugo.

Hauteville House, 24 mai 1854.

Après ce beau, ce bon, ce noble et excellent article, cher poëte, il faut que vous veniez voir le rocher du contemplateur. Je viens d'acheter une maison, avec les deux premières éditions des *Contemplations* ; quand elle sera meublée et close (et un peu bâtie), vous viendrez m'y voir, n'est-ce pas ? J'aurai bien de la joie à vous serrer la main. En attendant, je vous

envoie toutes les affections de ma vieille et reconnaissante amitié.

Ex imo corde.

Victor Hugo.

Hauteville House, 1860.

Gracias, hombre y poeta mio,

Nous avons lu solennellement vos beaux vers, *con macho aplaudo*. Votre livre est solide et charmant. Vous placez le *Cid* un peu haut peut-être, mais j'aime les fanatismes et les tendresses d'un esprit envers un autre esprit. Quant à moi, je préférerais toujours les créations aux œuvres de seconde main (au fond, vous êtes de cet avis, n'est-ce pas?) et je donnerais cinquante *Cid* pour un *Misanthrope* et tout Corneille pour les soixante pages surhumaines éparses dans le vieux Dante. Mais ceci n'empêche pas votre envoi d'être exquis, votre livre d'être excellent.

Merci encore de votre livre et des vers qui me l'apportent sur leurs ailes.

A vous de cœur,

Victor Hugo.

Hauteville House, 1864.

Je viens de relire, mon cher confrère, votre gracieux volume. Vos *Heures d'amour* sont amies des heures d'exil. Vous rendez-vous compte que vous

êtes un charmant poète, pas racinien du tout? Il y a en vous un critique du xvii^e siècle, mais heureusement il y a aussi un poète du xix^e. Si l'on en croyait le critique, on n'acheverait pas le poète, et les *Heures d'amour* n'en seraient pas à leur quatrième édition. Mais vous avez le bonheur d'être plus fort comme homme de l'avenir que comme champion du passé, et vos vers, cher poète, triomphent de vos doctrines. Vous serez puni par le succès. C'est bien fait! Ah! vous voulez relever de Boileau et de le Batteux en critique. Eh bien! votre poésie se révolte contre vous et vous bat. Elle ne relève, elle, que de l'éternelle nature. Elle a la grâce et le charme, elle est délicate et forte. Elle pense et elle aime. Dites en pis que pendre à présent. Elle s'en fiche pas mal.

Votre ami,

Victor Hugo.

Hauteville House, 1869.

Cher confrère, vous terminez sur l'homme qui rit comme vous avez commencé, éloquemment et cordialement. Je ne saurais vous dire combien votre noble et affectueuse adhésion m'est douce, si bien pensée, si bien sentie et si bien dite. On me fait l'honneur de me traiter comme Shakespeare, dont Forbes a dit *totus in antithesi*. Tant que le bon Dieu ne renoncera pas à sa vieille antithèse, le jour et la nuit, la poésie ne renoncera pas à la sienne. La critique n'existe qu'à la condition d'être aussi la philosophie. Vous la com-

prenez, vous. Pourquoi ? parce que vous êtes un poète, parce que vous êtes un artiste, parce que vous êtes un écrivain.

Recevez mon plus cordial serrement de main.

Victor Hugo.

VII

LA CANNE DE BALZAC



LA CANNE DE BALZAC

Balzac était moins un homme d'inspiration qu'un homme d'étude, de comparaison, de réflexion. C'était à l'aide d'un persévérant labeur dont les ouvriers typographes de nos imprimeries ont longtemps conservé le souvenir qu'il composait ces petits tableaux charmants et vrais dans lesquels se reflétait la société contemporaine. C'est là une des grandes qualités de Balzac. Beaucoup mieux que Scribe (1), et les principaux auteurs dramatiques, il a représenté son temps, et cela, en suivant les préceptes du poète :

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Que de pages péniblement écrites, revues, corrigées, raturées, augmentées ! Que d'épreuves

(1) V. lettre de lui à l'appendice.

presque illisibles ressemblant à des cartes de géographie ! Combien de fois n'a-t-on pas entendu les compositeurs s'écrier : « J'ai fait mon heure de Balzac, à un autre ! »

Le grand rêve de Balzac était le rêve des millions, le désir immodéré de passer à l'état de nabab. Il avait l'instinct des inventeurs. Il s'était livré de bonne heure aux sciences mathématiques, à la chimie. Il eût pu laisser des découvertes utiles, mais tel qu'il était, incessamment harcelé par les libraires, il lui manquait toujours quelque chose, pour réussir dans ses combinaisons commerciales. C'était comme lorsqu'il bâtit la maison des *Jardies*, dont il s'était constitué l'architecte. La maison bâtie, il n'y manquait que l'escalier. Ce diable d'escalier manqua toujours à Balzac, et cependant, quant à la maison des *Jardies*, peut-être n'avait-il pas si grand tort de l'avoir oublié. L'homme de lettres a un si grand besoin de solitude et de tranquillité pour son travail, il lui déplait tant d'être dérangé à toute heure pour les besoins de la vie, que j'en connais qui voudraient ne pas avoir d'escalier.

Balzac aimait d'ailleurs en tout l'originalité. Il possédait notamment une canne, qui a fait beaucoup de bruit dans son temps ; elle a inspiré

un joli roman à M^{me} Émile de Girardin et servi de thème moqueur aux petits journaux qui comparaient Balzac à Alcibiade coupant la queue de son chien, pour occuper l'attention des Athéniens. Balzac n'était pas en effet étranger à ce genre de vanité. Il aimait qu'on parlât de lui en bien ou en mal, et redoutait par-dessus tout l'indifférence du public. Il croyait que la bizarrerie de son existence aiderait à la réputation de ses œuvres. On savait qu'il s'enveloppait pour travailler dans une robe de dominicain, qu'il s'entourait de toutes les élégances du luxe, aussitôt qu'un rayon de la fortune pénétrait chez lui, qu'il jouait au grand seigneur afin d'éblouir les belles dames du faubourg Saint-Germain. Il portait fièrement l'écusson des Balzac d'Entragues sur son coupé de louage ; il avait sa stalle au balcon du Théâtre-Italien, sa place dans l'avant-scène de l'Opéra qu'on appelait *Loge Infernale*, à côté de MM. Lautour Mézeray, de Boigne et d'autres aimables et spirituels garçons de l'époque qui n'avaient rien de satanique, mais qui étaient censés faire le destin des artistes.

Cette vie, que Balzac ne menait que dans l'intervalle de ses travaux, véritables travaux forcés pendant lesquels il ne quittait pas sa chambre.

et ne recevait que des éditeurs, cette vie de fêtes, de bruit, de dissipation entre deux romans lui plaisait, mais surtout il la jugeait utile à ses intérêts. Il recherchait la fortune aussi bien que la gloire. Celle-ci vint la première, et l'autre se fit malheureusement trop attendre. Il mourut en 1850, au moment où elle commençait à lui sourire.

Un éditeur qui lui avait gardé un peu rancune à la suite de certains démêlés, M. Werdet, a publié jadis quelques détails assez piquants sur la fameuse canne aujourd'hui oubliée.

Le peintre des mœurs du dix-neuvième siècle, qui avait charmé la société parisienne et s'était montré particulièrement plein d'égards pour les femmes dont il prolongeait avec coquetterie, dans ses romans, l'empire et la beauté, recevait fréquemment, au dire de M. Werdet, des marques de la reconnaissance du beau sexe, des témoignages d'admiration et de sympathie, bijoux, saphirs, émeraudes, et l'idée lui vint un jour d'envoyer tous ces dons provenant d'amies, la plupart inconnues, chez le célèbre bijoutier Gosselin, avec ordre d'en faire une tête de canne.

Ce fut à la prison militaire de la Garde Nationale, surnommée l'*Hôtel des Haricots*, où il don-

nait un grand repas à plusieurs de ses amis, que Balzac conçut ce merveilleux projet, qui ne laissait pas que d'être empreint d'un peu de fatuité.

L'intérieur de la tête de canne devait être creux pour y pouvoir placer des cheveux étrangers, bien entendu, à toute tête masculine. Gosselin surmonta une canne monstrueuse, semblable à celle d'un tambour major, de pierreries que Balzac lui avait confiées, et l'auteur de la *Comédie humaine*, tout triomphant, porta partout ce trophée avec lui.

Un jour, la fameuse canne s'égara, et Balzac éprouva une angoisse mortelle. M. Werdet a raconté ainsi ce petit épisode.

« Fût-ce un caprice de cette canne volage, désireuse de changer de maître, fût-ce étourderie impardonnable de son heureux possesseur ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment du départ de Balzac sa fameuse canne ne se retrouva pas, elle avait disparu. Vainement nous cherchâmes dans tous les coins et recoins de l'appartement. Point de canne nulle part.

« L'illustre écrivain était en proie à une inquiétude extrême, ses traits étaient bouleversés :
« Messieurs, s'écriait-il à chaque instant, assez de
« ce jeu cruel ; je vous en supplie, au nom du ciel,

« rendez-moi ma canne. » Et il s'arrachait les cheveux ; mais nous ne pouvions lui rendre ce que nous n'avions pas. Son désespoir me rappelait involontairement, sauf une légère variante, la parodie de Boileau sur la perruque de Chapelain :

O rage, ô désespoir, ô ma canne ma mie,
Nai-je donc tant vécu que pour cette infamie !

« Il était vraiment en butte à un violent désespoir. J'étais certain qu'aucun de mes amis qui se trouvaient là, et qui étaient aussi les siens, n'aurait été assez barbare pour cacher le précieux bijou. J'offris alors à son propriétaire désolé de prendre un cabriolet et d'aller, nouveau Christophe Colomb, à la recherche de la canne. J'étais résolu à aller la demander dans tous les lieux sans exception où notre grand étourdi aurait fait des visites. Il accepta. Je revins au bout de deux heures qui avaient paru deux siècles de torture pour lui. Hélas ! trois fois hélas ! je ne rapportai rien... A cette accablante nouvelle, notre grand romancier s'évanouit. Quand il reprit ses sens, je lui dis : « Allons, ne vous désespérez pas ainsi. Je vais courir chez votre loueur de voitures, 118, rue du Bac ; peut-être

l'avez-vous oubliée dans votre coupé? C'était ce que nous aurions dû vérifier tout d'abord, mais on ne s'avise jamais de tout; et c'est d'ordinaire au moyen le plus naturel, le plus simple, qu'on n'a recours qu'à la dernière extrémité. Il ne voulut à aucun prix me quitter; j'étais sa dernière planche de salut, il s'attachait à mes pas, à mes habits, il faisait peine à voir. Nous tombâmes comme une double bombe chez le loueur de voitures. Notre coupé n'avait pas été visité, nous y courûmes; la magnifique canne s'y prélassait nonchalamment couchée dans un coin. Qu'on juge de la joie d'Honoré en retrouvant son inséparable compagne, cette partie intégrante de son être, dont l'absence lui avait été aussi sensible qu'aurait pu l'être pour lui la perte du manuscrit inédit et terminé d'un de ses chefs-d'œuvres ! »

A parler franchement, je doute de l'évanouissement de Balzac, et le récit badin de M. Werdet ne m'inspire pas une confiance absolue. Je trouve aussi que les mots de *notre grand étourdi* sont un peu bien familiers. *Honoré* tout court, en présence de la renommée de l'auteur de la *Comédie humaine*, ne me semble pas du meilleur goût. Si Balzac a eu des torts vis-à-vis de

son éditeur, il faut convenir que M. Werdet les lui a fait payer un peu cher ; mais passons ! . . . L'histoire est amusante.

Balzac gagne à être vu à travers sa correspondance. On y retrouve, avec des qualités d'esprit et de cœur, le tour vif et ingénieux qu'il savait donner aux moindres détails.

Voici, à titre d'exemple, une lettre tout à fait gracieuse et spirituelle qu'il voulut bien m'écrire, lorsqu'il demeurait dans la rue Cassini, après l'envoi d'un livre dont je lui avais fait hommage.

Monsieur,

Vous me paraissez un rival beaucoup trop dangereux pour que je vous fasse des compliments. J'ai lu avec trop de plaisir, pour qu'il ne s'y mêlât pas de crainte, votre jolie nouvelle.

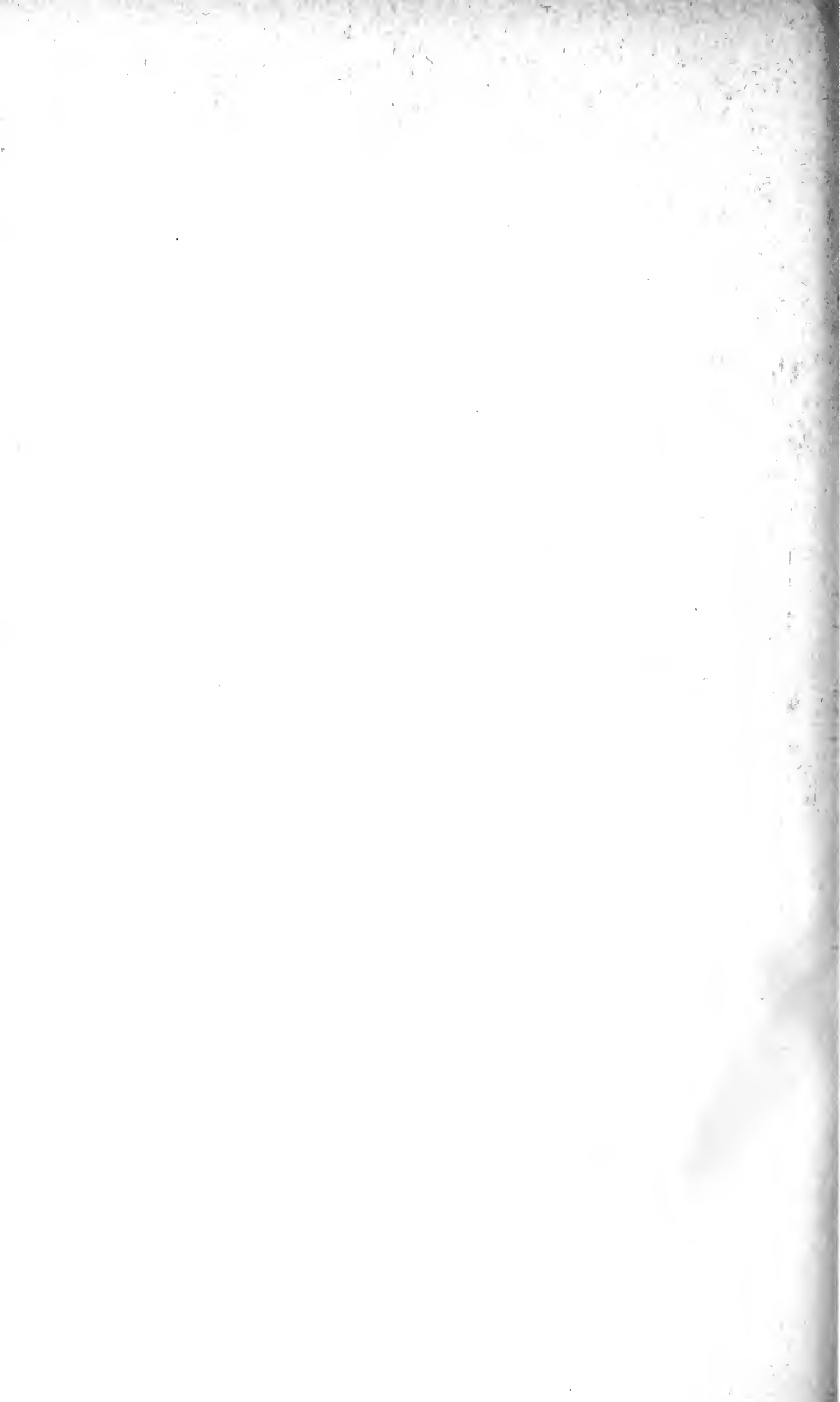
Agréez mes salutations inquiètes et les vœux que je fais pour que vous soyez un paresseux. Je vous remercie beaucoup de l'envoi que vous m'avez fait de votre volume.

DE BALZAC.

Je ne pris, cela va sans dire, de cette lettre que ce que je devais en prendre, et je ne m'abusai pas sur les louanges qu'elle contenait ; mais

je fus flatté, je l'avoue, d'avoir attiré l'attention de Balzac.

Pour en revenir à sa canne, qu'est-elle devenue? Si elle existe encore, son possesseur devrait la déposer dans un musée. Ne ferait-elle pas bien, par exemple, à l'Hôtel Cluny?



VIII

ROSSINI



ROSSINI

C'était une chose curieuse que d'entendre Rossini parler de ses biographes qui tous ont prétendu avoir vécu dans son intimité, bien qu'il n'ait connu aucun d'entre eux. Voici ce qui lui est arrivé avec Stendhal. Sa biographie avait été déjà publiée depuis longtemps par le spirituel écrivain, sans que Rossini l'eût jamais rencontré. Un jour, il entra chez le directeur du Théâtre-Italien, où se trouvait M^{me} Pasta, en conversation avec un gros Monsieur d'une apparence assez lourde ; celui-ci se leva, à l'arrivée de Rossini, le salua et sortit sans mot dire . — « Est-ce que vous êtes fâchés, » dit M^{me} Pasta à Rossini. — « Moi, fâché, avec qui ? » — « Mais avec ce Monsieur qui vient de sortir ! » — « Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu » — « Voilà qui est singulier, dit M^{me} Pasta, c'est M. Sten-

dhal. » — « Ah ! celui qui a écrit mon histoire, reprit Rossini, je ne suis pas fâché de l'avoir vu une fois dans ma vie. »

Cette anecdote m'a été racontée par Rossini, et je lui ai entendu dire également qu'il n'avait ni vu ni connu l'auteur allemand d'une de ses biographies en trois volumes, traduite en Belgique, et qui n'était d'ailleurs qu'un long et méchant roman.

Rossini a toujours été plein de malice, mais de malice gracieuse, car la grâce était une des heureuses qualités dont il était doué. Une dame H^{***}, fort intrigante et fort ennuyeuse, qui s'attachait à toutes les célébrités, et particulièrement aux célébrités musicales, voulait s'imposer chez Rossini. Madame Rossini, qui craignait qu'elle ne fît fuir sa société, l'accueillit assez mal et prit le parti de la décourager de venir la voir, par une de ces politesses un peu sérieuses dont les femmes les moins susceptibles sont obligées de comprendre le sens.

Cette dame rencontra quelque temps après Rossini sur le boulevard des Italiens, sa promenade favorite. Elle alla se plaindre à lui. Rossini parut entrer dans ses intérêts, et lui dit à l'oreille, comme en confidence : — « Que voulez-

vous, ma chère, ma femme est si jalouse ; lorsqu'on réunit comme vous l'esprit et la grâce, on est bien dangereuse. Ma femme a peut-être raison !! » Et il la quitta sur ce galant propos. Notez que cette dame était vieille et laide, mais pleine de prétention. Elle s'en alla raconter à tout le monde comment la jalousie de M^{me} Rossini lui avait fermé le salon du Maëstro.

Les soirées de Rossini étaient justement célèbres. On y exécutait souvent des productions qu'il n'a pas voulu livrer à la publicité. Je me souviens que, dans une de ces soirées, M^{me} Alboni chanta une cantate qu'il avait écrite autrefois pour M^{lle} Olympe Pélissier, à laquelle il donnait des leçons de chant. Cette cantate devait être exécutée dans un concert à Londres. Ce concert n'eut pas lieu et la cantate, intitulée *Giovanna d'Arc*, demeura dans le portefeuille du Maëstro ou plutôt entre les mains de son élève, depuis M^{me} Rossini. Le sujet de cette cantate était des plus simples ; ce n'était pas l'histoire de Jeanne d'Arc qui demande, avec toutes ses péripéties, un opéra tout entier. C'étaient les adieux de la sainte fille à ses parents, lorsque des voix célestes lui ont ordonné de marcher au secours de la France et du Roi,

et pendant un rêve qu'elle faisait, on entendait les accords militaires qui allaient la conduire à la victoire ; Jeanne d'Arc, certaine de triompher, se réveillait inspirée et partait pour Orléans. Ce morceau, coupé par des récitatifs, était digne des plus brillantes productions de ce puissant génie qui a jeté dans le monde tant de mélodies nouvelles.

Une des dernières compositions de Rossini a été une tarentelle, exécutée également dans ses salons. Cette tarentelle est éclosée sous les ombrages du bois de Boulogne ; mais l'imagination du Maëstro était à Naples. Des Napolitains dansaient sur une place publique, ou dans les environs du Pausilippe, et s'agenouillaient toutes les fois qu'une procession passait et repassait, pour reprendre ensuite leurs bonds rapides avec plus de vivacité. Tel était le motif. Ce morceau était brillant et coloré comme un tableau de Léopold Robert.

La facilité et la fécondité du maître étaient restées intactes, et j'en donnerai pour preuve cinquante-huit mélodies qu'il a composées, en se jouant, sur les paroles de Métastase :

Mi lughero tacendo.

Avec les simples paroles du poète italien, il a exécuté d'incroyables tours de force, et entre autres un morceau d'une seule note soutenue des plus riches accompagnements (1).

Il n'était pas de physionomie plus bienveillante que celle de Rossini, malgré la malice cachée dans les plis de sa bouche. Ses yeux, d'un brun clair, avaient de la douceur, et ses traits réguliers prévenaient en sa faveur. Le bas de sa figure indiquait une certaine sensualité. C'est là que Stendhal, son biographe dont j'ai parlé plus haut, a sans doute découvert la gourmandise. Il est certain du reste que Rossini n'a jamais été ennemi de la bonne chère, ni de la gaieté qui suit un excellent repas. Si, dans les dernières années il n'avait plus sur les lèvres l'éclat de rire qu'on lance à vingt-ans, aux quatre coins du ciel, comme un défi aux chances adverses de l'existence, il possédait la grâce aimable d'une vieille honorée et sage. Une philosophie un peu sceptique avait remplacé l'insouciance ; le goût du repos avait succédé à l'amour du mouvement

(1) La maison de Rossini était ouverte aux illustrations de tout genre et particulièrement aux artistes qui étaient fiers de se faire entendre chez lui. Il ne dédaignait pas d'accompagner lui-même les cantatrices qui écorchaient quelquefois ses plus ravissantes mélodies. Comme Voltaire, il conseillait à celles qui se destinaient au théâtre d'avoir un peu le diable au corps. Il disait en parlant d'une cantatrice un peu froide, qu'elle avalait la musique comme on avale l'huile de ricin.

et du bruit qui semblait respirer dans un beau portrait de sa jeunesse où il est représenté fier et hardi comme un montagnard des Abruzzes. C'est à tort qu'on a prétendu qu'un état maladif avait assombri cette brillante imagination. Ses jugements railleurs sur les hommes et les choses de son temps, ses bons mots n'avaient rien perdu de leur finesse. Il décochait volontiers un trait plaisant et ne s'épargnait pas au besoin plus que les autres. Lorsqu'il a posé la première pierre de la belle villa qu'il occupait à deux pas du chemin de fer de Passy, on eut toutes les peines du monde à l'empêcher de placer dans les fondations une vieille médaille de l'empereur Caracalla qu'il avait depuis longtemps en sa possession. Il s'égayait à l'idée que les antiquaires futurs ne manqueraient pas de faire de vagues dissertations sur l'état de la musique chez les Romains et sur le nommé Rossini, que l'empereur Caracalla avait honoré sans doute d'une amitié particulière. — Cette habitation s'est élevée par les soins d'un habile architecte, Charles Doussault, mon compatriote et mon ami... sur un terrain ayant la forme d'un piano à queue, en face de l'emplacement où l'on voyait autrefois le Ranelagh. Elle était décorée de peintures italiennes exécutées par des artistes venus exprès de Bologne et de Florence.

La santé de Rossini était assez bonne ; il souffrait pourtant quelquefois, et quand la douleur était trop forte il ne pouvait pas toujours retenir quelques-unes de ces locutions énergiques que la langue italienne possède en aussi grand nombre que la langue française, et dont Napoléon ne se faisait pas faute en pareille circonstance ; on dirait qu'elles ont le privilège d'apaiser le mal ; mais Rossini voulut mettre sa conscience en règle de ce côté, et ce petit trait caractérise bien son genre d'esprit. L'archevêque de Florence était un mélomane distingué, grand admirateur de Rossini. Le Maëstro lui ouvrit un jour son âme à ce sujet :

— *Diavolo*, lui dit l'archevêque, c'est un péché que de jurer.

— Je le sais bien, répondit Rossini ; aussi je vous en demande la permission en tel et tel cas.

— Encore faudrait-il savoir quelle espèce de jurons vous employez. Henri IV disait : *Ventre-saint-gris !* et cela pouvait se tolérer.

— *Ventre-saint-gris* est bien innocent en effet, reprit Rossini, auprès de....

— Voyons, dit l'archevêque.

— *Corpo di Bacco !* reprit Rossini.

— Passe pour celui-là, répondit l'archevêque, Bacchus était un païen.

— *Per Dio !* reprit Rossini.

— C'est grave, reprit l'archevêque ; il ne faut pas jurer le nom de Dieu en vain.

— *Per la Madona !* reprit Rossini.

— Ah ! s'écria l'archevêque en l'interrompant, ceci est bien fort ; ne pouvez-vous vous passer de la madone ?

— Impossible, reprit le Maëstro ; c'est justement ce qui me soulage le plus.

— Passons donc, répliqua l'excellent archevêque.

Tout y passa ; mais Rossini, après avoir reçu la permission désirée, jura de s'en servir le moins possible ; il fut surtout heureux, on le comprend, de n'avoir pas trop souvent l'occasion de profiter de la tolérance de l'archevêque.

IX

DANIEL MANIN



DANIEL MANIN

Venise a pris rang parmi les cités dont l'histoire enregistre les généreux efforts contre le joug de l'étranger. On sait comment sa vieille République, qui comptait quatorze cents ans d'existence, tomba sous la domination de l'Autriche. Abandonnée à cette puissance par le traité de Campo Formio, en 1797, ressaisie par Napoléon en 1806 pour être réunie au royaume d'Italie, et réintégrée en 1814 dans ses premiers fers que riva la Sainte-Alliance, elle se débattit en vain jusqu'en 1848, époque à laquelle Daniel Manin, un simple avocat, essaya de lui reconquérir son indépendance.

Daniel Manin, nouveau Masaniello, mais qui ne perdit pas la tête au pouvoir, ne négligea rien pour hâter la délivrance de Venise, et d'abord il épuisa avec une rare adresse les voies de

la légalité ; il mit à profit sa science d'avocat et ses connaissances spéciales pour créer au gouvernement dominateur toutes sortes d'embarras et de tribulations ; questions de chemins de fer, réformes de procédure, tout lui fut bon, comme au grand agitateur de l'Irlande, pour soutenir l'esprit public et répandre autour de lui l'irritation qu'il avait l'air de contenir. Il s'adjoignit dans cette tâche un poète sur lequel s'étaient fixés déjà les yeux de l'Italie, Tomaseo, écrivain éloquent et aimé. Tomaseo réclama de son côté contre la censure autrichienne. Les deux orateurs firent des discours à l'Athénée, seule tribune ouverte à la manifestation des idées ; ils recouvrirent leur politique de toutes les fleurs de la littérature , comme Harmodius et Aristogiton enveloppaient leurs glaives de myrtes et de roses, et de discours en discours ils se firent arrêter et jeter en prison. Le peuple de Venise ne pouvait pas les laisser là sans leur donner des témoignages de reconnaissance ; les femmes, les enfants passaient sous leurs grilles en agitant leurs mouchoirs et en leur envoyant des baisers ; les gondoliers appelaient à leur aide saint Marc et la Madone. Des démonstrations populaires ne tardèrent pas à avoir lieu, et l'ancien palais des

doges fut troublé par des cris qui demandaient la fin de la captivité des deux courageux citoyens. Le gouvernement autrichien céda. La place Saint-Marc retentit de bruyantes ovations ; le peuple Vénète continua de s'agiter ; on se vit obligé de recourir à Manin lui-même, afin de dissiper les attroupements. Manin, qui ne manquait aucune occasion, profita de celle-ci pour demander la création d'une garde civique. On accorda deux cents hommes ; mais les deux cents hommes s'élevèrent presque aussitôt à quatre cents, ainsi de suite, de telle sorte que la garde civique occupa peu à peu tous les postes de Venise et s'empara de l'Arsenal presque sans coup férir.

Les Autrichiens furent contraints de s'éloigner. Le vieux maréchal Radetzki jura alors de rentrer dans Venise, et il faut avouer que les circonstances semblaient lui être exceptionnellement favorables. L'aurore de la liberté italienne s'obscurcissait en effet de plus en plus.

Charles-Albert, brave soldat, mais soldat roi, qui songeait à l'agrandissement du Piémont, rêvait la couronne d'Italie ; le roi de Naples, offusqué de ces prétentions, retirait ses troupes en dépit du général Pépé qui s'élançait noblement au secours de Venise à la tête de quelques régiments ;

le pape Pie IX regrettait ses bénédictions : son zèle patriotique se ralentissait devant la fougue républicaine de Mazzini. La France et l'Angleterre ne donnaient pas leur concours. Le maréchal Radetzki se croyait donc sûr de vaincre toute résistance.

Mais au milieu de toutes ces ambitions diverses, dont les contradictions tourmentaient l'Italie et paralysaient ses tentatives, il y avait un homme sans intérêt personnel et une vaillante cité qui ne voulaient qu'être libres et qui devaient tenir longtemps en échec le vieux maréchal et ses bandes expérimentées. L'épée de Charles-Albert se brisa, il est vrai, et ce roi découragé, après avoir vainement cherché la mort sur le champ de bataille, prit le chemin du cloître où, comme Charles-Quint, il alla s'ensevelir vivant. Mais Manin et Venise restèrent debout.

Alors commença une défense véritablement héroïque et exempte de tous les crimes intérieurs que la souffrance publique entraîne quelquefois après elle. Venise avait rencontré dans un simple avocat le *si forte virum quem* dont parle le poète, et, attentive à ses moindres paroles, apaisant ses plus tumultueuses émotions en sa présence, cette ville ne songea qu'à la lutte; elle

défia la guerre et la famine pendant une année entière, et elle réussit à obtenir une capitulation aussi honorable qu'un succès.

Tel fut Manin dans les circonstances mémorables que je viens de rappeler. J'ai été personnellement à même de voir que la fermeté de son âme ne se démentit pas lorsque l'adversité, qui n'épargne pas les grands hommes, vint le frapper plus tard et que la proscription le força de se réfugier à Paris.

Un jour d'hiver, j'étais tranquillement assis dans mon fauteuil, les pieds sur mes chenets, méditant je ne sais quelle bagatelle, comme dit Horace, tandis que la pluie battait mes vitres. Ma porte s'ouvrit, et je vis entrer un homme de petite stature, un peu gros, enveloppé dans un paletot propre, mais qui n'indiquait pas l'opulence; il mit discrètement son parapluie à l'entrée de la chambre; et, après m'avoir demandé si j'étais celui à qui il désirait parler, s'assit d'une manière simple et digne à la fois au coin de mon feu, sur un siège que je lui présentai, sans trop y mettre de façon. Sa physionomie était empreinte de tristesse et de douceur; il y avait du lion dans cette physionomie, mais du lion malade ou endormi.

— Monsieur, me dit-il je viens vous remercier d'une démarche que vous avez faite en ma faveur et dont je vous suis reconnaissant quoiqu'elle n'ait pas réussi.

— Quelle démarche, répondis-je ? et à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Vous avez eu la bonté de me désigner comme maître d'italien à une personne qui malheureusement a trouvé que mes leçons coûtaient trop cher. Je suis Manin.

Je ne chercherai pas à décrire l'effet que me causèrent ces mots : « Je suis Manin. »

— Vous, m'écriai-je, vous, réduit comme Dante à monter l'escalier des autres ! Vous, chez moi et me remerciant !... Oh ! Monsieur Manin, vous me voyez profondément ému !...

Je saluai avec un grand respect l'ancien dictateur de Venise, cet homme qui avait tenu dix-huit mois entre ses mains une révolution sans la laisser flétrir par le moindre excès, et qui avait résisté à toutes les forces de l'Autriche, jusqu'au dernier morceau de pain d'une ville assiégée.

Manin comprit qu'il pouvait me tendre la main. Il me la tendit en effet, et je la serrai avec orgueil.

Nous causâmes ensuite de sa laborieuse existence, de ses souffrances morales et physiques, comme si nous étions liés depuis longtemps. Je ne revis qu'une seule fois Manin. Il conduisait sa fille au tombeau que lui prêtait le grand peintre Ary Scheffer, tombeau qui devait bientôt recevoir et Manin lui-même, provisoirement au moins, et le noble artiste qui lui avait offert cette dernière hospitalité (1).

(1) Cette scène épisodique, dont les détails sont authentiques, a inspiré à l'auteur la pièce de vers suivante :

LE MAITRE D'ITALIEN

Un jour de brume, un jour de givre,
Nonchalant d'esprit et de corps,
Au coin du feu j'ouvrais un livre,
En bravant le froid du dehors.

C'était vers la fin de décembre.
On sonne, on m'annonce quelqu'un.
La bise pénètre en ma chambre
Avec l'étranger importun.

Comme une feuille sur sa tige,
Comme un homme au brusque réveil
Je tressaille et dis : « Quel vertige
De sortir par un temps pareil ! »

Je désigne un siège, je reste,
Tête couverte, dans le mien.
« Monsieur, fit l'étranger modeste,
« Je suis maître d'Italien.

« J'enseigne nuit et jour sans trêves
« La langue où résonne le si.
« Vous m'avez cherché des élèves,
« J'ai voulu vous dire : Merci !

« Je monte l'escalier des autres,
« Comme Dante en son dur chemin.
« Rudes jours, Monsieur, que les nôtres. »
« — Quoi ! Vous seriez ? — « Je suis Manin. »

Martyr d'un long martyrologe,
C'était Manin ! Manin, chez moi !
Le dictateur plus grand qu'un doge,
Le citoyen plus grand qu'un roi.

Je vois le lion de Venise
Ouvrir son aile en frémissant !
Je vois une cité qui brise
Ses fers tout rougis de son sang.

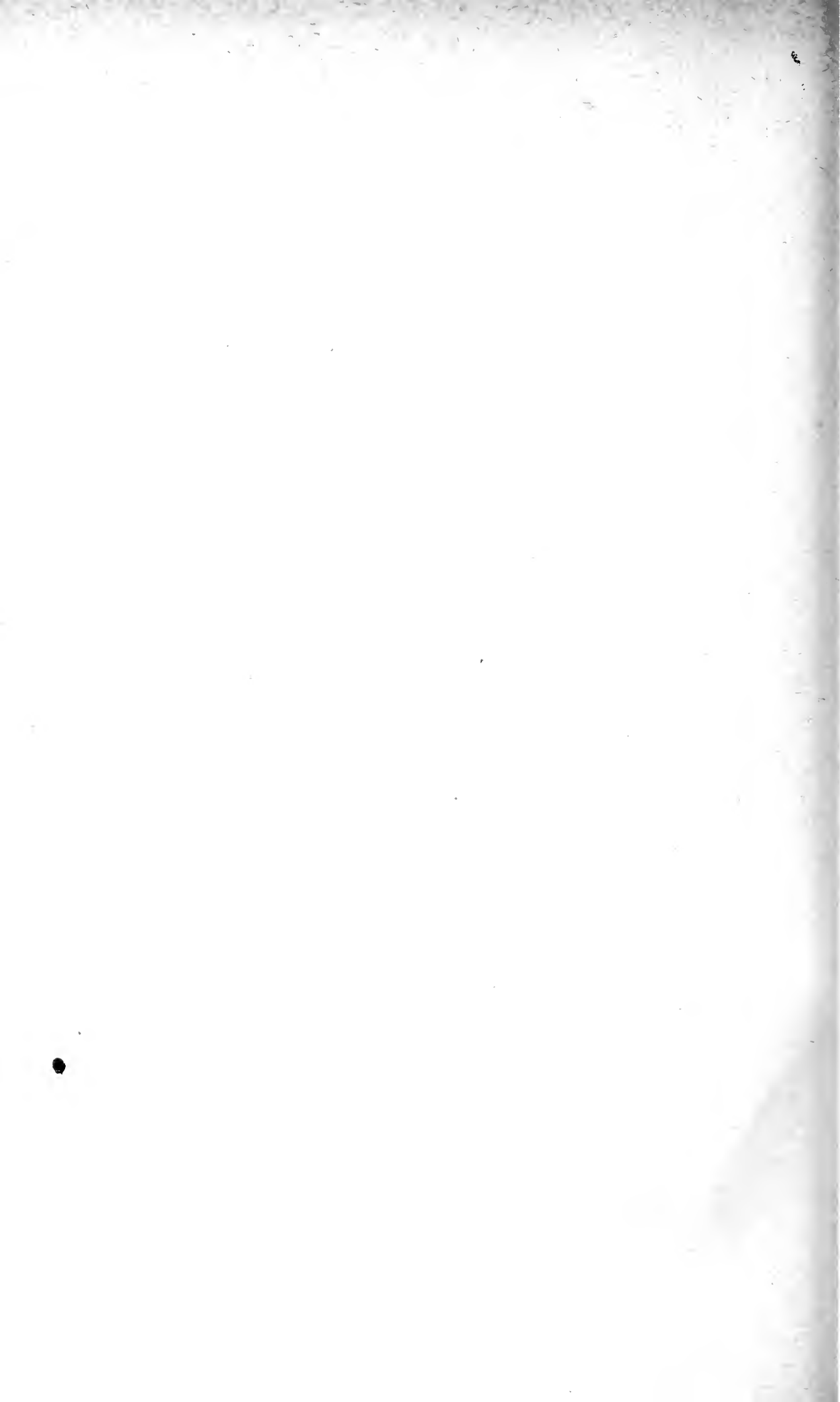
Au lieu de ces doux chants du Tasse
Dont la lagune était l'écho,
J'entends chaque vague qui passe
Crier vengeance au *Tedesco*.

Devant la grandeur de mon hôte,
Emu, je découvre mon front.
Dans une détresse si haute,
Liberté, je sens ton affront !

Manin prend mes mains dans les siennes,
Ma voix se perd dans un sanglot ;
Ses larmes, quand il voit les miennes,
S'épanchent dans un même flot.

X

AUGUSTE BRIZEUX



AUGUSTE BRIZEUX

J'ai beaucoup connu Brizeux, et je puis parler de lui. Son compatriote et son ami, j'ai assisté à ses premiers succès; j'ai été témoin de ses premières épreuves, et quoique je le ne visse qu'à de longs intervalles, car il était sauvage même avec ceux qui lui portaient le plus d'affection, je n'ai ignoré aucune de ses joies, ni aucune de ses souffrances. Si jamais on naquit poète, on peut dire que Brizeux était né ainsi, lui qui rapportait tout à la poésie, qui en a vécu, et qui en est mort.

Élevé par un prêtre de sa famille, dans la vallée du Scorff, sur les bords de l'Ellé, près de Lorient, lieux agrestes et verdoyants qu'il a si bien décrits dans son poème de *Marie*, et qui ne sont jamais sortis de sa mémoire, il respira dès son enfance, à pleins poumons, le parfum des bruyères, il s'égara dans les bois; sur la monta-

gne voisine, se mêla aux travaux des paysans bretons, parla leur langue, apprit leurs chants populaires, et fut bientôt à même d'en composer de nouveaux qui sont devenus populaires, à leur tour. En un mot, c'était un *Kler*, un écolier poète. Plus tard, lorsque tous les secrets de la langue française lui furent connus, il symbolisa en quelque sorte sa Bretagne aimée dans *Marie*, et la chanta avec toute la pudeur et la discrétion d'un amant, car il était jaloux de son pays comme d'une maîtresse, et rien ne le contrariait plus que de voir des romanciers placer le lieu de leur scène dans quelque coin de son Armorique, et défigurer les mœurs et les usages qu'il connaissait à fond, et qu'il ne voulait pas, pour ainsi dire, que d'autres connussent, excepté par lui. Il avait en horreur les touristes et, dans la préface de *Marie*, il s'écriait avec un pressentiment amer : « Que mon pays me pardonne, si j'ai montré le chemin de ses fontaines et de ses bruyères ! »

Tel était Brizeux, Breton bretonnant et qui redoutait avec une profonde terreur l'invasion des chemins de fer dans le vieux pays Celtique. Les locomotives étaient pour lui de longs serpents de feu qui viendraient brûler les dernières bruyères de nos landes, renverser tout Menhir, tout Peul-

ven, tout autel druidique, et porter la civilisation, c'est-à-dire pour lui la démoralisation, dans les campagnes où la serpette de Velléda avait coupé jadis le gui sacré ! C'était bien assez que César eût passé par là autrefois, avec ses légions. Il en voulait à César, qui avait commencé le mal que le temps accroissait de jour en jour, et que la fatale invention des chemins de fer activait jusqu'à la destruction complète de la langue et des mœurs primitives. En un mot, plus il voyait la Bretagne antique resserrer ses limites, et plus son cœur qui la portait tout entière se resserrait et se déchirait. C'était là une de ses angoisses perpétuelles.

Il en connut d'autres, et de plus réelles. La fortune n'avait pas été la marraine de Brizeux. Il ne l'avait pas trouvée assise à son berceau, et l'on sait combien la vie littéraire est dure à celui qui est obligé de lui demander son existence quotidienne. Ni le caractère, ni l'esprit de Brizeux n'étaient faits pour se plier à ces travaux sans relâche, qui tiennent plus de l'industrie que du talent, et dont tant d'écrivains subissent les tristes nécessités. Il avait un profond dégoût pour tout ce qui n'élève pas l'âme, et ne la maintient pas dans les pures régions de l'idéal. Faire com-

merce de sa plume, se mettre aux gages d'un libraire ou d'un journal, n'avoir plus la libre disposition de soi-même, écrire pour amuser une certaine classe oisive et dépravée de la société, quelquefois aux dépens du bon goût et des saines traditions littéraires, cela lui semblait une profanation. Il sentait toutes les forces de sa nature se révolter à cette idée, et la pauvreté lui semblait cent fois préférable à l'opulence acquise à ce prix. Il s'indignait des succès obtenus dans ce genre, et les poursuivait de ses mépris avec la haine vigoureuse d'Alceste.

Cependant il fallait vivre, et Brizeux demanda aide et protection à un grand esprit qui avait connu aussi la rigueur du sort, et de plus l'exil et *l'escalier des autres*; il s'adressa au Dante, comme au Mécène qui pouvait le mieux comprendre la fierté de son âme; il le traduisit, et sa traduction est restée un modèle d'exactitude et de vigueur. Le Dante avait répondu à l'appel et s'était prêté aux études de son courageux traducteur.

C'est sur la terre du Dante que Brizeux était allé le traduire. Il fit en passant un cours de littérature à Marseille, mais ni le Dante, ni Marseille et l'accueil qu'il y reçut ne purent le distraire

longtemps des souvenirs de sa jeunesse. La Bretagne était toujours en perspective; il y revint avec amour, heureux et fier de tout abandonner pour elle, et d'y rentrer tout aussi Breton qu'il en était parti, et le front haut comme celui d'un homme qui ne s'est jamais courbé, et qui vient d'avoir Dante pour compagnon. Ce fut alors qu'il composa son poème *les Bretons*, admirable épopée où l'on voit revivre tout entière

La terre de granit recouverte de chênes ,

poème que couronna l'Académie Française en 1846. Quelques années après, il publia *Primel et Nola*, gracieux pendant du frais tableau de *Marie*, et enfin les *Histoires poétiques*, légendes bretonnes aussi, dans lesquelles son talent se montra avec plus d'éclat que jamais : sentiments nobles et délicats, style sûr de lui-même, où l'art se cache sous la naïveté, instincts religieux, voilà les qualités qui brillent dans ce dernier recueil du poète dont la santé était déjà, hélas ! profondément altérée. Une pension de l'Instruction publique, et jamais pension n'a été mieux employée, soutenait aussi médiocrement qu'une pension peut le faire son existence vouée à des travaux qui ne rapportent que la

gloire, et qui faisaient que Brizeux préférait la plupart du temps mener la vie de paysan breton, que de chercher à Paris, des ressources lucratives.

La seule ambition qu'il eût, et celle-là était bien légitime, c'était d'entrer dans le sein de l'Académie qui l'avait couronné, et d'y reposer honorablement ses jours. Je ne dis pas qu'il n'eût essayé de changer son dictionnaire en celto-breton, mais ce n'en eût pas moins été un de ces hommes de foi et d'honneur, de haute intelligence et de sens moral intact qu'un noble corps compte avec orgueil parmi ses membres. C'eût été un confrère un peu rétif, en apparence, mais excellent au fond. La dernière fois que je le vis, il m'ouvrit son âme à ce sujet, et m'exprima le désir d'occuper un des quarante fauteuils. Il s'est éteint en 1858, à Montpellier, où il espérait que l'air du Midi ranimerait une fois encore ses forces épuisées par les longs travaux de la pensée toujours repliée sur elle-même qui finit par dévorer le cœur où elle a élu domicile. On a dit de Brizeux que, dans les dernières années de sa vie surtout, il était devenu d'une humeur âpre et de rapports difficiles. Quant à moi, j'ai toujours trouvé en lui un excellent confrère et un ami

dévoué. Les deux lettres suivantes que j'ai reçues de Brizeux à un long intervalle en font foi et reflètent toute la bonté de son âme.

1841.

Vous êtes, mon cher ami, une de ces excellentes natures qu'on ne saurait trop aimer. Elles vont d'elles-mêmes à ce qu'elles croient bien et elles le produisent. Merci de vos bonnes espérances en votre ami. Mais à votre tour remplissez les miennes. N'avez-vous rien rapporté de ces forêts où l'on voit

Scintiller sous les branches
Les yeux noirs du chevreuil (1) ?

A. BRIZEUX.

29 février 1856.

Si vous avez oublié l'orthographe de mon nom, mon cher ami, vous connaissez mieux mon livre à présent que je ne le connais moi-même. Quelle complète et complaisante analyse ! L'écrivain est menteur qui se dit peu sensible à l'éloge. Quelle autre récompense espérer aujourd'hui, après le sentiment d'un devoir accompli ? Mais l'éloge augmente de douceur et de prix lorsqu'il vient d'un homme qu'on estime, d'un compatriote et d'un frère en poésie.

Votre reconnaissant et très dévoué.

A. BRIZEUX.

(1) Citation des *Heures d'amour*, par Hippolyte Lucas.



XI

ÉVARISTE BOULAY-PATY



ÉVARISTE BOULAY-PATY

Évariste Boulay-Paty était un enfant de la Bretagne, ce pays qui, outre deux hommes de génie tels que Chateaubriand et Lamennais, a enfanté tant d'écrivains remarquables, entre autres Brizeux, Édouard Turquéty parmi les poètes, et parmi les romanciers, Émile Souvestre (1) et Paul Féval (2), qui font honneur au dix-neuvième siècle. Il était né à Donges, où son père, jurisconsulte de mérite et conseiller à la Cour royale de Rennes, possédait une propriété. Doué d'une grande tendresse d'âme, il était sensible avant tout à l'affection qu'on lui témoignait. Une mère extrêmement distinguée d'esprit, et dont la beauté avait frappé un jour d'admiration le Général Bonaparte, une sœur d'un dévouement à toute épreuve

(1) V. lettre de lui à l'appendice.

(2) V. lettre de lui à l'appendice.

l'entourèrent des soins les plus assidus. Il avait sans cesse sous les yeux des modèles de grâce et de douceur, et il puisait dans ce noble intérieur, à la source des sentiments de famille que personne n'a mieux exprimés que lui plus tard, les premières ivresses de la poésie. Les aspects variés de la nature sur cette côte de Bretagne, les navires qui passaient et repassaient éveillaient d'un autre côté sa jeune imagination. Il a décrit lui-même ses impressions, sous un nom supposé, dans un livre charmant qu'un scrupule de conscience lui a fait condamner, dit-on, à son lit de mort, mais que les amis des lettres n'oseront jamais condamner comme lui. Ce livre est intitulé : *Élie Mariaker*; il s'est peint lui-même, au physique, non moins qu'au moral, dans cette autobiographie, à la façon de *Joseph Delorme*, et il a peint également une foule de jeunes poètes d'alors qui passaient tour à tour de la tristesse de Werther à la passion d'Antony.

J'ai bien connu Évariste Boulay-Paty. Ensemble nous sommes venus de Rennes à Paris, vers l'année 1830. Nous habitions le même hôtel; les mêmes études, les mêmes goûts, les mêmes opinions nous rapprochaient à chaque instant du jour. Nous assistions, courant les mêmes dangers,

à la révolution de Juillet. Nous prenions une vive part à toutes les luttes de l'École romantique. Ensemble nous allions embrasser Lafayette, qui se laissait embrasser volontiers, ou serrer la main à Victor Hugo. C'étaient les deux grands représentants de la liberté politique et littéraire. Ensemble nous allions applaudir Madame Pradier à l'Opéra-Comique, ou Mademoiselle Mars au Théâtre-Français. Qui m'eût dit alors que ce jeune homme à la tête si expressive, aux yeux pleins de feu, à l'imagination exaltée et presque orientale, et qui s'élançait dans le monde comme un conquérant, aurait été avant l'âge si profondément détaché des plaisirs d'ici-bas, et qu'il se fût en quelque sorte réfugié au désert à l'instar des Jérôme et des saint Augustin ?

Ce fut en 1825 qu'il publia son premier volume de vers intitulé *Dithyrambes*. Le réveil de la Grèce occupait alors vivement les esprits. Toute la France était Philhellène : l'hymne de Riga, la mort de Byron, le désastre d'Ipsara les héroïques efforts d'une contrée aimée pour reconquérir son indépendance enflammaient les cœurs. Il chanta cette noble cause avec une verve lyrique pleine d'exaltation, et l'on eût dit que le poète qui venait de mourir sous les murs

de Missolonghi lui avait transmis sa lyre. Ses vers firent sensation. Il continua dans les *Athéniennes*, publiées en 1827, à célébrer le patriotisme des Hellènes, en s'inspirant des chants populaires de leur pays, et bientôt les *Odes Nationales*, consacrées à la gloire de la France, lui conquièrent une place d'honneur parmi les poètes Français. D'illustres amitiés s'empressèrent d'accueillir sa jeune renommée. Lamartine, Victor Hugo, Casimir Delavigne, Alexandre Soumet (1), Charles Nodier (2), Alfred de Vigny (3) le reconnurent comme un des leurs.

Elégant, gracieux de sa personne, avec une figure expressive où se peignait l'enthousiasme, il eût été bien difficile que l'amour ne vint pas le ranger parmi les poètes élégiaques, Il aima, et les inspirations les plus naturelles et les plus passionnées, auxquelles il savait donner une forme savante, en firent souvent l'émule d'André Chenier. Peu de poètes de notre époque ont dévoilé plus habilement que lui tous les mystères du cœur, et prêté plus de charme aux illusions et aux effervescences de la jeunesse. Nul n'a

(1) V. lettre de lui à l'appendice.

(2) V. lettre de lui à l'appendice.

(3) V. lettre de lui à l'appendice.

dépeint mieux que lui la mélancolie des regrets, et la douleur que cause la perte de l'objet aimé. Il suffit de relire, pour s'en convaincre, la pièce intitulée « Folie » dans *Élie Mariaker*.

.
 Mort, où ton noir navire a-t-il donc emporté
 La belle et blanche passagère ?

Il y a là des accents dignes de nos plus grands poètes lyriques.

Un beau jour brilla dans la vie d'Évariste Boulay-Paty. Ce fut celui où il lut dans la séance solennelle de l'Académie Française l'ode intitulée : *l'Arc de triomphe de l'Etoile*, qui obtint le prix de poésie. Il déclama avec feu des vers énergiques et bien faits qui, à chaque strophe, provoquèrent de vifs applaudissements de la part de l'Assemblée. L'âme de la France palpitait dans cette ode, et ce fut une ovation qui rappela les plus grands jours. Après la séance, Monsieur de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, annonça au poète qu'il doublait le prix que l'Académie Française venait de lui décerner. L'ode méritait cette faveur exceptionnelle.

En 1844, Évariste Boulay-Paty publiait un nouveau volume d'odes dans lequel on remar-

quait l'expression de sentiments intimes et individuels. La douleur humaine, car la perte de sa mère avait porté une profonde blessure à son cœur, y parlait le langage le plus simple et le plus touchant. On trouve rarement reproduites avec autant d'énergie les sombres idées de la mort et de la vanité de nos jours; la désillusion, les regrets prennent toutes les formes sous la plume du poète si heureux, si triomphant naguère. Dès lors commença pour lui une vie mélancolique qui ne devait plus cesser, et que l'Académie elle-même, en couronnant, dans l'année 1852, les *Sonnets sur la Vie humaine*, ne put ranimer par des honneurs nouveaux.

De ces sonnets Sainte-Beuve (1) a dit avec raison qu'il n'en était pas un qui ne fût ciselé avec amour et avec une curiosité infinie, et il a reconnu qu'Évariste Boulay-Paty tenait la palme du genre,

Les *Poèmes de la dernière saison*, recueillis par l'un de ses parents, peignirent l'âme de l'auteur lorsqu'il vécut plus avec les ombres qu'avec les vivants. C'est là qu'il se montra surtout le poète des liens brisés, des amours finis et infinis, des amitiés envolées, de toutes les illu-

(1) V. lettres de lui à l'appendice.

sions qui quittent l'homme vers la moitié de sa route, et le laissent seul lorsque la vie ne lui donne pas, pour les remplacer, une famille nouvelle, des devoirs et des plaisirs qui fixent sa tête du côté de l'avenir, et l'empêchent de se retourner trop souvent vers les jours écoulés.

D'intimes amis seuls, Lamartine, M. Legouvé, quelques autres encore ont été les confidents de ses derniers travaux. Il traduisait Pétrarque, et voulait lutter avec le maître Italien. Il préparait aussi une histoire du sonnet, et tout le temps que ne réclamaient pas ses fonctions de bibliothécaire au Ministère de l'Intérieur, il le passait en longues promenades dans les bois de Passy ou de Boulogne, à côté d'une femme tendre et dévouée comme sa famille l'avait été pour lui.

Cet isolement à l'âge où il aurait pu aspirer à devenir un des juges du camp dans la célèbre Compagnie qui l'avait couronné plusieurs fois, cette lassitude qui l'avait pris avant le temps provenaient aussi d'une santé qui avait toujours été un peu faible, et qui, dans sa jeunesse, lui donnait par moments l'air du malade de Millevoje. Évariste Boulay-Paty est mort en 1864 ; son convoi n'a pas été accompagné par la foule, et beaucoup de ses amis ne furent pas avertis à

temps pour lui rendre les derniers devoirs, mais il y en avait un qui avait longtemps vécu avec lui sous le même toit, qui avait été associé à toutes les joies et à tous les chagrins de sa jeunesse, et qui, l'esprit perdu dans les rêves du passé, a suivi son cercueil les larmes dans les yeux, et a cru voir descendre une partie de lui-même dans son tombeau. Il était presque seul, mais cela valait mieux qu'un cortège d'indifférents ou une pompe officielle (1).

1. Cet ami était, on s'en doute, l'auteur des « Souvenirs littéraires », qui résuma ses impressions dans le sonnet suivant :

AUX MANES D'UN POÈTE.

Jusqu'en ce cimetière, où le nom de Parnasse
Semble offrir au poète un asile plus doux,
J'ai suivi ton cercueil en pleurant sur ta trace,
Seul, de tes vieux amis, au triste rendez-vous.

J'allais, me rappelant ta jeunesse, ta grâce,
Ton esprit si brillant qui nous séduisait tous,
Tes amours plus changeants que les amours d'Horace,
Tes conquêtes d'un jour dont j'étais si jaloux.

Tu chantas la beauté, tu chantas la patrie,
L'amitié, la famille, et ton âme attendrie
Non moins que dans tes yeux éclatait dans ta voix.

O maître en l'art des vers, ô rival de Pétrarque,
Sur le sombre navire où ta muse s'embarque,
J'inscris, avec mes pleurs, le sonnet d'autrefois.

LETTRES D'ÉVARISTE BOULAY-PATY

1839.

Mon bien cher Ami,

Combien j'ai regretté que vous ne fussiez plus à Rennes lorsque j'y suis arrivé! Pourquoi donc n'avez-vous pas profité du voyage fait, pour rester quelque temps dans la vieille ville qui vous a inspiré des vers si jolis? On aime, malgré Paris et le présent qui nous presse, à parcourir ces rues tranquilles qui rappellent le passé. On retrouve mille émotions dans ces lieux chéris autrefois. La belle jeunesse nous sourit de loin et nous fait encore signe du doigt. Écrivez-moi et mettez-moi au courant de ce qui se passe là-bas. Dites-moi les nouvelles littéraires. Avancez-vous votre livre? Je ne fais rien de nouveau.

Évariste BOULAY-PATY.

17 août 1851.

Mon cher Ami,

J'attendais toujours, pour vous répondre, à avoir vu dans le *Siècle* votre article : il n'a point encore paru. Je vous remercie d'avance. Je serai heureux le

jour où je le lirai. Mon volume va supérieurement. Rolle m'a fait lundi dans l'*Ordre* un très bel article de sept colonnes de feuilleton, et Saint-Victor dans le *Pays*, le même jour; Nisard m'en a fait un excellent dans le *Journal de l'instruction publique*. J'attends le vôtre avec impatience dans le *Siècle*. Je suis bien content que mon livre vous ait fait ce plaisir, et je vous remercie de ce que vous en dites. Je viens de recevoir de Lamartine, qui est à Saint-Point, une lettre bien belle et bien expansive. Il place mon livre trop haut, puisqu'il égale mes sonnets à ceux de Pétrarque. Je voudrais être à causer avec vous poésie sous vos feuillages.

Tout à vous de cœur.

Évariste BOULAY-PATY.

XII

ÉLISA MERCŒUR

ÉLISA MERCŒUR

Aucun poète à ses débuts ne se vit plus heureusement encouragé que la jeune Élis Mercœur ; d'illustres suffrages et les faveurs du gouvernement vinrent la trouver dans sa paisible retraite de Nantes, où elle secondait sa mère dans les soins donnés à une maison d'éducation. L'année 1827 fut la plus heureuse sans doute de la vie d'Élis ; la première édition de ses poésies, publiée à Nantes par souscription, s'était rapidement épuisée. On recherchait la jeune muse ; on l'accueillait avec empressement. Nantes, cette ville plus commerçante que littéraire, et qui, plus injuste même que Madame de Sévigné, n'estime pas les vers de Racine à l'égal du café, Nantes cependant se montra fière de sa poétique fille, et la Société Académique de la Loire-Inférieure ne tarda pas à l'admettre dans son sein.

Tous ceux qui ont connu Élisabeth Mercœur, à cette époque, s'accordaient à peindre sa naïve joie; elle voyait son avenir s'annoncer sous les plus brillantes couleurs et elle se livrait avec abandon à ses espérances.

Ce qui dominait dans les poésies d'Élisabeth Mercœur, c'était le désir de la gloire, c'était l'ambition d'une âme de seize ans qui s'élançait dans l'espace, et demande à toute la nature une idée, un mot, un soupir capables d'attester éternellement son passage sur cette terre. A peine descendait-elle de ces hautes préoccupations pour s'abandonner à des songes d'amour conformes à son âge, et il fallait presque toute la mélancolie d'un beau soir, toutes les inspirations d'un vague clair de lune pour la ramener à des sentiments plus tendres exprimés avec beaucoup de délicatesse et de pudeur.

Rien n'était plus gracieux que le secret qui tourmentait le cœur de la jeune fille et qu'elle n'osait révéler.

Qu'un secret fait de mal quand on n'ose l'apprendre,
Il semble qu'un lien l'attache sur le cœur!
Vois, mon regard te parle, il est plein de douceur,
Dis-moi, mon doux ami, ne peux-tu le comprendre?

Je pourrais citer tout entière une pièce ingé-

nieuse intitulée « *l'Illusion* » avec laquelle l'auteur berçait ses propres rêveries, et qu'on ne peut relire sans émotion.

Madame Mercœur et sa fille avaient quitté Nantes en 1828 et étaient venues s'établir à Paris. Elles avaient échangé la tranquillité d'une vie de province contre l'agitation du grand monde et les douceurs d'une existence modeste, mais assurée, contre les embarras d'une position plus brillante, mais incertaine. La jeune Élisabeth, séduite par l'éclat du théâtre et les bénéfices assez considérables que rapporte cette partie lucrative de la littérature, s'adonna presque sans réserve à des études dramatiques et conçut bientôt le plan d'une tragédie des *Abencérages*. Consumée par un vif besoin de renommée, elle rêvait un succès qu'aucune femme n'eût encore obtenu, et lorsque des espérances de fortune vinrent se mêler à ses désirs de gloire, elle se livra au travail avec une incroyable ardeur. « J'ai du courage maintenant, je vais travailler à force, » écrivait-elle alors.

En 1829 je venais de lire les poésies d'Élisabeth Mercœur lorsque mon ami Évariste Boulay-Paty, dont j'ai parlé plus haut, me proposa de me présenter chez sa mère à titre de Breton. Quoiqu'Élisabeth

n'eût jamais alors entendu parler de moi, grâce à mon titre, qui nous suffit à tous, enfants de la Bretagne, de ce vieux sol hospitalier et franc, pour recevoir les uns des autres un cordial accueil, j'acceptai les offres qu'on me faisait. Madame Mercœur demeurait alors avec sa fille rue Meslay. Nous nous rendîmes une après-midi chez elles. Nous les trouvâmes dans une petite chambre au rez-de-chaussée !

Élisa malade depuis quelques jours, et le front enveloppé d'un foulard arrangé à la manière orientale, avait la tête posée sur les genoux de sa mère. Elle se leva, et je fus frappé de la vivacité de ses yeux noirs où brillait tout le feu de la poésie. Elle me reçut avec une extrême bienveillance, et la conversation s'engagea sur sa santé. Elle travaillait alors à sa tragédie et venait d'achever une scène qui commence le cinquième acte, au moment où Boabdil, cédant aux conseils d'Aly, chef des Régris, vient de faire massacrer la tribu entière des Abencérages et d'ordonner le supplice de la reine Zoraïde ; mais depuis trois ou quatre jours, tombée dans un état d'anéantissement moral, où laissent fréquemment les travaux d'esprit, elle ne pouvait plus se livrer au travail, elle se désolait de cette oisiveté

forcée. Je me rappelai alors deux vers de son volume qui peignaient ce profond abattement, et qu'elle avait adressés à Chateaubriand : Je lui dis :

Mais il est des momens où la harpe repose,
Où l'inspiration sommeille au fond du cœur.

Elle me sourit, me sut quelque gré de ma citation et, voyant que je n'étais pas tout à fait un profane, elle parla avec confiance de ses travaux poétiques et de ses espérances.

Nous priâmes Mademoiselle Mercœur de nous dire quelques fragments de sa tragédie. Elle y consentit, elle nous récita la scène où Boabdil rentre sur le théâtre, poursuivi par le remords, comme Hamlet par l'ombre de son père : cette scène, elle l'avait écrite déjà. Elle courut chercher son manuscrit ; et bientôt, nous animant comme elle, et déclamant ces vers avec notre jeune exaltation, nous nous essayâmes tour à tour dans le rôle de Boabdil. Nous récitâmes, chacun d'après ses propres inspirations, le monologue du Roi, en mêlant le geste de l'acteur aux inflexions de la voix. Cette étude, commencée du plus grand sérieux, ne tarda pas à devenir un amusement. Le rire s'en mêla, et nous en

vînmes à nous moquer les uns des autres, avec beaucoup de gaieté, de nos prétentions tragiques. Que de rêves nous fîmes ensuite, que de châteaux en Espagne nous bâtîmes pour elle ! Nous partageons ses illusions. Nous ignorions alors les mille obstacles qui hérissent les abords du théâtre, et, lorsque vous les avez franchis, le caprice des acteurs, le mauvais vouloir des coteries, la jalousie des rivaux : imprudents que nous étions, nous l'engagions à se jeter dans un gouffre pareil ! Nous la félicitons d'avoir renoncé à sa simple et douce vie de province, à ses promenades du soir sur les cours de Nantes ou sur les bords de l'Erdre, à ses études mêlées de loisirs, pour se laisser emporter haletante et tourmentée par le tourbillon de Paris !

Quoi qu'il en soit, la tragédie d'Elisa Mercœur, œuvre d'une jeune fille de dix-huit ans, était une des meilleures tragédies qui soient sorties de la main d'une femme. Reçue par le comité du Théâtre-Français en 1834, refusée par le commissaire royal d'alors qui avait peu de sympathie pour la tragédie, cette œuvre non jouée a été la cause de la mort de l'auteur en 1835. Elisa Mercœur, arrêtée dans ses espérances les plus chères, fut consumée par le chagrin. La France perdit

en elle une de ses muses les mieux inspirées. Sa touchante figure, disparue avant le temps, méritait un souvenir à côté d'Auguste Brizeux et d'Évariste Boulay-Paty, ses compatriotes, dont elle était la digne sœur en poésie.



LETTRE DE MADAME MERCŒUR

27 septembre 1843.

Monsieur,

Je suis en possession, depuis lundi, du touchant article que vous avez fait sur mon enfant, et déjà je l'ai relu bien des fois, c'est vous dire combien de larmes j'ai versées.

Plusieurs personnes s'étant imaginé que la tragédie d'Élisa allait être jouée sont venues m'en complimenter. Ce me serait un grand bonheur si je pouvais, avant de mourir, vous devoir une satisfaction qui fut refusée à ma fille, refus qui l'a fait descendre dans la tombe au matin de la vie. Vous êtes lié avec le directeur de l'Odéon et, si vous vouliez employer votre crédit auprès de lui, vous le décideriez sans peine à faire jouer la tragédie de ma fille. Combien je serais heureuse, lorsque j'irai rejoindre Elisa, si je pouvais lui porter la consolation que sa tragédie a été jouée, grâce à vous, et que vous avez pu perpétuer son nom sur la terre ! Achevez, Monsieur, ce que vous avez si bien commencé et rendez-moi Monsieur Lireux favorable. Si j'obtenais de lui ce que je désire, je vous devrais plus que la vie ; oh oui ! Je vous devrais la gloire de mon enfant.

V. MERCOEUR.

XIII

MLLE PÉAN DE LA ROCHE-JAGU

HISTOIRE D'UN GRAND PRIX DE ROME



M^{LLE} PÉAN DE LA ROCHE-JAGU

Mademoiselle Péan de la Roche-Jagu, d'après son écusson que j'ai pu voir, et autant que mes connaissances héraldiques me permettent d'en juger, portait « de sable à deux fascés d'or accompagnées de six roses en quintefeilles d'argent ». Sa famille, l'une des plus anciennes de France, était alliée aux Chateaubriand, aux Duras, aux Montmorency, aux Malestroit, etc..; mais elle était loin d'avoir eu à se louer de la destinée, autant que ses parents et ses ancêtres. C'est une histoire navrante que la sienne, et rarement la carrière artistique a offert un exemple de plus de vicissitudes. M^{lle} Péan de la Roche-Jagu était née à Brest. Dès sa plus tendre enfance, elle témoigna de grandes dispositions musicales, et son père et sa mère prirent plaisir à les cultiver. Ils jouissaient d'une certaine

aisance, quoique l'émigration leur eût enlevé la plus grande partie de leur héritage, et ils se décidèrent à laisser leur fille étudier son art à Paris, sous la direction du chevalier Berton, l'auteur d'*Aline, reine de Golconde*, de *Montano et Stéphanie* et de dix autres opéras plus ou moins renommés.

Le chevalier Berton, qui n'était pas toujours de bonne humeur, la reçut d'abord assez mal, ainsi que sa mère qui l'accompagnait; mais en voyant l'enthousiasme et le courage de cette jeune fille, et après avoir examiné ses premières œuvres (elle avait déjà fait un opéra), il l'accepta pour élève et lui enseigna avec un zèle tout paternel les règles de la composition. Il veilla de plus à tous ses intérêts, et adressa au maire de Brest la lettre suivante :

Monsieur le Maire,

Le vif intérêt que je porte à Mademoiselle Péan de la Roche-Jagu, mon élève, m'invite à vous dire toute ma pensée sur cette intéressante personne. Mademoiselle Péan est douée des plus belles dispositions musicales; elle a de brillantes idées dans ses compositions, et aurait déjà assez de savoir pour prendre rang parmi les amateurs les plus distingués. Mais sa po-

sition de fortune et surtout sa noble ambition artistique lui ont inspiré le désir de s'élever jusqu'aux sommités de l'art de la composition musicale. Ce désir est louable sans doute, mais il est impossible d'y satisfaire si l'on n'a pas préalablement entrepris les travaux convenables, c'est-à-dire une étude approfondie du *contrepoint* et de la *fugue* ; car, pour écrire convenablement une langue quelconque, il faut en avoir étudié et la syntaxe et la grammaire.

Pour ce travail il faut au moins trois années. Mademoiselle de la Roche-Jagu a déjà, d'après mes conseils, fait une étude de dix-huit mois en ce genre ; il lui reste donc, pour être suffisamment instruite, dix-huit autres mois à étudier. Alors elle pourra, en toute sûreté, se livrer à ses inspirations, et je ne doute nullement qu'après de telles études elle n'obtienne des succès mérités et productifs.

Ce sera donc à vous, Monsieur, à sa ville natale, qu'elle sera redevable de pouvoir terminer ses études, si vous daignez lui accorder la subvention que je sollicite en sa faveur. Sa reconnaissance sera éternelle, ainsi que celle que vous devront tous les amis des beaux-arts.

LE CHEVALIER H. BERTON,
*Membre de l'Institut et du Conservatoire,
 Officier de la Légion d'honneur, etc.*

Cette lettre produisit son effet sur le maire de Brest ; après en avoir référé au conseil municipi-

pal, il alloua une subvention de 4,800 francs à M^{lle} Péan de la Roche-Jagu.

Notre artiste eut à cœur de justifier cet encouragement, d'autant plus cher à ses yeux qu'il lui venait de son pays; elle travailla sans relâche, concourut pour le grand prix de Rome et l'obtint. Hélas ! de là vinrent tous ses malheurs. M. Berton demanda pour elle une médaille en or et six cents francs de pension. Elle ne reçut qu'une modeste somme de deux cents francs, point de pension, point de médaille. Elle était la première femme qui eût obtenu le grand prix de Rome, et, le cas n'ayant pas été prévu, on ne jugea pas à propos d'établir ce précédent en faveur de la plus belle moitié du genre humain.

Ce manque de galanterie, et même de justice, fut la première déception de M^{lle} Péan de la Roche-Jagu, mais elle croyait au prix de Rome avec toute la naïveté de la jeunesse; elle pensa que cette distinction allait lui ouvrir les portes de tous les théâtres lyriques; elle ignorait les tribulations que le sort a singulièrement attachées au prix de Rome. Hélas ! Les cheveux grisonnent, la patte d'oie s'étale au coin des paupières, la tête oscille comme celle des magots chinois avant que le prix de Rome ait la chance

de faire entendre sa musique sur un théâtre, à moins que ce ne soit à ses frais. Les dieux l'ont voulu ainsi ; M^{lle} Péan de la Roche-Jagu n'était point encore dans le secret des dieux.

Alors commence son odyssée et sa lutte avec les directeurs, lutte terrible comme celle des anciens contre la fatalité. Au début de cette lutte, elle a le malheur de perdre sa mère et de rester seule avec le *contrepoint* et la *fugue* pour tous soutiens. Son succès lui avait enlevé la pension municipale, tant le prix de Rome est désastreux. Elle s'obstinait encore à ne pas en reconnaître la funeste influence, et elle s'en alla trouver M. Crosnier, directeur du théâtre de l'Opéra-Comique, avec une lettre de M. Cavé, en ce temps-là directeur des Beaux-Arts,

M. Crosnier était un des hommes dont le prix de Rome agaçait le plus les nerfs. Quand il en avait rencontré un, c'était pour lui comme une sorte de *jettatura* ; il ne lui arrivait que des désagréments toute la journée, il le croyait du moins ; aussi les évitait-il avec le plus grand soin, et il en voulut à M. Cavé de lui avoir recommandé M^{lle} Péan de la Roche-Jagu. Cependant il fit bon visage à l'artiste, et l'engagea à se procurer un poème en un acte, en promet-

tant de mettre la partition à l'étude dès qu'elle serait achevée, si toutefois le poème lui plaisait et la musique aussi. Cette promesse ne l'engageait pas extrêmement, mais M. Crosnier prenait toutes ses précautions avec les prix de Rome.

M^{lle} de la Roche-Jagu sortit du cabinet directorial, joyeuse et confiante, et comme il se trouvait à loger dans sa maison deux frères (ce n'étaient pas les frères Cogniard), qui travaillaient pour les théâtres [secondaires et composaient des pièces à couplets fort gaies et souvent applaudies, elle leur fit part de la bonne volonté de M. Crosnier. Ces deux frères, qui avaient à peu près les mêmes préjugés que le directeur de l'Opéra-Comique contre le prix de Rome, hésitèrent à accepter cette proposition ; ils y acquiescèrent enfin après s'être consultés, mais en proposant à leur voisine ce traité peu flatteur : « Je m'engage à rendre le manuscrit aux auteurs, si, à l'audition de la musique, elle ne leur paraissait pas susceptible de réussir. »

O vous, vieux Péans de la Roche-Jagu, dont quelques-uns ont été aux croisades et possédaient dans leur blason des têtes de Mores coupées, ô Montmorency, ô Duras, ô sire de Mallestroit, et toi, Chateaubriand, illustre chantre

des *Martyrs* et qui aurais pu chanter ta parente, martyre aussi ! ô vous tous, vous dûtes tressaillir d'indignation ! Quoi qu'il en soit, M^{lle} Péan de la Roche-Jagu versa des larmes amères ; mais elle avait foi dans le grand prix de Rome ; elle se résigna et signa.

Elle travailla ensuite jour et nuit dans sa modeste chambre, où il n'y avait qu'un piano, et mit dans son opéra tout ce qu'elle avait de fugue et de contrepoint, tout ce qu'elle avait d'âme, de cœur et d'esprit ; après quoi elle courut, rayonnante d'espoir, demander à M. Crosnier une audition. Le directeur lui indiqua, pour la semaine suivante, une heure après une répétition, et vous savez, prix de Rome, quelles sont les auditions qu'on vous donne, dans un théâtre mal éclairé, où les artistes peuvent à peine lire leurs rôles. Tout alla de mal en pis, et les deux frères auteurs n'arrivèrent que pour reprendre leur manuscrit avec l'assentiment de M. Crosnier.

M^{lle} Péan de la Roche-Jagu, en sa qualité de Bretonne, ne manquait pas de ténacité. Elle ne voulut pas se laisser battre sur tous les points ; elle alla trouver une artiste supérieure et d'une âme généreuse, M^{lle} de Roissy ; elle lui conta

ses chagrins. « Consolez-vous, lui dit M^{lle} de Roissy, je me charge de faire exécuter votre opéra à l'Hôtel de Ville, dans un concert, et j'en jouerai le principal rôle, » Les frères auteurs s'y opposèrent vainement; un procès les débouta de leur plainte, et l'opéra de M^{lle} de la Roche-Jagu réussit brillamment à l'Hôtel de Ville. J'en puis parler, j'y étais; on rappela l'auteur et les artistes, et ce fut un beau jour pour une femme, grand prix de Rome, une vengeance et un succès.

Sur ces entrefaites, M. Crosnier avait quitté l'Opéra-Comique et M. Basset l'avait remplacé. Une lettre du comte de Las Cases un des protecteurs de M^{lle} de la Roche-Jagu, la mit en relation avec M. Basset. Il l'accueillit poliment: elle crut qu'elle allait voir la face de cette médaille d'or qu'on lui avait refusée et dont jusqu'ici elle n'avait aperçu que le revers; mais M. Basset, dans les préoccupations naturelles de sa nouvelle direction, avait dû prier M^{lle} de la Roche-Jagu d'envoyer deux morceaux de sa composition et de s'entendre avec un examinateur qu'il lui désigna.

M^{lle} Péan de la Roche-Jagu, ayant vu jouer sans doute « *les Comédiens* » de Casimir Dela-

vigne, ou se rappelant l'histoire arrivée à Molé, acteur du Théâtre-Français, envoya les deux morceaux d'un opéra intitulé « *Lulli*, » en s'arrangeant de façon à ce qu'elle pût reconnaître s'ils avaient été lus. Au bout de huit jours, elle alla savoir la réponse, et l'examineur, d'un air contristé, lui répondit que sa musique n'avait pas été jugée de nature à faire fortune à l'Opéra-Comique. Il lui remit les deux morceaux. M^{lle} Péan de la Roche-Jagu put se convaincre qu'ils n'avaient pas même été déroulés. Nouveau recours à M^{lle} de Roissy, nouveau concert à l'Hôtel de Ville, nouveau succès. Le théâtre de Montmartre voulut jouer la pièce, le théâtre de Brest la monta à son tour, et M^{lle} de la Roche-Jagu devint un prophète dans son pays.

Mais ses succès n'étaient rien moins que productifs, et la misère, disons le mot, envahissait et dégarnissait peu à peu le domicile de l'artiste. Elle essaya de frapper encore à la porte de l'Opéra-Comique, non plus sous la direction de M. Basset, mais sous la direction de M. Roqueplan. Quant à ce directeur-là, homme d'esprit original, on a prétendu, à tort sans aucun doute, qu'il était invisible et qu'on n'avait jamais pu savoir où était le siège de son administration ;

mais ce qui paraît certain, c'est qu'il avait, bien plus encore que M. Crosnier, une sainte horreur des prix de Rome. Il ne reconnaissait que les talents faits, complets et parfaits, et acceptés par le public de manière à porter avec eux la responsabilité de leurs actes. Hors de là, point de salut !

Que vouliez-vous que fît M^{lle} de la Roche-Jagu contre un directeur cuirassé de la sorte et d'ailleurs invisible, disait-on, au commun des mortels ? Il aurait été tout à fait insensible au succès de l'Hôtel de Ville, de Montmartre, de Brest, et même aux vers et aux couronnes qui avaient accompagné l'artiste dans sa course départementale, car elle était allée voir jouer son opéra. Elle se tourna du côté du troisième théâtre lyrique. De tous les directeurs qui y passèrent, M. Pellegrin fut le seul qui se montra bien disposé à accueillir les œuvres de la descendante de tant de preux. Aussi sa direction ne dura-t-elle que ce que durent les roses, l'espace d'un matin. Tout ce qu'elle put obtenir, après lui, ce fut de donner à ses frais, pendant la fermeture du théâtre, une représentation de ses opéras, « *Simple et coquette* » et « *la Jeunesse de Lulli.* » Pour cela elle se vit forcée de vendre son piano

et d'engager, non pas la croix, mais la bague de sa mère.

Telle fut la carrière artistique de M^{lle} Péan de la Roche-Jagu, grand prix de Rome, qui bien certainement serait morte à l'hôpital sans le concours de quelques amis généreux et du baron Taylor, qui était la Providence en personne.

Si cet exemple n'est pas de nature à rebuter les âmes bien trempées comme la sienne, il faut avouer qu'il n'est pas fait pour encourager les vocations hésitantes, et c'est en pensant surtout à ces dernières que j'ai esquissé à grands traits la biographie de M^{lle} Péan de la Roche-Jagu.

LETTRES

DE

M^{LLE} PÉAN DE LA ROCHE-JAGU

1863.

Mon cher Monsieur,

Je croyais pouvoir être libre aujourd'hui, jour où vous recevez, mais il m'a fallu courir et l'heure a passé. Je voulais vous prier d'être assez bon pour venir entendre mon opéra, demain soir. Oh ! je vous en supplie, tâchez de vous rendre à ma prière, et vous serez doublement aimable de me faire, après, un de ces articles qui m'ont fait tant de bien, et je puis vous assurer que jamais je n'en ai eu plus besoin, car ma position est la plus affreuse que l'on puisse voir, ayant été malade tout l'été, cela m'a achevée. Croiriez-vous que, dans une peine aussi cruelle, je n'ai pas pu obtenir du Ministère d'État le plus petit secours ? Aussi, ils vont me forcer à faire un coup de tête. On me doit de tous côtés, jusqu'à X..., qui a gagné avec moi et qui ne peut me payer ce qui m'est légitimement dû. Il me faut un courage vraiment surhumain.

Je compte donc bien sur vous, cher Monsieur, pour

ne pas refuser de venir entendre cette partition que vous ne connaissez pas. Je vous serai on ne peut plus reconnaissante, et je vous prie d'agréer mes meilleurs souhaits pour le bonheur que vous méritez si bien.

E. PÉAN DE LA ROCHE-JAGU.

26 avril 1863.

Mon cher Monsieur,

Soyez assez bon, je vous en prie, pour assister à ma soirée et mettre un petit mot, après, dans votre journal. Il y a bien longtemps que vous n'avez parlé de votre compatriote, à laquelle on fait toujours des misères.

Vous avez peut-être vu plusieurs comptes rendus, dans divers journaux, de ma soirée du 26 décembre dernier. J'en ai eu de très beaux. Mais un petit mot dans le *Siècle* me ferait beaucoup de bien.

Je relève d'une maladie de deux mois, et ne suis pas encore bien forte. C'est ce qui m'empêche d'avoir le plaisir d'aller moi-même vous porter mes billets.

Agréez, mon cher Monsieur, tous mes compliments ainsi que la profonde reconnaissance que je vous conserverai toujours.

E. PÉAN DE LA ROCHE-JAGU.

XIV

VIVIER

ET

SON GRAND FAUCON NOIR DU PIC DE TÉNÉRIFFE



VIVIER

En l'année 186... j'allais à Bade, aux courses d'Iffenzheim (on allait encore à Bade, à cette époque) ; je venais de prendre place dans un coin de wagon de première classe, à la gare de l'Est. J'avais devant moi un Monsieur à lunettes vertes dont le visage plein de suffisance avait quelque rapport avec la physionomie si connue de M. Prudhomme. A côté de lui était sa femme, grosse et replète, coiffée d'un chapeau jaune à bords évasés et qui paraissait remplie de petits soins et de respectueuses attentions pour son mari ; plus loin, leur fils, un garçon de sept ans, fort turbulent, s'étendait sur les coussins, et occupait quatre places à lui seul. A côté de moi, un Monsieur maigre en habit noir, en cravate blanche, représentant volontiers un huissier endimanché. A sa gauche, un homme à la figure un

peu dure, à la redingote boutonnée jusqu'au menton et ornée d'une décoration aussi usée que sa redingote, révélait un capitaine en retraite. Ces personnes allaient à Meaux, comme je ne tardai pas à l'apprendre par leur conversation.

Le train ne partait pas encore. Il s'en fallait de quelques minutes, et je vis courir le long des wagons, qui? Vivier (1), tenant à la main une de ces cages à queue et à barres perpendiculaires et étroites, où l'on enferme les perroquets que l'on fait voyager. Il s'élançait sur le marche-pied de chaque wagon et examinait l'intérieur pour voir s'il restait des places à prendre et peut-être pour se rendre compte de la composition du personnel. Le nôtre lui plut. Il ouvrit subitement la portière du wagon, en disant au monsieur à lunettes vertes! — « Monsieur, mille pardons, auriez-vous la bonté de tenir un moment cette cage? elle renferme un oiseau rare qui m'a coûté mille écus, et que je destine au jardin d'acclimatation du grand duc de Bade. »

Le Monsieur à lunettes vertes, empressé de faire quelque chose pour un oiseau qui coûtait mille écus, et pour un homme en relation avec

(1) V. lettres de lui, à l'appendice.

un grand duc, prit complaisamment la cage et la plaça sur les genoux de sa femme, pendant que Vivier, montant d'un pas léger, s'installait dans le wagon, en prenant toutes ses aises.

Vivier, profond humoriste doublé d'un corniste fameux sachant faire rendre à son instrument plusieurs sons à la fois, a toujours été connu comme un mystificateur de première force.

Je jugeai qu'il allait jouer quelques-uns des tours de sa façon au moyen desquels il égayait ses courses et ses voyages, et pour ne pas le gêner dans ses opérations, je laissais retomber un foulard que j'avais sur ma tête, afin de garantir mes yeux de la poussière. Je fis même semblant de dormir, et quoique Vivier eût jeté sur moi un regard vif et perçant, il ne me reconnut pas... Je pensai qu'il allait à Bade donner quelques-uns de ces brillants concerts où il attirait et charmait dans les salons de M. Benazet, avec quelques notes, le monde fashionable européen.

Vivier reprit sa cage sur les genoux de la dame, et chacun de mes voisins, à la manière dont il la posa sur les coussins vides en face de lui, dont il avait dépossédé l'enfant, put lire cette inscription en grosses lettres moulées : *Grand faucon noir du pic de Ténériffe !...*

C'est le grand faucon noir du pic de Ténériffe ! répétèrent à mi-voix toutes les bouches, comme dans les forteresses on entend se prolonger le cri : Sentinelles, garde à vous !...

— Le grand faucon noir !...

— Du pic de Ténériffe !

— Du pic de Ténériffe !

Il y eut un grand effet produit et des marques évidentes de haute estime pour l'heureux possesseur du grand faucon noir du pic de Ténériffe.

Le garçon de sept ans faisait toutes sortes de tentatives pour voir l'oiseau, et ce désir était partagé par les autres voyageurs plus discrets.

Après un entretien général, où mes voisins, loin de garder comme moi l'incognito, déclinerent à la mode française leurs moindres qualités, il fut bientôt acquis que le Monsieur à lunettes était président d'une société d'agriculture et d'horticulture aux environs de Meaux; que le personnage que j'avais pris pour un huissier était un percepteur d'un village de Seine-et-Marne, et que le capitaine en retraite, domicilié à Villeroy, avait marqué dans nos guerres d'Afrique.

Vivier, voyant que l'envie de voir son oiseau était générale, promit de le leur montrer à la sta-

tion de Meaux, où la séparation devait avoir lieu.

Avec quelle impatience fut attendue l'heure de l'arrivée à Meaux ! Que le chemin de fer marchait lentement ! il semblait le faire exprès.

Je continuai à garder mon foulard sur mes yeux et à faire entendre de temps à autre une respiration un peu accentuée, bien que Vivier, entre les malices qu'il avait lancées de côté et d'autre, eût trouvé l'occasion de dire à mon adresse et très haut : « Je ne conçois pas qu'on « dorme dans un wagon où il y a une dame. » Ce qui n'avait pas manqué de lui concilier les bonnes grâces de la femme du président de la société d'agriculture et d'horticulture. Enfin nous arrivâmes à Meaux.

Vivier, aussi bon comédien que l'a été Dugazon, qui ne se gênait guère non plus pour mystifier les gens, à la ville et à la cour, et même sa propre famille, changea soudain de visage, et témoigna une grande angoisse et une perplexité extrême.

— Je vais vous montrer l'oiseau, dit-il en se frappant le front, l'oiseau qui m'a coûté mille écus, et que le grand duc de Bade attend ; mais figurez-vous que j'ai peur d'avoir été volé ou trompé par celui qui me l'a vendu ; il m'est sur-

venu des doutes terribles. Mon faucon noir ressemble à un corbeau, à s'y méprendre.

— Nous verrons bien, dit le capitaine, j'en ai tué pas mal, de ces pékins-là dans mon jeune temps.

— Je fais appel à vos lumières, reprit Vivier, et surtout à celles de M. le Président de la société d'agriculture, d'horticulture, et sans doute de zoologie.

Il débarrassa la cage, et le gamin s'écria tout de suite :

— Papa, c'est un corbeau !

— Tais-toi, dit le père avec importance, il faut examiner.

— Oh ! oui, Monsieur, s'écria Vivier, examinez bien. Un oiseau qui m'a coûté mille écus ; un oiseau acheté pour faire le bonheur et la gloire d'un grand duc dont l'amitié m'honore. Ce ne serait qu'un corbeau ! serait-il possible, ô mon Dieu !

— Ça en a bien l'air, au premier coup d'œil, dit le capitaine avec une brusque franchise.

Le percepteur paraissait, en inclinant la tête, partager les pensées du capitaine et de l'enfant ; mais la dame tenait pour le faucon noir, et on

passa la cage au président qui devait juger en dernier ressort.

Après avoir essuyé les verres de ses lunettes vertes, et considéré l'oiseau en connaisseur, le président de la société d'agriculture dit à Vivier :

— Rassurez-vous, Monsieur, c'est bien le grand faucon noir.

— Du pic de Ténériffe ? ajouta Vivier.

— Du pic de Ténériffe, reprit le président en se rengorgeant.

— Ah ! Monsieur, quelle joie vous me donnez ! On est heureux de rencontrer en voyage des hommes instruits, des administrateurs éclairés. Mais êtes-vous bien sûr que mon grand faucon noir soit du pic de Ténériffe ?

— Du pic de Ténériffe, répliqua le président avec assurance. J'en ai vu un du même pic.

— Oh ! répliqua Vivier, c'est qu'il y a pic et pic. Pic du Ténériffe, pic de la Mirandole !

— Je dis pic de Ténériffe et non pas pic de la Mirandole, répartit le juge avec gravité.

Je faillis étouffer de rire.

— J'aurais bien voulu savoir l'opinion de ce Monsieur qui ricane en dormant, s'écria Vivier.

— On peut le réveiller, hasarda la dame au chapeau jaune.

L'enfant se disposait à me secouer fortement.

— Non, dit Vivier en le retenant : ou ce Monsieur descend comme vous à Meaux, et il sera vexé de se réveiller à quelques kilomètres plus loin, juste punition de son incivilité ; ou il va à Bade, comme moi, et il aura le temps de voir mon oiseau.

Je ne bougeai pas.

Toutes les personnes du wagon s'apprêtèrent à descendre à Meaux, excepté nous deux.

Le capitaine, peu convaincu, agaça, avant de descendre, avec son doigt, l'oiseau, qui lâcha cette salutation familière aux corbeaux apprivoisés.

— Bonjour, Colas !

Tout le monde resta stupéfait et le capitaine plus que les autres.

Vivier fit une grimace ; il crut son succès compromis.

— Il sait mon nom, dit le capitaine, il sait que je m'appelle Colas.

— Il est si intelligent, se hâta de dire Vivier, vous êtes peut-être allé au pic de Ténériffe ?

— Je ne suis jamais allé en Afrique plus loin que la Kabylie, riposta le capitaine.

— Il aura entendu parler de vous en passant

l'Atlas, répartit Vivier avec un impertubable sang-froid.

Le capitaine, déconcerté et mécontent, suivit ses compagnons, mais, sur le marchepied, il se retourna et murmura d'un air presque courroucé :

— Sacrebleu, je veux bien que ce soit le grand faucon noir du pic de Ténériffe, puisque le président l'affirme ; mais si c'était un corbeau, sacrebleu !

Vivier lui lança un regard qui semblait défier sa provocation.

Le capitaine Colas rejoignit ses compagnons en maugréant.

Le train repartit, et j'enlevai le foulard qui m'avait dérobé à l'inquisition du célèbre artiste.

— Bien joué, Vivier, lui dis-je, le trouvant parfait...

— Quoi ! C'est vous ! s'écria-t-il en me tendant la main.

— C'est moi, et vous n'avez pas la prétention de me faire avaler votre corbeau en guise de faucon ?

— A vous, reprit-il gracieusement, non. Je vous avouerai que mon faucon est un corbeau de Paris qui a été élevé dans la rue Mouffetard.

— Quel bonheur pour vous que ce capitaine se soit appelé Colas!....

— J'aime cet oiseau, répartit-il. Je suis accoutumé à lui; nous vivons comme deux frères. C'est à moi qu'il dit habituellement tous les matins: Bonjour Colas! Je l'emmène dans mes voyages. Croyez-vous que si j'avais prié ce Monsieur à lunettes vertes de tenir la cage d'un corbeau de la rue Mouffetard, il se fût donné la peine de m'écouter? On aurait fermé la porte du wagon à moi et à mon oiseau, tandis que vous avez vu avec quelle considération on m'a reçu et comme on s'est serré pour nous faire de la place, et puis, voyez-vous, mon cher, je m'amuse à chercher le fond de la bêtise humaine, et je ne l'ai pas encore trouvé.

— Vous êtes donc philosophe?

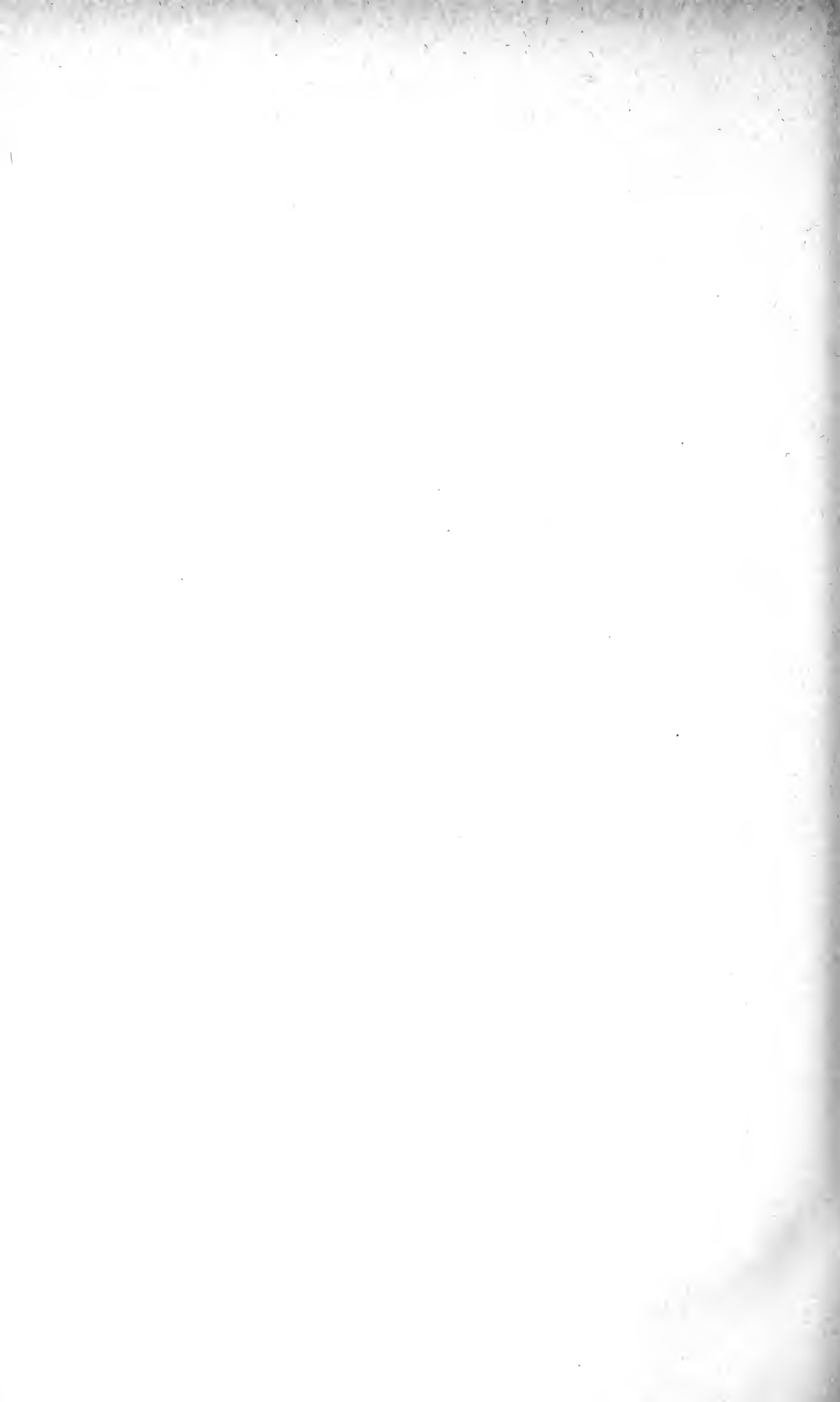
— Pas mal, et vous?...

En quittant Vivier je lui demandai l'autorisation de raconter un jour l'histoire de son grand faucon noir.. Il me l'accorda sans la moindre difficulté.

XV

L'EMPEREUR DU BRÉSIL

A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL



L'EMPEREUR DU BRÉSIL

L'empereur du Brésil dom Pedro II, qui est, on le sait, un homme de lettres accompli, visita en 1872 la bibliothèque de l'Arsenal à huit heures du matin, heure un peu brésilienne ; mais les fonctionnaires de cette bibliothèque, heureusement prévenus la veille, se trouvèrent réunis pour le recevoir.

Il arriva sans aucune suite, introduit par le concierge, et comme le plus simple des visiteurs. Il demanda alors quelques renseignements sur l'origine de la bibliothèque fondée par le marquis de Paulmy d'Argenson, ministre de la guerre sous Louis XV, achetée par le comte d'Artois en 1781, accrue d'une partie de la bibliothèque du duc de La Vallière, augmentée ensuite par la Révolution de nombreux ouvrages pris dans les couvents, devenue publique alors, et

laissée comme telle par Charles X à son avènement au trône, détails que l'administrateur (1) s'empressa de lui donner.

L'empereur du Brésil examina ensuite avec curiosité les premiers *incunables*, le *Spectaculum humanæ salvationis*, la *Bible de Mayence*, le *Catholicon de Guttemberg*, et un admirable exemplaire sur vélin, avec miniatures, des *Métamorphoses* d'Ovide imprimé par Antoine Vêrard. Il se mit ensuite à lire l'écriture gothique chargée d'abréviations avec une prodigieuse rapidité, et j'avoue que j'avais peine à le suivre dans cette lecture.

Il vit avec plaisir le célèbre exemplaire des *Grands et Petits voyages*, avec les gravures de Théodore de Bry, et plusieurs autres voyages très rares sur le Brésil, notamment toutes les éditions du *Voyage au Brésil*, par Jean de Lary, et un recueil unique de fascicules par Ville-gagnon, le *Colonisateur protestant* sous Henri II bien connu au Brésil.

Je lui montrai quelques exemplaires des romans de chevalerie aux armes du comte d'*Hoym*; à ce sujet, il me fit observer que le roman d'*Amadis des Gaules* était contesté entre les Espa-

(1) M. Edouard Thierry.

gnols et les Portugais, et il ajouta que la version portugaise lui semblait la plus ancienne.

Après lui avoir fait visiter le cabinet de Sully, dont les décorations peintes par *Simon Vouet* lui plurent beaucoup, je le conduisis dans la belle salle des manuscrits ornée avec tant de goût par l'architecte *Roffrand* qui a reconstruit en partie le bâtiment de l'Arsenal sous Louis XV. Là était préparé un choix de beaux manuscrits.

Je lui fis voir les Bibles des treizième, quatorzième et quinzième siècles, avec les peintures de différentes écoles. Il porta son attention sur une suite de manuscrits à miniatures ayant appartenu aux Rois de France, depuis Charlemagne jusqu'à Henri IV.

Les manuscrits du temps de Charlemagne parurent l'occuper particulièrement et à propos d'*Alcuin* dont un jeune élève de l'école des chartes lui présentait des commentaires sous le nom de *Calliopus*, il se souvint qu'*Alcuin* était plus connu sous le pseudonyme de *Glaccus Albinus*, et il parla fort éloquemment du beau travail de M. Francis Monnier sur *Alcuin*.

Un livre de chœurs, avec la notation en neumes du huitième ou neuvième siècle, l'intéressa vivement ; il éprouva un sentiment d'admiration et

de respect en feuilletant un manuscrit du temps de Louis IX, encore couvert d'une étoffe de soie et or contemporaine du saint Roi; la Bible de Charles V avec l'autographe de ce souverain lui fit dire : Charles le Sage, un des plus grands Rois de France! »

Enfin il étonna les bibliothécaires de l'arsenal par son instruction et sa science de bibliophile, non moins que par le goût d'artiste avec lequel il apprécia les miniatures qui passaient sous ses yeux.

Le temps pressait, et c'est en regrettant de partir qu'il parcourut à la hâte des manuscrits ornés de peintures attribuées à *Giulio Clodio*, à *Van Eyck*, à *Memling*, à *Marmion d'Arras*, à *Guillebert de Metz*, à *Damoiselet* et à *Jarry*, et il nommait lui-même les peintres, et les désignait en quelques mots toujours exacts, et souvent ingénieux.

A sa sortie, la jeune fille de l'administrateur, gentille petite curieuse de dix ans, qui croyait sans doute que les Empereurs du Brésil étaient tout couverts d'escarboucles et ressemblaient aux princes des contes de fées, accourut pour le voir. Son père crut devoir excuser cet empressement enfantin; mais l'Empereur l'accueillit avec une

grâce toute paternelle et lui fit mille caresses. Elle aura cru probablement, en voyant sa simplicité, qu'on l'avait trompée, et que c'était tout simplement un bibliothécaire de Rio-Janeiro.

Il est certain que si son trône venait à disparaître, à une époque où les trônes s'écroulent avec une étonnante rapidité, il ne manquerait pas d'une place de bibliothécaire, s'il en avait jamais besoin, et si elles étaient données au concours (1).

(1) Il semble que l'auteur ait prévu, plusieurs années à l'avance dans ce paragraphe final, la révolution qui vient d'éclater au Brésil.



XVI.

UN DUEL ARRANGÉ



UN DUEL ARRANGÉ

Lorsque je quittai le journalisme, appelé à d'autres fonctions, j'avais des amis dans les rangs les plus opposés en matière de politique, de littérature et d'art. On quitte le journalisme, mais on ne quitte pas aussi aisément les journaux. Je suivais de loin les polémiques auxquelles j'avais pris part, et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'une querelle était survenue entre deux critiques de ma connaissance. C'étaient deux critiques spéciaux s'occupant de musique, et ce sont les plus véhéments. Exemple : « Berlioz » (1). On ne saurait imaginer ce que les « blanches » et les « noires » peuvent engendrer de fureurs. Jamais femmes, y compris la Belle Hélène, n'ont excité de pareils emportements.

L'un tenait pour Meyerbeer, l'autre pour Ros-

(1) V. lettre de lui à l'appendice.

sini; l'un estimait Halévy (1), l'autre l'avait en horreur; le premier ne voyait parmi les modernes rien au-dessus de Gounod, le second rien au-dessus de Félicien David. Tous les deux avaient de l'esprit d'un genre différent. C..., l'esprit facile et léger, A..., l'esprit humoristique et un peu prétentieux. Ils s'étaient fâchés, je ne sais plus à propos de quoi, mais, après une grande fioriture de termes techniques au moyen desquels ils avaient prétendu stigmatiser leur ignorance mutuelle, les gros mots étaient venus. Enfin le mot « eunuque » était sorti de la plume de l'un d'eux à propos de son adversaire qui, très bon musicien théorique, ne s'abandonnait pas dans ses moments perdus à la composition.

Un matin je rencontrai A... sur le boulevard en face du passage de l'Opéra, il avait à la main le dernier feuilleton de son contradicteur, il savait que je connaissais son ennemi, il m'arrêta et, avec la liberté de langage familière à quelques habitués du boulevard, il me dit :

— Avez-vous vu comme ce polisson de C... m'a traité ? il m'a appelé « timbalier » parce que j'ai fait autrefois partie d'un orchestre...

— Ecoutez donc, répondis-je, vous l'avez appelé

(1) V. lettre de lni à l'appendice.

« guitariste » parce qu'il a composé autrefois des romances.

— La romance à mon sens est une chose fade, mais je lui passe le « timbalier » ; ce que je ne lui passe pas, c'est l'expression « d'eunuque ». Ah ! je suis un « ennuque ! » Ah ! je ne suis pas un homme ! Je lui prouverai que j'en suis un, et je le mettrai sur le carreau. Je vais lui envoyer deux témoins. Je suis sorti de bonne heure exprès, ce matin, pour trouver chez eux deux lapins qu'un coup de pistolet n'étonne pas, et qui battent proprement du tambour...

— Mon cher A..., repris-je, je vois à l'animation de vos paroles que vous êtes en colère.

— On le serait à moins, un âne comme lui qui n'avait été créé que pour jouer pas même de la timballe, mais de l'orgue de barbarie, et qui veut trancher du Fétis. Il faut débarrasser la terre de ces vermines-là.

Je me croisai les bras et, le regardant en face, je lui dis sérieusement : Savez-vous bien ce que c'est que le duel ?

— Si je le sais, c'est un moyen de suppléer à la répression légale qui n'atteint pas tous les délits, c'est la sauvegarde de l'honneur des familles, c'est le pivot des mœurs françaises (et

il semblait, en pirouettant, chercher à son côté l'épée des anciens gentilshommes). J'ai un fils, s'écria-t-il, et je ne souffrirai pas qu'on dise que son père était un eunuque.

— Puisque vous avez un fils bien à vous, et personne n'en doute, vos preuves sont faites ; le mot tombe de lui-même ; mais portons la question plus haut. Tout le monde ne pense pas comme vous sur le duel, qui, la plupart du temps, ne prouve rien, car l'offenseur n'est pas toujours puni et l'offensé reçoit souvent la blessure ou la mort. Ce n'est plus « le Jugement de Dieu », s'il l'a jamais été. Il faut compter avec l'opinion du monde et même avec la justice qui s'informe, après un résultat fâcheux, des causes de la querelle et indemnise les héritiers, lorsqu'il y a mort d'homme. On donne tort au provocateur, et, si vous voulez m'en croire, ne jouez pas ce rôle ingrat ; votre adversaire est aussi pressé que vous de se rendre sur le terrain ; attendez ses témoins.

— C'est une idée, me dit A..., assez pratique au fond dans les choses de la vie, et très expert dans les questions d'argent, non pas que je fasse grand cas de l'opinion du monde ; je piétine tous les jours dessus ; mais si je tue mon homme, et

je le tuerai, je serais bien fâché d'être condamné à des dommages et intérêts envers sa famille fort peu intéressante pour moi. Vous pensez qu'il m'enverra ses témoins ?

— J'en suis sûr.

— Je les attendrai.

Je laissai sur le boulevard mon ami A..., en l'engageant à ne pas déranger ses deux « lapins », et comme mon ami C... demeurait sur la route que je suivais, je montai chez lui ; je le trouvai non moins animé que l'autre, quoiqu'il eût en général un caractère plus modéré.

— Vous n'ignorez pas, me dit-il, que cette canaille d'A... ne cesse de m'appeler « guitariste » et qu'il en est venu dernièrement jusqu'à l'âne bêté. Il faut que cela finisse ; je veux décidément avoir une affaire avec lui... ; vous conviendrait-il de me servir de témoin ?

— Vous me faites beaucoup d'honneur, mais j'ai un principe, je ne m'entremets dans ces sortes d'affaires que pour les arranger, et c'est ce que vous ne paraissez pas souhaiter.

— Non, certes, c'est trop grave.

Je souris, mais lui, pas.

— Eh bien, poursuivit-il, j'ai dans ma maison deux solides « gaillards », deux frères qui ont

été dans les zouaves, je m'en vais les lancer sur lui.

— Gardez-vous-en. Invitez vos gaillards à déjeuner, prévenez-les, et attendez tranquillement deux « lapins » que A..., je viens de le rencontrer, est en train de mettre en réquisition pour vous les adresser. Laissez-lui faire les premiers pas, vous aurez le choix des armes, et je répétais les raisons que j'avais données à l'autre. En un mot, attendez ses témoins.

— Vous avez raison, je les attendrai, c'est plus digne.

Ils attendirent vainement leurs témoins réciproques qui, comme on le pense bien, ne se présentèrent pas. Pendant ce temps, C... et A... se drapèrent dans le manteau brodé que j'avais jeté sur leurs épaules, et dirent fièrement à tous ceux qui étaient au courant de leurs débats : « J'attends ses témoins, » sans s'épargner sur le retard, qui s'accroissait de plus en plus, des commentaires plus ou moins ironiques.

Huit jours se passèrent, et huit jours, à Paris, c'est un siècle. — Un duel après huit jours n'a plus de raison d'être. — Ce serait un duel recouvert d'avance d'une mousse d'oubli. Mes deux amis ne se battirent pas.

L'un deux, A..., est mort depuis d'une maladie d'intestins qui le minait sourdement. J'assistai presque à ses derniers moments. Quand il me vit, il s'écria en essayant un dernier sourire ironique :

— Vous souvenez-vous de votre guitariste ? il ne m'a jamais envoyé ses témoins.

— Qu'importe, lui dis-je : ce n'est pas votre faute, l'honneur a été satisfait !

— C'est égal, je le tuerai à la première occasion, et il succomba le lendemain matin.

Quant à C..., il me dit, lorsque je le rencontrai quelque temps après : A... est mort sans m'envoyer ses témoins ! Quel fanfaron !

« Seigneur, Laius est mort, laissons en paix sa cendre. »

— L'honneur n'a-t-il pas été satisfait ?

— Oui, mais c'était un drôle de « pistolet ».

DISCOURS D'EDMOND ABOUT



DISCOURS D'EDMOND ABOUT

Messieurs (1),

La Société des gens de lettres a perdu dans la personne d'Hippolyte Lucas non seulement un de ses fondateurs, un de ses membres les plus actifs et les plus dévoués, mais un de ses modèles, un homme de lettres accompli. Celui qui dort dans cette tombe, après soixante et dix ans d'une vie laborieuse, modeste et digne, fut un des plus grands lecteurs et un des plus infatigables écrivains de son siècle. Les lettres n'étaient pour lui ni un gagne-pain, ni un moyen de parvenir, mais une fonction organique, il lisait et il écrivait comme on aspire et on respire.

Poète, romancier, auteur dramatique, historien, philologue, journaliste, critique, il a parcouru en tout

(1) Ce discours a été prononcé par Edmond About, président du Comité de la Société des gens de lettres, sur la tombe d'Hippolyte Lucas, le 16 novembre 1878. Nous avons cru devoir l'insérer ici parce qu'il résume, en quelques lignes éloquentes, le caractère de l'homme et celui de l'écrivain.

(Note des Éditeurs.)

sens et visité dans ses moindres recoins le domaine illimité de l'esprit. Il l'a parcouru sans courir, avec l'infatigable mais tranquille et patiente activité du Breton. Paris n'oubliera pas de longtemps la physionomie originale et sympathique de cet homme remuant et posé, qui demeurait à l'Arsenal, au bout du monde, et qui trouvait moyen d'être au théâtre, aux conférences, au bal, sur les boulevards, un peu partout. On ne se souvenait pas de l'avoir vu très jeune, mais depuis bien longtemps il n'avait pas vieilli. C'était toujours le même profil anguleux, avec un sourire très fin, un air de recueillement et une expression de bonté. La forme de ses vêtements était particulière et immuable comme lui ; son style ne vieillissait pas non plus, c'était toujours l'expression correcte et mesurée d'un bon sens équitable et bienveillant sans banalité.

Hippolyte Lucas, Messieurs, n'était ni riche ni pauvre ; sa fortune se maintint toujours dans cette honnête médiocrité qui est le milieu le plus favorable au travail de l'écrivain ; mais il était hospitalier et généreux jusqu'à l'extrême limite de ses ressources. On peut dire qu'en argent comme en tout il était homme de lettres jusqu'au bout des doigts.

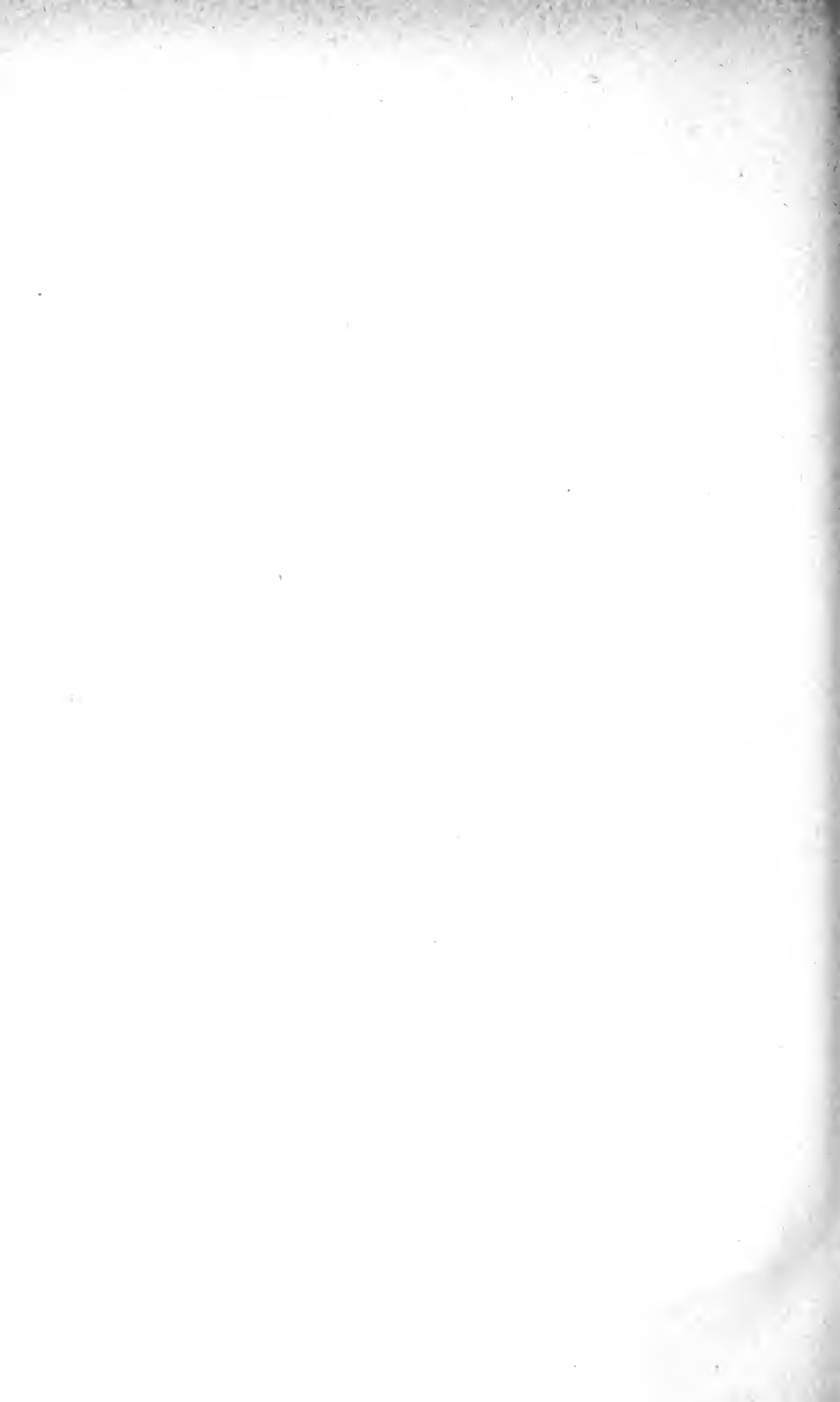
La profonde douleur de sa famille nous prouve que ce bon cœur ne se dépensait pas seulement en confraternité littéraire. Permettez-moi de vous citer les dernières paroles de l'homme que nous avons perdu. Lorsqu'il se sentit mourir, il s'écria : « Ma pauvre femme ! mon pauvre fils ! que je vous plains ! » Et depuis six mois, qu'il souffrait les tortures de la scia-

tique, il n'avait pas songé une fois à se plaindre lui-même !

Messieurs, lorsque nous conduisons l'un de nous à son dernier gîte, ce qui n'arrive hélas ! que trop souvent, il faut tâcher que ce triste voyage ne soit pas inutile, et que nous en revenions, s'il est possible, un peu meilleurs. J'ai remarqué que le retour du cimetière, de ce cimetière où nous resterons tous à tour de rôle, était toujours fertile en bonnes pensées, parfois même en résolutions excellentes. Eh bien ! permettez-moi d'offrir un thème à vos méditations d'aujourd'hui. Nous formons une famille très compacte en théorie, mais un peu divisée dans la pratique, et cela parce que nous avons l'habitude de nous juger les uns les autres. La critique nous divise peut-être plus cruellement que la politique, parce que les blessures qu'elle fait sont plus personnelles. Peut-être serait-il excessif de demander que nous nous aimions tous comme les fils d'une seule mère ; mais du moins ménageons-nous, respectons-nous, profitons, s'il se peut, de l'exemple du bon Hippolyte Lucas qui, après quarante ans de service dans la critique militante, meurt sans laisser un ennemi.

APPENDICE

**LETTRES INÉDITES DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS
CITÉS DANS LE VOLUME**



APPENDICE

1835.

Monsieur, je viens d'être vivement ému de cette fin déplorable de M. Emile Roulland (1). Quoi ! pendant que je plaidais sa cause, il mourait ainsi. Si je l'avais pu, j'aurais quitté le théâtre pour aller pleurer auprès de son lit. Voilà un martyr de plus. Hélas ! ai-je crié dans le désert ? En fera-t-on encore de nouveaux ? Venez me répondre, Monsieur, vous à qui sont si bien connus les secrets du « Cœur et du Monde (2) ».

Alfred de VIGNY.

(1) Pendant qu'on jouait au Théâtre-Français le « Chatterton » d'Alfred de Vigny, un jeune poète, Emile Roulland, poussé au désespoir par la misère, se suicidait dans une chambre de la rue Saint-Honoré, n° 149.

(2) « Le Cœur et le Monde, » titre d'un roman d'Hippolyte Lucas.

1836.

Je vous remercie, mon cher ami, des pages bienveillantes que vous avez écrites sur moi. Quand j'aurai le plaisir de vous rencontrer, je vous signalerai les points sur lesquels je diffère d'opinion avec vous et, sans avoir la prétention de vous convertir, je vous indiquerai comment vos idées particulières, quoique pareilles aux miennes, ont été généralisées par vous d'une façon qui ne me paraît pas logique; mais en attendant la discussion, je vous remercie.

Tout à vous,

Gustave PLANCHE.

1837.

Comme vous vous le rappelez, mon cher ami, j'avais le projet de réunir à ma table de famille, mardi prochain, nos jeunes compatriotes, mais un événement est venu déranger nos projets. De nouveaux mariés qui doivent repartir dans quinze jours me forcent de remettre à un autre mardi notre petite réunion de Bretons. Ce qui me console un peu de ce retard, c'est qu'Emile Souvestre, qui nous avait promis de nous présenter sa femme, nous a complètement oubliés. Je crains qu'il ne soit malade. Si vous le voyez avant moi, dites-lui que j'ai lu son roman avec le plus vif plaisir, et qu'à notre première entrevue, j'espère le lui prouver

par mes éloges, et plus encore par quelques légères critiques.

Tout à vous de cœur,

Alexandre DUVAL.

1838.

Le malade de l'Arsenal, bien regrettant de ne plus vous voir, vous envoie sa petite brochure qui paraîtra demain jeudi. L'intérêt seul de l'art la lui a fait écrire ; puissiez-vous en être aussi convaincu que vous devez l'être des sentiments d'amitié que, malgré votre *invisibilité*, vous conservera toujours le pauvre malade.

Charles NODIER.

184...

Mon cher confrère, soyez assez bon pour me faire passer à la postérité en disant, dans le *Siècle*, que le *Voyage au Sinai* est le chef-d'œuvre des chefs d'œuvre.

Mille compliments empressés,

Alexandre DUMAS.

P.-S. Si vous voulez venir mercredi soir, avec Gérard, je crois que nous aurons M^{lle} Mars et Lablache.

184...

Mon cher confrère, voulez-vous me permettre de vous recommander une pauvre jeune chrétienne que Caligula met à mort lundi, et qui désirerait bien ressusciter le troisième jour. Soyez, je vous prie, un de ses apôtres.

Mille compliments empressés.

Alexandre DUMAS.

Séricourt, 12 septembre 1841.

Mon cher et aimable collaborateur, je trouve que vous avez été trop fidèle à mon plan, qui n'était qu'une idée de plan. Vous avez fait en ma faveur trop abnégation de vos propres idées. Il y en avait de charmantes, et surtout de très musicales dans le Scénario, et j'aurais voulu en conserver une partie. Pour cela, il faudrait avoir le temps d'y rêver quelques jours, et surtout avoir sa tête à soi. J'achève en ce moment une tragédie en cinq actes que je dois lire à la fin de mai, et quand elle sera terminée, il faudra probablement la revoir et la corriger. J'ai été souffrant, je le suis encore ; on m'ordonne le repos, ce qui est bien difficile avec mes musiciens, car Adam et Auber, avec qui je suis en répétitions, me demandent chaque soir des changements. Il faut donc m'accorder

du crédit. J'y trouverai double avantage, celui de voir clair dans le sujet, et puis le plaisir d'en causer avec vous, ce qui est difficile de loin, et ce qui sera très agréable, du moins pour moi, aussitôt mon retour à Paris.

Veillez, mon cher confrère, agréer l'assurance de mon bien sincère et entier dévouement.

Eugène SCRIBE.

184...

Mon cher ami, voyez donc si vous pouvez, dans votre prochain feuilleton, introduire quelques mots pour annoncer mon concert. Il aura lieu le 19 (dimanche) au Conservatoire. Duprez, Massol et M^{me} Gras y chanteront un trio de ma façon. Duprez dira en outre un morceau que j'ai écrit en Allemagne et qu'on n'a jamais entendu ici. Puis, il y aura une cavatine pour M^{me} Gras un solo de violon pour Allard, l'ouverture du « Roi Lear », le scherzo de la Reine Mab, la Symphonie de Harold, et le finale à deux orchestres de la grande symphonie funèbre et triomphale du duc d'Orléans (l'apothéose). Amalgamez le tout avec mon retour d'Allemagne, et le long temps qui s'est écoulé depuis mon dernier concert à Paris. Je ne sais pas où vous demeurez.

Mille amitiés.

BERLIOZ.

1841.

Merci, Monsieur, mille fois merci de votre bel article beaucoup trop flatteur. Vous dites que je traite Satan comme nous traitons les rois de la terre. Il est une royauté que vous ne perdrez jamais, celle de la grâce et de l'esprit. J'espère que nous ajouterons un fleuron à celle de M^{lle} Doze dans le *Gladiateur*, mais le cirque tarde bien à s'ouvrir.

Agréez l'expression de ma reconnaissance et de mes sentiments très distingués.

Alexandre SOUMET.

184....

Mon cher ami, je connais beaucoup le nommé André, c'est un autre moi-même, qui dit du bien de vous où il peut, et quand il peut, et comme il peut ; je lui enverrai votre petit mot.

Tout à vous de cœur.

Jules JANIN.

184....

Mon cher ami, mille pardons de n'avoir pas plus tôt répondu à votre lettre et à l'envoi de votre volume (1).

(1) « Heures d'amour », poésies.

J'y trouve une foule d'endroits sensibles et aimables, et partout une simplicité pleine de naturel et que je préfère à l'affectation de force qui domine tant aujourd'hui. Si je n'écris moi-même un mot dans la revue, je ne vois pas bien qui en parlerait, et je suis si pris d'occupations que ce serait une témérité à moi de vous promettre. Mais, je vous le répète, je ne vois pas qui ferait le mot convenablement et d'une manière sûre.

Il y a dans les vers qui terminent le volume nombre d'endroits qui me charment et qui sont d'une âme de poète et d'amant.

A vous d'amitié.

SAINTE-BEUVE.

184....

Mon cher ami, partant demain pour longtemps, je vous remercie de vos bons articles sur moi, et de cette bienveillance continue qui ne m'étonne pas de votre part, mais qui est assez rare pourtant par le temps qui court pour devenir de plus en plus chère.

Recevez tous mes remerciements et l'assurance de mon amitié.

SAINTE-BEUVE.

1842.

O Lucas, un article ! un article ! il faut s'entr'aider en poésie. Ne me méprisez pas, car vous avez la même infirmité que moi : *id est* : de rimer de trois lettres, plus ou moins. Métier lugubre !

Argent, santé et belles femmes !

Théophile GAUTIER.

1843.

Cher Lucas, un mot de vous c'est la vraie monnaie de la gloire, et ce matin vous m'avez fait riche. Merci, en attendant que je me venge. Vous allez frémir en recevant la *Puerta del sol*, cette semaine. Que mes volumes vous soient légers !

« Mais vous aimez de Caldéron
 « Les airs, la franchise et l'allure ;
 « J'ai là-bas touché son armure
 « Et je suis de son escadron.
 « Son armet vous va, mon poète,
 « Sa robe de chambre aussi.
 « Vous allez hériter de lui
 « Car votre comédie est prête. »

Je vous embrasse de tout cœur.

Roger de BEAUVOIR.

184...

Mon cher confrère, *nec non* co-Rennais, je me suis présenté ce matin pour avoir le plaisir de vous voir. Vous dormiez ; j'ai dû respecter ee sommeil d'un critique. J'ai fui, mais en Scythe, et même en Parthe, décochant derrière moi un petit ballot, lequel contient trois exemplaires d'un opuscule de ma façon, dont je vous prie de vouloir bien dire un mot dans l'une de vos prochaines revues.

J'aurai du reste, dans trois ou quatre jours, à mettre votre bienveillance à une autre épreuve. Je fais paraître au commencement de la semaine prochaine les premiers volumes de mes *Mystères de Londres* (Francis Trollope.) Je compte, comme de raison, vous en faire hommage, et vous supplierai, si vous les trouvez passables, de leur donner un coup d'épaule, sans soulever mon pseudonyme.

Vous me trouvez, j'en suis sûr, un peu bien sans-gêne dans ma manière de formuler mes requêtes, mais la même cité, une belle ! nous a fourni le jour. Donc, j'ai le droit imprescriptible de vous assommer, sans qu'il vous soit permis de m'envoyer trop explicitement au diable.

Votre dévoué compatriote.

Paul FÉVAL.

1845.

Mon cher ami, j'ai fait bien des réflexions depuis dix jours ; l'engagement que je devais contracter m'a paru si effrayant, j'ai vu tant de chances pour que je ne puisse le remplir, que je viens d'écrire à Pillet que je ne me sentais pas la force d'aller plus avant. J'irai vous voir, causer de tout cela et d'autre chose avec vous. J'espère que vous ne m'en voudrez pas. Je n'ai consulté dans tout ceci que les intérêts de Pillet ; j'ai vu le peu de temps que nous avons, et je crois que vous m'approuverez d'avoir pris un parti qui ne compromet rien que mes intérêts.

A bientôt donc, mille compliments affectueux.

F. HALÉVY.

La Haye, 1847.

Soyez gentil au point de m'adresser ici une lettre pour le baron de Grovestein. Je trouve ce pays-ci charmant, la Haye surtout. Vous devriez y revenir. Si j'étais un excellent musicien, le roi me chargerait peut-être d'un opéra de vous. Mais, hélas ! infortuné corniste, j'attends la mort, la bouche sur mon embouchure. Quel sort !

Tout à vous.

VIVIER.

184....

Cher et brave, brave et cher, un peu, beaucoup de places dans une loge. Non, une loge, s'il vous plaît.

Votre ami.

VIVIER.

184....

Mon cher ami, auriez-vous la bonté d'annoncer la prochaine apparition à la Porte-Saint-Martin de mon drame, *le Lion et le Moucheron*, pour les débuts de Fechter? Je vous en serais bien reconnaissant.

Si vous voulez, la semaine prochaine, nous nous occuperons de l'idée que vous m'avez communiquée.

Tout à vous.

Émile SOUVESTRE.

Londres, 1849.

Mon cher ami, je vous remercie de me garder un bon souvenir. Votre lettre m'a fait du bien, surtout venant après cette condamnation si prodigieuse d'iniquité. Vous avez bien raison de dire que contre les partis la logique et l'évidence ne peuvent rien. Aussi ne me suis-je fait aucune illusion sur l'effet actuel de mon dernier livre. Je l'ai écrit pour l'histoire... Voyez-

vous toujours M. S...? S'il n'est pas de ceux à qui on est parvenu à persuader que je suis responsable des malheurs de l'univers, seriez-vous assez bon pour me rappeler en termes affectueux à son souvenir, et lui demander des nouvelles du beau portrait de moi qu'il avait commencé? Est-ce que, par impossible, vous n'auriez pas sujet de faire une excursion de ce côté-ci? Ce serait une grande joie pour moi, car de toutes les privations, celle qui vous condamne à ne voir ni votre pays, ni vos amis, est assurément la plus douloureuse.

Mille amitiés.

LOUIS BLANC.

1854.

Monsieur, je vous remercie de m'avoir écrit que vous étiez de mes amis, si c'est par sympathie pour des sentiments et des idées qui sont sincères et profonds en moi. Quant à mes talents et facultés, j'en fais bien bon marché, je vous jure, et on peut les critiquer, sans m'étonner ni m'offenser. Je ne m'afflige que de l'hostilité personnelle, parce que je ne la mérite pas, ne l'ayant jamais provoquée et jamais rendue. Je m'afflige non pas pour moi cependant. Chacun de nous, quel qu'il soit, est toujours peu de chose pris séparément. Je m'en afflige pour nous tous qui devrions, soit comme hommes, soit comme artistes, nous soutenir et nous aider chaque fois que nous faisons

acte de conscience et de bonne foi. Nous devrions laisser au monde positif et froid la froide critique et nous réunir dans un idéal commun, au lieu de nous disséquer les uns les autres. Que gagnons-nous à nous annuler et à nous amoindrir continuellement ? Nous ne faisons que rendre plus difficile la tâche que chacun de nous s'est imposée en prenant une plume pour écrire contre le règne imbécile de la matière. Mais croyez que je n'oblige pas mes amis à admirer ce que je fais. Je ne saurais leur en donner l'exemple, et je leur suis bien plus reconnaissante de leur affection que de leur applaudissement. Voilà pourquoi, Monsieur, je vous remercie des sentiments que vous voulez bien m'exprimer.

George SAND.

aint-Point, 1860.

Mon cher confrère, excusez un homme succombant sous l'excès du travail et des disgrâces. Je vous réponds au milieu d'une assemblée de cinq cents créanciers attendant leur miette de pain de ma plume. Que Dieu et le *Siècle* me soient en aide ! Votre désir m'honore, c'est un bonheur pour moi d'y acquiescer. Voici l'ordre de vous remettre les volumes. Pourriez-vous, de votre côté, me rendre un petit service ? ce serait d'obtenir l'insertion dans le *Siècle* du mot ci-joint.

Mille sentiments de haute estime et de reconnaissance.

LAMARTINE.

Ces lettres et celles qui ont été insérées dans le corps du volume ont été mises à notre disposition par la famille de l'auteur.

(Note des Éditeurs.)

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

I

CHATEAUBRIAND.

- I. — *Lettres de lui.* — Son emprisonnement en 1832. — La traduction du *Paradis perdu.* — Ses convictions royalistes. — L'ode à son tombeau. — Visite de Béranger. — Un souvenir sur Béranger..... 7
- II. — Histoire du tombeau de Chateaubriand. — A propos d'un buste de Lamennais..... 17

II

MADemoiselle MARS.

- Alexandre Duval et la bibliothèque de l'Arsenal. — Recommandation pour M^{lle} Mars. — Visite à M^{lle} Mars. — Un portrait de sa fille. — Dupaty et sa tragédie. — Une lecture chez M^{lle} Mars. — M^{lle} Doze. — La recherche d'un appartement. — Souvenirs de jeunesse de M^{lle} Mars. — Correspondance de M^{lle} Mars. — Légère épigramme. — Lettres d'elle..... 27

III

GÉRARD DE NERVAL.

Portrait de Gérard de Nerval. — Son lit à baldaquin. — Son voyage en Grèce. — Ses déceptions mythologiques. — *Scènes de la vie Orientale*. — Mariage de Gérard de Nerval avec une esclave javanaise. — Ses tribulations. — Rencontre à la belle étoile. — Une nuit agitée. — Une apparition de Jésus-Christ. — Suicide de Gérard de Nerval. — Lettres de lui..... 47

IV

CHARLES LASSAILLY

Portrait de Charles Lassailly. — Un amour platonique. — Correspondance amoureuse. — *L'Ariel*. — Le vieil orme. — Un départ imprévu. — *Les Roueries de Rialph*. — La maison de santé. — Lettres de Charles Lassailly. 63

V

CHAUDESAIGUES.

Portrait de Chaudesaigues. — *Le Bord de la coupe*. — *Elisa de Rialto*. — Une passion du grand monde. — Les derniers billets de banque. — La maison de jeu. — Un sacrifice héroïque. — Vie orageuse et mort de Chaudesaigues. — Lettres de lui..... 81

VI

VICTOR HUGO.

1. — *Souvenirs d'un voyage à Guernesey*. — Impressions de voyage. — Saint-Malo vu à vol d'oiseau. — Jersey. — Marine-Terrace. — Guernesey et ses habitants. — Hau-

- teville House. — La famille du poète. — Causerie intime. — Inscriptions, bahuts et bas-reliefs. — Encriers célèbres. — Opinion de Victor Hugo sur la musique. — Charade..... 97
- II. — Un épisode du siège. — Le canon le *Châtiment*, une gargousse historique. — Lettres de Victor Hugo. 113

VII

LA CANNE DE BALZAC.

- Façon de travailler de Balzac. — LES JARDIES. — La maison sans escalier. — Dandysme de Balzac. — L'éditeur Werdet. — Histoire de la canne de Balzac. — Lettre de lui..... 123

VIII

ROSSINI.

- Ses biographes. — Une anecdote sur Sthendhal. — Un trait d'esprit de Rossini. — *Giovanna d'Arc*. — Tarentelle napolitaine. — Portrait de Rossini. — Sa villa de Passy. — La médaille de l'empereur Caracalla. — Les jurons de Rossini et l'archevêque de Florence... 135

IX

DANIEL MANIN

- Quelques mots sur Venise. — Daniel Manin et Tomaseo. — Energie de Manin pendant le siège de Venise. — Son exil. — Une visite de remerciement. — « Le maître d'italien. »..... 145

X

AUGUSTE BRIZEUX.

Portrait de Brizeux. — *Marie*. — Traduction du Dante. — Voyage de Brizeux dans le Midi. — *Les Derniers Bretons*. — Style de Brizeux. — Ses espérances. — Lettres de lui..... 155

XI

ÉVARISTE BOULAY-PATY.

Portrait d'Évariste Boulay-Paty. — Son enfance. — *Élie Mariaker*. — Souvenirs de jeunesse. — *Dithyrambes*. — *Les Athéniennes*. — *Odes Nationales*. — *L'Arc de Triomphe de l'Etoile* et l'Académie française. — *Sonnets de la vie humaine*. — Poésies de la *Dernière saison*. — « Aux mânes d'un poète. — Lettres d'Evariste Boulay-Paty.... 165

XII

ÉLISA MERCOEUR.

Portrait d'Elisa Mercœur. — Ses débuts poétiques. — Une visite à Elisa Mercœur. — Sa tragédie des *Abencérages*. — Déceptions et mort prématurée d'Elisa Mercœur. — Lettre de madame Mercœur..... 177

XIII

M^l^c PÉAN DE LA ROCHE-JAGU.

(Histoire d'un grand prix de Rome.)

Débuts de M^l^c Péan de la Roche-Jagu. Le chevalier Berton. — Le grand prix de Rome. — M. Crosnier. — Concert à

l'Hôtel-de-Ville. — M. Basset. — Nestor Roqueplan. — M. Pellegrin. — <i>Simple et Coquette et la Jeunesse de Lulli.</i> Lettres de M ^{lle} Péan de la Roche-Jagu.....	189
--	-----

XIV

VIVIER

et

son grand faucon noir du Pic de Ténériffe.....	205
--	-----

XV

L'EMPEREUR DU BRÉSIL

à

la bibliothèque de l'Arsenal.....	217
-----------------------------------	-----

XVI

UN DUEL arrangé.....	225
----------------------	-----

Discours d'EDMOND ABOUT.....	235
------------------------------	-----

APPENDICE

Lettres inédites des principaux écrivains cités dans le vo- lume	241
---	-----







EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

- Études littéraires**, par SAINT-RENE TAILLANDE, de l'Académie française. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
- Histoire élémentaire de la littérature française**, par JEAN LEBLANC, lecteur en langue française à l'Université impériale de Saint-Petersbourg. 8^e édition. Un fort vol. in-18. Prix. 4 fr.
- Histoire des littératures étrangères**, par M. ALFRED BOGGAULT.
- T. I. Littérature allemande, littératures Scandinaves, littérature finnoise, littérature hongroise. Un vol. in-8°. Prix. 6 fr.
- T. II. Littérature anglaise, littérature des Pays-Bas, littératures slaves (Russie, Pologne, Bohême, Serbie). Un vol. in-8°. 6 fr.
- T. III. Littérature italienne, littérature espagnole, littérature portugaise, littérature grecque moderne. Un vol. in-8°. 6 fr.
- Autour de Molière**, par Auguste BALUFFE. Un vol. in-18. 3 fr. 50
- Causeries florentines**. Dante et Michel-Ange, Béatrice et la poésie amoureuse, Dante et le catholicisme, la Tragédie de Dante, par Julian KLACZKO. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
- Boccace. Études italiennes**, par Henry COCHIN. Un vol. in-18. PRIX. 3 fr. 50
- Madame Mohl et ses intimes**, par O'MEARA. In-18. . . 3 fr. 50
- Chefs-d'œuvre dramatiques d'Ostrovsky**, traduits du russe avec l'approbation de l'auteur et précédés d'une étude sur la vie et les œuvres de A. M. Ostrovsky, par E. DURAND-GRÉVILLE. Un vol. in-18. 3 fr. 50
- Souvenirs (1829-1830)**. Intérieur de ma famille; salon de Charles Nodier; soirées du quai Conti; voyage en Morée; lettres du maréchal Pélistier; retour en France; révolution de Juillet, par AMAURY-DUVAL. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
- Souvenirs et Visions**, par le vicomte E. M. DE VOGUÉ, de l'Académie française. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
- Pensées morales et littéraires**, Œuvre posthume de M. F. SADVAGE, ancien doyen de la Faculté des lettres de Toulouse. Un vol. petit in-8° anglais. Prix. 5 fr.
- Ernyer. Souvenirs intimes**, par madame la vicomtesse A. DE JANZÉ, née Choiseul. 3^e édition. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50